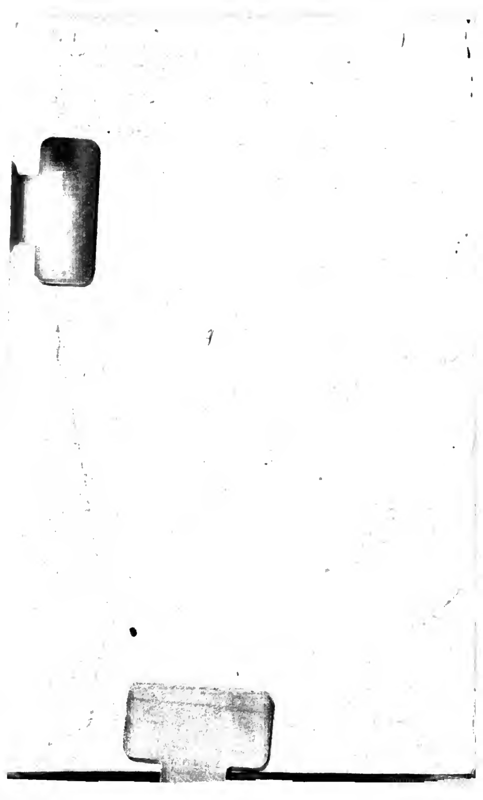




THÉATRE

DE

P. CORNEILLE.

TOME II.

THÉATRE
DE
P. CORNEILLE,

avec les commentaires de VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION,

ornée de trente-cinq figures.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ BOSSANGE, MASSON ET BESSON.

1797.

LA VEUVE,

OU

LE TRAITRE TRAHI,

COMEDIE EN CINQ ACTES.

1634.

A MADAME
DE LA MAISON-FORT.

MADAME,

Le bon accueil qu'autrefois cette veuve a reçu de vous, l'oblige à vous en remercier, et l'enhardit à vous demander la faveur de votre protection. Etant exposée aux coups de l'envie et de la médisance, elle n'en put trouver de plus assurée que celle d'une personne sur qui ces deux monstres n'ont jamais eu de prise. Elle espère que vous ne la méconnoîtrez pas, pour être dépouillée de tous autres ornemens que les siens, et que vous la traiterez aussi-bien qu'alors que la grace de la représentation la mettoit en son jour. Pourvu qu'elle vous puisse divertir encore une heure, elle est trop contente, et se bannira sans regret du théâtre pour avoir une place dans votre cabinet. Elle est honteuse de vous ressembler si peu, et a de grands sujets d'appréhender qu'on ne l'accuse de peu de jugement de se présenter devant vous, dont les perfections la feront paroître d'autant

plus imparfaite ; mais quand elle considère qu'elles sont en un si haut point qu'on n'en peut avoir de légères teintures sans des privi-léges tout particuliers du ciel, elle se rassure entièrement, et n'ose plus craindre qu'il se rencontre des esprits assez injustes pour lui imputer à défaut le manque des choses qui sont au-dessus des forces de la nature. En effet, Madame, quelque difficulté que vous fassiez de croire aux miracles, il faut que vous en reconnoissiez en vous-même, ou que vous ne vous connoissiez pas, puisqu'il est tout vrai que des vertus et des qualités si peu communes que les vôtres ne sauroient avoir d'autre nom. Ce n'est pas mon dessein d'en faire ici les éloges ; outre qu'il seroit superflu de particulariser ce que tout le monde sait, la bassesse de mon discours profaneroit des choses si relevées. Ma plume est trop foible pour entreprendre de voler si haut ; c'est assez pour elle de vous rendre mes devoirs, et de vous protester, avec plus de vérité que d'éloquence, que je serai toute ma vie,

MADAME,

Votre très-humble et très-
obéissant serviteur,
P. CORNEILLE.

AU LECTEUR.

Si tu n'es pas homme à te contenter de la naïveté du style et de la subtilité de l'intrigue, je ne t'invite point à la lecture de cette pièce ; son ornement n'est pas dans l'éclat des vers. C'est une belle chose que de les faire puissans et majestueux ; cette pompe ravit d'ordinaire les esprits, et pour moins les éblouit ; mais il faut que les sujets en fassent naître les occasions, autrement c'est en faire parade mal-à-propos, et pour gagner le nom de poëte perdre celui de judicieux. La comédie n'est qu'un portrait de nos actions et de nos discours, et la perfection des portraits consiste en la ressemblance. Sur cette maxime je tâche de ne mettre en la bouche de mes acteurs que ce que diroient vraisemblablement en leur place ceux qu'ils représentent, et de les faire discourir en honnêtes gens, et non pas en auteurs. Ce n'est qu'aux ouvrages ou le poëte parle qu'il faut parler en poëte. Plaute n'a pas écrit comme Virgile, et ne laisse pas d'avoir bien écrit. Ici donc tu ne trouveras en beaucoup d'endroits qu'une prose rimée, peu de scènes toutefois sans quelque raisonnement assez véritable, et partout une conduite assez industrieuse. Tu y reconnoîtras trois sortes d'amours aussi extraordinaires au théâtre qu'ordinaires dans le monde ; celle de Philiste et Clarice, d'Alcidon et Doris, et celle de la même Doris avec Florange qui ne paroît point. Le plus beau de leurs entretiens est en équivoques, et en propositions dont ils te laissent les conséquences à tirer ; si tu en pénètres bien le sens, l'artifice ne t'en déplaira point. Pour l'ordre de la pièce, je ne l'ai mis ni dans la sévérité des règles, ni dans la liberté qui n'est que trop ordinaire sur le théâtre françois : l'une est trop rarement capable de beaux

effets ; et on les trouve à trop bon marché dans l'autre, qui comprend quelquefois tout un siècle pour la durée de son action, et toute la terre habitable pour le lieu de sa scène. Cela sent un peu trop son abandon, messéant à toute sorte de poëme, et particulièrement aux dramatiques, qui ont toujours été les plus réguliers. J'ai donc cherché quelque milieu pour la règle du tems, et me suis persuadé que la comédie étant disposée en cinq actes, cinq jours consécutifs n'y seroient point mal employés. Ce n'est pas que je méprise l'antiquité ; mais comme on épouse mal-aisément des beautés si vieilles, j'ai cru lui rendre assez de respect de lui partager mes ouvrages ; et de six pièces de théâtre qui me sont échappées, en ayant réduit trois dans la contrainte qu'elle nous a prescrite, je n'ai point fait de conscience d'alonger un peu les vingt-quatre heures aux trois autres. Pour l'unité de lieu et d'action, ce sont deux règles que j'observe inviolablement : mais j'interprète la dernière à ma mode ; et la première, tantôt je la resserre à la seule grandeur du théâtre, et tantôt je l'étends jusqu'à toute une ville, comme en cette pièce. Je l'ai poussée dans le *Clitandre* jusques aux lieux où l'on peut aller dans les vingt-quatre heures ; mais bien que j'en pusse trouver de bons garans et de grands exemples dans les vieux et nouveaux siècles, j'estime qu'il n'est que meilleur de se passer de leur imitation en ce point. Quelque jour je m'expliquerai davantage sur ces matières : mais il faut attendre l'occasion d'un plus grand volume ; cette préface n'est déjà que trop longue pour une comédie.

ARGUMENT

DE LA VEUVE.

Alcidon, amoureux de Clarice veuve d'Alcandre et maîtresse de Philiste son particulier ami, de peur qu'il ne s'en apperçût, feint d'aimer sa sœur Doris, qui, ne s'abusant point par ses caresses, consent au mariage de Florange que sa mère lui propose. Ce faux ami, sous prétexte de se venger de l'affront que lui faisoit ce mariage, fait consentir Célidan à enlever Clarice en sa faveur, et ils la mènent ensemble à un château de Célidan. Philiste, abusé des faux ressentimens de son ami, fait rompre le mariage de Florange, sur quoi Célidan conjure Alcidon de reprendre Doris, et de rendre Clarice à son amant. Ne l'y pouvant résoudre, il soupçonne quelque fourbe de sa part, et fait si bien qu'il tire les vers du nez à la nourrice de Clarice, qui avoit toujours eu une intelligence avec Alcidon, et lui avoit même facilité l'enlèvement de sa maîtresse ; ce qui le porte à quitter le parti de ce perfide : de sorte que ramenant Clarice à Philiste, il obtient de lui en récompense sa sœur Doris.

ACTEURS.

PHILISTE, amant de Clarice.

ALCIDON, ami de Philiste, et amant de Doris.

CÉLIDAN, ami d'Alcidon, et amoureux de Doris.

CLARICE, veuve d'Alcandre, et maîtresse de Philiste.

CHRYSANTE, mère de Doris.

DORIS, sœur de Philiste.

La nourrice de Clarice.

GÉRON, agent de Florange amoureux de Doris, qui ne paroît point.

LYCAS, domestique de Philiste.

POLYMAS,
DORASTE,
LISTOR, } domestiques de Clarice.

La scène est à Paris.

LA VEUVE.



LA VEUVE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

PHILISTE, ALCIDON.

ALCIDON.

J'EN demeure d'accord, chacun a sa méthode,
Mais la tienne pour moi seroit trop incommode;
Mon cœur ne pourroit pas conserver tant de feu,
S'il falloit que ma bouche en témoignât si peu.
Depuis prés de deux ans tu brûles pour Clarice,
Et plus ton amour croît moins elle en a d'indice.
Il semble qu'à languir tes desirs sont contens,
Et que tu n'as pour but que de perdre ton tems.
Quel fruit espéres-tu de ta persévérance
A la traiter toujours avec indifférence ?
Auprès d'elle assidu sans lui parler d'amour,
Veux-tu qu'elle commence à te faire la cour ?

PHILISTE.

Non; mais, à dire vrai, je veux qu'elle devine.

ALCIDON.

Ton espoir qui te flatte en vain se l'imagine.
Clarice avec raison prend pour stupidité
Ce ridicule effet de ta timidité.

PHILISTE.

Peut-être. Mais enfin, vois-tu qu'elle me fuie,
Qu'indifférent qu'il est mon entretien l'ennuie,

Que je lui sois à charge, et, lorsque je la voi,
Qu'elle use d'artifice à s'échapper de moi?
Sans te mettre en souci quelle en sera la suite,
Apprend comme l'amour doit régler sa conduite.
Aussitôt qu'une dame a charmé nos esprits,
Offrir notre service au hasard d'un mépris,
Et, nous abandonnant à nos brusques saillies,
Au lieu de notre ardeur lui montrer nos folies,
Nous attirer sur l'heure un dédain éclatant,
Il n'est si mal-adroit qui n'en fît bien autant.
Il faut s'en faire aimer avant qu'on se déclare.
Notre soumission à l'orgueil la prépare.
Lui dire incontinent son pouvoir souverain,
C'est mettre à sa rigueur les armes à la main.
Usons pour être aimés d'un meilleur artifice,
Et sans lui rien offrir rendons-lui du service,
Réglons sur son humeur toutes nos actions,
Réglons tous nos desseins sur ses intentions,
Tant que par la douceur d'une longue hantise
Comme insensiblement elle se trouve prise.
C'est par là que l'on sème aux dames des appas
Qu'elles n'évitent point, ne les prévoyant pas.
Leur haine envers l'amour pourroit être un prodige:
Que le seul nom les choque, et l'effet les oblige.

ALCIDON.

Suive qui le voudra, ce procédé nouveau,
Mon feu me déplairoit caché sous ce rideau.
Ne parler point d'amour! Pour moi, je me défie
Des fantasques raisons de ta philosophie;

Ce n'est pas là mon jeu. Le joli passe-tems
D'être auprès d'une dame et causer du beau tems,
Lui jurer que Paris est toujours plein de fange,
Qu'un certain parfumeur vend de fort bonne eau d'ange,
Qu'un cavalier regarde un autre de travers,
Que dans la comédie on dit d'assez bons vers,
Qu'Aglante avec Phylis dans un mois se marie!
Change, pauvre abusé, change de batterie;
Conte ce qui te mène, et ne t'amuse pas
A perdre innocemment tes discours et tes pas.

PHILISTE.

Je les aurois perdus auprès de ma maîtresse,
Si je n'eusse employé que la commune adresse,
Puisqu'inégal de biens et de condition
Je ne pouvois prétendre à son affection.

ALCIDON.

Mais si tu ne les perds, je le tiens à miracle,
Puisqu'ainsi ton amour rencontre un double obstacle,
Et que ton froid silence et l'inégalité
S'opposent tout ensemble à ta témérité.

PHILISTE.

Crois que, de la façon dont j'ai su me conduire,
Mon silence n'est pas en état de me nuire :
Mille petits devoirs ont tant parlé pour moi,
Qu'il ne m'est plus permis de douter de sa foi.
Mes soupirs et les siens font un secret langage
Par où son cœur au mien à tous momens s'engage;
Des coups d'œil languissans, des souris ajustés,
Des penchemens de tête à demi-concertés,

Et mille autres douceurs aux seuls amans connues,
Nous font voir chaque jour nos ames toutes nues,
Nous sont de bons garans d'un feu qui chaque jour...

ALCIDON.

Tout cela cependant sans lui parler d'amour?

PHILISTE.

Sans lui parler d'amour.

ALCIDON.

J'estime ta science;
Mais j'aurois à l'épreuve un peu d'impatience.

PHILISTE.

Le ciel, qui nous choisit lui-même des partis,
A tes feux et les miens prudemment assortis;
Et comme à ces longueurs t'ayant fait indocile
Il te donne en ma sœur un naturel facile;
Ainsi pour cette veuve il a su m'enflammer,
Après m'avoir donné par où m'en faire aimer.

ALCIDON.

Mais il lui faut enfin découvrir ton courage.

PHILISTE.

C'est ce qu'en ma faveur sa nourrice ménage.
Cette vieille subtile a mille inventions
Pour m'avancer au but de mes intentions;
Elle m'avertira du tems que je dois prendre.
Le reste une autre fois se pourra mieux apprendre.
Adieu.

ALCIDON.

La confidence avec un bon ami
Jamais, sans l'offenser, ne s'exerce à demi.

PHILISTE.

Un intérêt d'amour me prescrit ces limites :
Ma maîtresse m'attend pour faire des visites,
Où je lui promis hier de lui prêter la main.

ALCIDON.

Adieu donc, cher Philiste.

PHILISTE.

Adieu, jusqu'à demain.

SCENE II.

ALCIDON, *seul.*

VIT-ON jamais amant de pareille imprudence
Faire avec son rival entière confidence ?
Simple, apprend que ta sœur n'aura jamais de quoi
Asservir sous ses loix des gens faits comme moi ;
Qu'Alcidon feint pour elle, et brûle pour Clarice.
Ton agente est à moi.

SCENE III.

ALCIDON, LA NOURRICE.

ALCIDON.

N'EST-IL pas vrai, nourrice ?

LA NOURRICE.

Tu le peux bien jurer.

ALCIDON.

Et notre ami rival ?

LA NOURRICE.

Si jamais on m'en croit, son affaire ira mal.

ALCIDON.

Tu lui promets pourtant.....

LA NOURRICE.

C'est par où je l'amuse,
Jusqu'à ce que l'effet lui découvre ma ruse.

ALCIDON.

Je viens de le quitter.

LA NOURRICE.

Hé bien ! que t'a-t-il dit ?

ALCIDON.

Que tu veux employer pour lui tout ton crédit,
Et que, rendant toujours quelque petit service,
Il s'est fait une entrée en l'ame de Clarice.

LA NOURRICE.

Moindre qu'il ne présume. Et toi ?

ALCIDON.

Je l'ai poussé
A s'enhardir un peu plus que par le passé,
Et découvrir son mal à celle qui le cause.

LA NOURRICE.

Pourquoi ?

ALCIDON.

Pour deux raisons ; l'une, qu'il me propose
Ce qu'il a dans le cœur beaucoup plus librement ;
L'autre, que ta maîtresse, après ce compliment,
Le chassera peut-être ainsi qu'un téméraire.

LA NOURRICE.

Ne l'enhardis pas tant : j'aurois peur au contraire

Que malgré tes raisons quelque mal ne t'en prît;
Car enfin ce rival est bien dans son esprit,
Mais non pas tellement qu'avant que le mois passe
Notre adresse sous main ne le mette en disgrace.

ALCIDON.

Et lors?

LA NOURRICE.

Je te réponds de ce que tu chéris.
Cependant continue à caresser Doris;
Que son frère, ébloui par cette accorte feinte,
De nos prétentions n'ait ni soupçon ni crainte.

ALCIDON.

A m'en ouïr conter, l'amour de Céladon
N'eut jamais rien d'égal à celui d'Alcidon.
Tu rirois trop de voir comme je la cajole.

LA NOURRICE.

Et la dupe qu'elle est croit tout sur ta parole?

ALCIDON.

Cette jeune étourdie est si folle de moi,
Qu'elle prend chaque mot pour article de foi;
Et son frère, pipé du fard de mon langage,
Qui croit que je soupire après son mariage,
Pensant bien m'obliger, m'en parle tous les jours.
Mais, quand il en vient là, je sais bien mes détours.
Tantôt, vu l'amitié qui tous deux nous assemble,
J'attendrai son hymen pour être heureux ensemble;
Tantôt, il faut du tems pour le consentement
D'un oncle dont j'espère un haut avancement;

Tantôt je sais trouver quelqu'autre bagatelle.

LA NOURRICE.

Séparons-nous, de peur qu'il entrât en cervelle,
S'il avoit découvert un si long entretien.
Joue aussi-bien ton jeu que je jouerai le mien.

ALCIDON.

Nourrice, ce n'est pas ainsi qu'on se sépare.

LA NOURRICE.

Monsieur, vous me jugez d'un naturel avare.

ALCIDON.

Tu veilleras pour moi d'un soin plus diligent.

LA NOURRICE.

Ce sera donc pour vous, plus que pour votre argent.

SCENE IV.

CHRYSANTE, DORIS.

CHRYSANTE.

C'est trop désavouer une si belle flâme,
Qui n'a rien de honteux, rien de sujet au blâme.
Confesse-le, ma fille, Alcidon a ton cœur;
Ses rares qualités l'en ont rendu vainqueur.
Ne vous entr'appeler que *mon ame et ma vie*,
C'est montrer que tous deux vous n'avez qu'une envie,
Et que d'un même trait vos esprits sont blessés.

DORIS.

Madame, il n'en va pas ainsi que vous pensez.

Mon frére aime Alcidon, et sa prière expresse
M'oblige à lui répondre en terme de maîtresse.
Je me fais, comme lui, souvent toute de feux;
Mais mon cœur se conserve au point où je le veux,
Toujours libre, et qui garde une amitié sincère
A celui que voudra me prescrire une mère.

CHRYSANTE.

Oui, pourvu qu'Alcidon te soit ainsi prescrit.

DORIS.

Madame, puissiez-vous lire dans mon esprit!
Vous verriez jusqu'où va ma pure obéissance.

CHRYSANTE.

Ne crains pas que je veuille user de ma puissance;
Je croirois en produire un trop cruel effet
Si je te séparois d'un amant si parfait.

DORIS.

Vous le connoissez mal; son ame a deux visages,
Et ce dissimulé n'est qu'un conteur à gages.
Il a beau m'accabler de protestations,
Je démêle aisément toutes ses fictions;
Il ne me prête rien que je ne lui renvoie;
Nous nous entrepayons d'une même monnoie;
Et, malgré nos discours, mon vertueux desir
Attend toujours celui que vous voudrez choisir;
Votre vouloir du mien absolument dispose.

CHRYSANTE.

L'épreuve en fera foi: mais parlons d'autre chose.
Nous vîmes hier au bal, entr'autres nouveautés,
Tout plein d'honnêtes gens caresser les beautés.

DORIS.

Oui, madame : Alindor en vouloit à Célie,
Lysandre à Célidée, Oronte à Rosélie.

CHRYSANTE.

Et nommant celles-ci tu caches finement
Qu'un certain t'entretint assez paisiblement.

DORIS.

Ce visage inconnu qu'on appeloit Florange ?

CHRYSANTE.

Lui - même.

DORIS.

Ah Dieu ! que c'est un cajoleur étrange !
Ce fut paisiblement de vrai qu'il m'entretint ;
Soit que quelque raison en secret le retînt,
Soit que son bel esprit me jugeât incapable
De lui pouvoir fournir un entretien sortable,
Il m'épargna si bien que ses plus longs propos
A peine en plus d'une heure étoient de quatre mots :
Il me mena danser deux fois sans me rien dire.

CHRYSANTE.

Mais ensuite ?

DORIS.

La suite est digne qu'on l'admire.
Mon baladin muet se retranche en un coin,
Pour faire mieux jouer la prunelle de loin :
Après m'avoir de là long-tems considérée,
Après m'avoir des yeux mille fois mesurée,
Il m'aborde en tremblant avec ce compliment,
(Vous m'attirez à vous ainsi que fait l'aimant.)

Il pensoit m'avoir dit le meilleur mot du monde.
Entendant ce haut style aussitôt je seconde,
Et réponds brusquement sans beaucoup m'émouvoir,
(Vous êtes donc de fer, à ce que je puis voir.)
Ce grand mot étouffa tout ce qu'il vouloit dire;
Et, pour toute réplique, il se mit à sourire.
Depuis il s'avisa de me serrer les doigts;
Et retrouvant un peu l'usage de la voix,
Il prit un de mes gants. (La mode en est nouvelle,
Me dit-il, et jamais je n'en vis de si belle:
Vous portez sur la gorge un mouchoir fort quarré:
Votre éventail me plait d'être ainsi bigarré:
L'amour, je vous assure, est une belle chose:
Vraiment vous aimez fort cette couleur de rose:
La ville est en hiver toute autre que les champs:
Les charges à présent n'ont que trop de marchands,
On n'en peut approcher.)

CHRYSANTE.

Mais enfin que t'en semble?

DORIS.

Je n'ai jamais connu d'homme qui lui ressemble,
Ni qui mêle en discours tant de diversités.

CHRYSANTE.

Il est nouveau-venu des universités,
Mais après tout fort riche, et que la mort d'un père,
Sans deux successions que de plus il espère,
Comble de tant de biens, qu'il n'est fille aujourd'hui
Qui ne lui rie au nez, et n'ait dessein sur lui.

DORIS.

Aussi me contez-vous de beaux traits de visage.

CHRYSANTE.

Hé bien ! avec ces traits est-il à ton usage ?

DORIS.

Je douterois plutôt si je serois au sien.

CHRYSANTE.

Ja sais qu'assurément il te veut force bien ;
Mais il te le faudroit en fille plus accorte
Recevoir désormais un peu d'une autre sorte.

DORIS.

Commandez seulement, madame, et mon devoir
Ne négligera rien qui soit en mon pouvoir.

CHRYSANTE.

Ma fille, te voilà telle que je souhaite.
Pour ne te rien celer, c'est chose qui vaut faite.
Géron, qui depuis peu fait ici tant de tours,
Au déçu d'un chacun a traité ces amours ;
Et puisqu'à mes desirs je te vois résolue,
Je veux qu'avant deux jours l'affaire soit conclue.
Au regard d'Alcidon tu dois continuer,
Et de ton beau semblant ne rien diminuer.
Il faut jouer au fin contre un esprit si double.

DORIS.

Mon frére en sa faveur vous donnera du trouble.

CHRYSANTE.

Il n'est pas si mauvais que l'on n'en vienne à bout.

DORIS.

Madame, avisez-y, je vous remets le tout.

CHRYSANTE.

Rentre; voici Géron, de qui la conférence
Doit rompre, ou nous donner une entière assurance.

SCENE V.

CHRYSANTE, GÉRON.

CHRYSANTE.

Ils se sont vus enfin.

GÉRON.

Je l'avois déjà su,
Madame; et les effets ne m'en ont point déçu,
Du moins quant à Florange.

CHRYSANTE.

Hé bien? mais qu'est-ce encore?
Que dit-il de ma fille?

GÉRON.

Ah! madame, il l'adore;
Il n'a point encor vu de miracles pareils;
Ses yeux à son avis sont autant de soleils,
L'enflure de son sein un double petit monde,
C'est le seul ornement de la machine ronde.
L'amour à ses regards allume son flambeau,
Et souvent, pour la voir, il ôte son bandeau.
Diane n'eut jamais une si belle taille;
Auprès d'elle Vénus ne seroit rien qui vaille:
Ce ne sont rien que lys et roses que son teint.
Enfin de ses beautés il est si fort atteint...

CHRYSANTE.

Atteint! Ah! mon ami, tant de badinerie
Ne témoigne que trop qu'il en fait raillerie.

GÉRON.

Madame, je vous jure, il pèche innocemment;
Et, s'il savoit mieux dire, il diroit autrement.
C'est un homme tout neuf, que voulez-vous qu'il fasse?
Il dit ce qu'il a lu. Daignez juger, de grace,
Plus favorablement de son intention;
Et pour mieux vous montrer où va sa passion,
Vous savez les deux points.... mais aussi, je vous prie,
Vous ne lui direz pas cette supercherie.

CHRYSANTE.

Non, non.

GÉRON.

Vous savez donc les deux difficultés
Qui jusqu'à maintenant vous tiennent arrêtés?

CHRYSANTE.

Il veut son avantage, et nous cherchons le nôtre.

GÉRON.

« Va, Géron, m'a-t-il dit; et pour l'une et pour l'autre,
« Si par dextérité tu n'en peux rien tirer,
« Accorde tout plutôt que de plus différer:
« Doris est à mes yeux de tant d'attraits pourvue,
« Qu'il faut bien qu'il m'en coûte un peu pour l'avoir vue. »
Mais qu'en dit votre fille?

CHRYSANTE.

Elle suivra mon choix,
Et montre une ame prête à recevoir mes loix;

Non qu'elle en fasse état plus que de bonne sorte,
Il suffit qu'elle voie ce que le bien apporte,
Et qu'elle s'accommode aux solides raisons
Qui forment à présent les meilleures maisons.

GÉRON.

A ce compte c'est fait. Quand vous plaît-il qu'il vienne
Dégager ma parole, et vous donner la sienne?

CHRYSANTE.

Deux jours me suffiront, ménagés dextrement,
Pour disposer mon fils à son contentement.
Durant ce peu de tems, si son ardeur le presse,
Il peut hors du logis rencontrer sa maîtresse:
Assez d'occasions s'offrent aux amoureux.

GÉRON.

Madame, que d'un mot je vais le rendre heureux!

SCENE VI.

PHILISTE, CLARICE.

PHILISTE.

Le bonheur aujourd'hui conduisoit vos visites;
Et sembloit rendre hommage à vos rares mérites
Vous avez rencontré tout ce que vous cherchiez.

CLARICE.

Oui, mais n'estimez pas qu'ainsi vous m'empêchiez
De vous dire, à présent que nous faisons retraite,
Combien de chez Daphnis je sors mal satisfaite.

PHILISTE.

Madame, toutefois elle a fait son pouvoir,
Du moins en apparence, à vous bien recevoir.

CLARICE.

Ne pensez pas aussi que je me plaigne d'elle.

PHILISTE.

Sa compagnie étoit, ce me semble, assez belle.

CLARICE.

Que trop belle à mon goût, et, que je pense, au tien.
Deux filles possédoient seules ton entretien;
Et leur orgueil, enflé par cette préférence,
De ce qu'elles valoient tiroit pleine assurance.

PHILISTE.

Ce reproche obligeant me laisse tout surpris.
Avec tant de beautés, et tant de bons esprits,
Je ne valus jamais qu'on me trouvât à dire.

CLARICE.

Avec ces bons esprits je n'étois qu'en martyre;
Leur discours m'assassine, et n'a qu'un certain jeu
Qui m'étourdit beaucoup et qui me plaît fort peu.

PHILISTE.

Celui que nous tenions me plaisoit à merveilles.

CLARICE.

Tes yeux s'y plaisoient bien autant que tes oreilles.

PHILISTE.

Je ne le puis nier, puisqu'en parlant de vous
Sur les vôtres mes yeux se portoient à tous coups,
Et s'en alloient chercher sur un si beau visage
Mille et mille raisons d'un éternel hommage.

CLARICE.

O la subtile ruse, ô l'excellent détour !
Sans doute une des deux te donne de l'amour ;
Mais tu le veux cacher.

PHILISTE.

Que dites-vous, madame ?
Un de ces deux objets captiveroit mon ame !
Jugez-en mieux, de grace, et croyez que mon cœur
Choisiroit pour se rendre un plus puissant vainqueur.

CLARICE.

Tu tranches du fâcheux. Bélinde et Crysolyte
Manquent donc à ton gré d'attraits et de mérite,
Elles dont les beautés captivent mille amans?

PHILISTE.

Tout autre trouveroit leurs visages charmans,
Et j'en ferois état si le ciel m'eût fait naître
D'un malheur assez grand pour ne vous pas connoître.
Mais l'honneur de vous voir que vous me permettez
Fait que je n'y remarque aucunes raretés ;
Et plein de votre idée, il ne m'est pas possible,
Ni d'admirer ailleurs, ni d'être ailleurs sensible.

CLARICE.

On ne m'éblouït pas à force de flatter.
Revenons au propos que tu veux éviter.
Je veux savoir des deux laquelle est ta maîtresse.
Ne dissimule plus, Philiste, et me confesse.....

PHILISTE.

Que Crysolyte et l'autre, égales toutes deux,
N'ont rien d'assez puissant pour attirer mes vœux.

Si, blessé des regards de quelque beau visage,
Mon cœur de sa franchise avoit perdu l'usage....

CLARICE

Tu serois assez fin pour bien cacher ton jeu.

PHILISTE.

C'est ce qui ne se peut. L'amour est tout de feu,
Il éclaire en brûlant, et se trahit soi-même.
Un esprit amoureux, absent de ce qu'il aime,
Par sa mauvaise humeur fait trop voir ce qu'il est:
Toujours morne, rêveur, triste, tout lui déplaît.
A tout autre propos qu'à celui de sa flâme,
Le silence à la bouche, et le chagrin en l'ame,
Son œil semble à regret nous donner ses regards,
Et les jette à la fois souvent de toutes parts,
Qu'ainsi sa fonction confuse, ou mal guidée,
Se ramène en soi-même, et ne voit qu'une idée.
Mais auprès de l'objet qui possède son cœur
Ses esprits ranimés reprennent leur vigueur:
Gai, complaisant, actif....

CLARICE.

Enfin que veux-tu dire?

PHILISTE.

Que par ces actions que je viens de décrire,
Vous, de qui j'ai l'honneur chaque jour d'approcher,
Jugiez pour quel objet l'amour m'a su toucher.

CLARICE.

Pour faire un jugement d'une telle importance,
Il faudroit plus de tems. Adieu. La nuit s'avance.

Te verra-t-on demain?

PHILISTE.

Madame, en doutez-vous?
Jamais commandemens ne me furent si doux.
Loin de vous je n'ai rien qu'avec plaisir je voie;
Tout me devient fâcheux, tout s'oppose à ma joie;
Un chagrin invincible accable tous mes sens.

CLARICE.

Si, comme tu le dis, dans le cœur des absens
C'est l'amour qui fait naître une telle tristesse,
Ce compliment n'est bon qu'auprès d'une maîtresse.

PHILISTE.

Souffrez-le d'un respect qui produit chaque jour
Pour un sujet si haut les effets de l'amour.

SCENE VII.

CLARICE, *seule.*

Las! il m'en dit assez, si je l'osois entendre,
Et ses desirs aux miens se font assez comprendre.
Mais pour nous déclarer une si belle ardeur,
L'un est muet de crainte, et l'autre de pudeur.
Que mon rang me déplaît! que mon trop de fortune,
Au lieu de m'obliger, me choque et m'importune!
Egale à mon Philiste, il m'offriroit ses vœux;
Je m'entendrois nommer le sujet de ses feux;
Et ses discours pourroient forcer ma modestie
A l'assurer bientôt de notre sympathie:

Mais le peu de rapport de nos conditions
Ote le nom d'amour à ses soumissions;
Et, sous l'injuste loi de cette retenue,
Le remède me manque, et mon mal continue.
Il me sert en esclave, et non pas en amant,
Tant son respect s'oppose à mon contentement.
Ah! que ne devient-il un peu plus téméraire!
Que ne s'expose-t-il au hasard de me plaire!
Amour, gagne à la fin ce respect ennuyeux;
Et rends-le moins timide, ou l'ôte de mes yeux.

Fin du premier acte.

ACTE SECOND.

SCENE I.

PHILISTE, *seul.*

Secrets tyrans de ma pensée,
Respect, amour, de qui les lois
D'un juste et fâcheux contrepoids
La tiennent toujours balancée;
Que vos mouvemens opposés,
Vos traits l'un par l'autre brisés,
Sont puissans à s'entre-détruire!
Que l'un m'offre d'espoir! que l'autre a de rigueur!
Et tandis que tous deux tâchent à me séduire,
Que leur combat est rude au milieu de mon cœur!

Moi-même je fais mon supplice,
A force de leur obéir;
Mais le moyen de les haïr?
Ils viennent tous deux de Clarice.
Ils m'en entretiennent tous deux,
Et forment ma crainte et mes vœux
Pour ce bel œil qui les fait naître;
Et de deux flots divers mon esprit agité,
Plein de glace, et d'un feu qui n'oseroit paroître,
Blâme sa retenue et sa témérité.

Mon ame dans cet esclavage
Fait des vœux qu'elle n'ose offrir ;
J'aime seulement pour souffrir ;
J'ai trop et trop peu de courage :
Je vois bien que je suis aimé,
Et que l'objet qui m'a charmé
Vit en de pareilles contraintes.
Mon silence à ses feux fait tant de trahison,
Qu'impertinent captif de mes frivoles craintes
Pour accroître son mal je fuis ma guérison.

Elle brûle, et, par quelque signe
Que son cœur s'explique avec moi,
Je doute de ce que je voi,
Parce que je m'en trouve indigne.
Espoir, adieu, c'est trop flatté ;
Ne crois pas que cette beauté
Daigne avouer de telles flâmes ;
Et, dans le juste soin qu'elle a de les cacher,
Vois que si même ardeur embrase nos deux ames,
Sa bouche à son esprit n'ose le reprocher.

Pauvre amant, vois par son silence
Qu'elle t'en commande un égal,
Et que le récit de ton mal
Te convaincroit d'une insolence.
Quel fantasque raisonnement !
Et qu'au milieu de mon tourment

Je deviens subtil à ma peine!
Pourquoi m'imaginer qu'un discours amoureux
Par un contraire effet change l'amour en haine,
Et malgré mon bonheur me rende malheureux?

Mais j'apperçois Clarice. O dieux! si cette belle
Parloit autant de moi que je m'entretiens d'elle!
Du moins si sa nourrice a soin de nos amours,
C'est de moi qu'à présent doit être leur discours.
Je ne sais quelle humeur curieuse m'emporte
A me couler sans bruit derrière cette porte,
Pour écouter de là, sans en être apperçu,
En quoi mon fol espoir me peut avoir déçu.
Allons. Souvent l'amour ne veut qu'une bonne heure.
Jamais l'occasion ne s'offrira meilleure;
Et peut-être qu'enfin nous en pourrons tirer
Celle que nous cherchons pour nous mieux déclarer.

SCENE II.

CLARICE, LA NOURRICE.

CLARICE.

Tu me veux détourner d'une seconde flâme,
Dont je ne pense pas qu'autre que toi me blâme.
Etre veuve à mon âge, et toujours déplorer
La perte d'un mari que je puis réparer!
Refuser d'un amant ce doux nom de maîtresse!
N'avoir que des mépris pour les vœux qu'il m'adresse!

Le voir toujours languir dessous ma dure loi!
Cette vertu, nourrice, est trop haute pour moi.

LA NOURRICE.

Madame, mon avis au vôtre ne résiste,
Qu'alors que votre ardeur se porte vers Philiste.
Aimez, aimez quelqu'un; mais, comme à l'autre fois.
Qu'un lien digne de vous arrête votre choix.

CLARICE.

Brise là ce discours dont mon amour s'irrite;
Philiste n'en voit point qui le passe en mérite.

LA NOURRICE.

Je ne remarque en lui rien que de fort commun,
Sinon que plus qu'un autre il se rend importun.

CLARICE.

Que ton aveuglement en ce point est extrême!
Et que tu connois mal et Philiste, et moi-même,
Si tu crois que l'excès de sa civilité
Passe jamais chez moi pour importunité!

LA NOURRICE.

Ce cajoleur rusé, qui toujours vous assiége,
A tant fait qu'à la fin vous tombez dans son piége.

CLARICE.

Ce cavalier parfait de qui je tiens le cœur
A tant fait que du mien il s'est rendu vainqueur.

LA NOURRICE.

Il aime votre bien, et non votre personne.

CLARICE.

Son vertueux amour l'un et l'autre lui donne.

Ce m'est trop d'heur encor, dans le peu que je vaux,
Qu'un peu de bien que j'ai supplée à mes défauts.

LA NOURRICE.

La mémoire d'Alcandre, et le rang qu'il vous laisse,
Voudroient un successeur de plus haute noblesse.

CLARICE.

S'il précéda Philiste en vaines dignités,
Philiste le devance en rares qualités.
Il est né gentilhomme; et sa vertu répare
Tout ce dont la fortune envers lui fut avare :
Nous avons, elle et moi, trop de quoi l'agrandir.

LA NOURRICE.

Si vous pouviez, madame, un peu vous refroidir,
Pour le considérer avec indifférence,
Sans prendre pour mérite une fausse apparence,
La raison feroit voir à vos yeux insensés
Que Philiste n'est pas tout ce que vous pensez.
Croyez-m'en plus que vous; j'ai vieilli dans le monde,
J'ai de l'expérience, et c'est où je me fonde.
Eloignez quelque tems ce dangereux charmeur,
Faites en son absence essai d'une autre humeur,
Pratiquez-en quelqu'autre; et, désintéressée,
Comparez-lui l'objet dont vous êtes blessée;
Comparez-en l'esprit, la façon, l'entretien;
Et lors vous trouverez qu'un autre le vaut bien.

CLARICE.

Exercer contre moi de si noirs artifices!
Donner à mon amour de si cruels supplices!

Trahir tous mes desirs! éteindre un feu si beau!
Qu'on m'enferme plutôt toute vive au tombeau!
Va querir mon amant : dussé-je la première
Lui faire de mon cœur une ouverture entière,
Je ne permettrai point qu'il sorte d'avec moi
Sans avoir l'un à l'autre engagé notre foi.

LA NOURRICE.

Ne précipitez point ce que le tems ménage;
Vous pourrez à loisir éprouver son courage.

CLARICE.

Ne m'importune plus de tes conseils maudits,
Et, sans me répliquer, fais ce que je te dis.

SCENE III.

PHILISTE, LA NOURRICE.

PHILISTE.

Je te ferai cracher cette langue traîtresse.
Est-ce ainsi qu'on me sert auprès de ma maîtresse,
Détestable sorcière?

LA NOURRICE.

Hé bien! quoi? qu'ai-je fait?

PHILISTE.

Et tu doutes encor si j'ai vu ton forfait?

LA NOURRICE.

Quel forfait?

PHILISTE.

Peut-on voir lâcheté plus hardie?
Joindre encor l'impudence à tant de perfidie!

LA NOURRICE.

Tenir ce qu'on promet, est-ce une trahison ?

PHILISTE.

Est-ce ainsi qu'on le tient ?

LA NOURRICE.

Parlons avec raison ;
Que t'avois-je promis ?

PHILISTE.

Que de tout ton possible
Tu rendrois ta maîtresse à mes desirs sensible,
Et la disposerois à recevoir mes vœux.

LA NOURRICE.

Et ne la vois-tu pas au point où tu la veux ?

PHILISTE.

Malgré toi mon bonheur à ce point l'a réduite.

LA NOURRICE.

Mais tu dois ce bonheur à ma sage conduite,
Jeune et simple novice en matière d'amour,
Qui ne saurois comprendre encore un si bon tour.
Flatter de nos discours les passions des dames,
C'est aider lâchement à leurs naissantes flâmes,
C'est traiter lourdement un délicat effet,
C'est n'y savoir enfin que ce que chacun sait.
Moi, qui de ce métier ai la haute science,
Et qui pour te servir brûle d'impatience,
Par un chemin plus court qu'un propos complaisant
J'ai su croître sa flâme en la contredisant ;
J'ai su faire éclater, mais avec violence,
Un amour étouffé sous un honteux silence ;

Et n'ai pas tant choqué que piqué ses desirs,
Dont la soif irritée avance tes plaisirs.

PHILISTE.

A croire ton babil, la ruse est merveilleuse;
Mais l'épreuve, à mon goût, en est fort périlleuse.

LA NOURRICE.

Jamais il ne s'est vu de tours plus assurés.
La raison et l'amour sont ennemis jurés;
Et lorsque ce dernier dans un esprit commande,
Il ne peut endurer que l'autre le gourmande.
Plus la raison l'attaque, et plus il se roidit;
Plus elle l'intimide, et plus il s'enhardit.
Je le dis sans besoin, vos yeux et vos oreilles
Sont de trop bons témoins de toutes ces merveilles;
Vous-même avez tout vu, que voulez-vous de plus?
Entrez; on vous attend; ces discours superflus
Reculent votre bien, et font languir Clarice.
Allez, allez cueillir les fruits de mon service.
Usez bien de votre heur et de l'occasion.

PHILISTE.

Soit une vérité, soit une illusion,
Que ton esprit adroit emploie à ta défense,
Le mien de tes discours plus outre ne s'offense;
Et j'en estimerai mon bonheur plus parfait,
Si d'un mauvais dessein je tire un bon effet.

LA NOURRICE.

Que de propos perdus! Voyez l'impatiente
Qui ne peut plus souffrir une si longue attente.

SCÈNE IV.

CLARICE, PHILISTE, LA NOURRICE.

CLARICE.

Paresseux, qui tardez si long-tems à venir,
Devinez la façon dont je veux vous punir.

PHILISTE.

M'interdiriez-vous bien l'honneur de votre vue ?

CLARICE.

Vraiment vous me jugez de sens fort dépourvue.
Vous bannir de mes yeux! Une si dure loi
Feroit trop retomber le châtiment sur moi ;
Et je n'ai pas failli, pour me punir moi-même.

PHILISTE.

L'absence ne fait mal que de ceux que l'on aime.

CLARICE.

Aussi, que savez-vous si vos perfections
Ne vous ont rien acquis sur mes affections ?

PHILISTE.

Madame, excusez-moi; je sais mieux reconnoître
Mes défauts, et le peu que le ciel m'a fait naître.

CLARICE.

N'oublirez-vous jamais ces termes ravalés,
Pour vous priser de bouche autant que vous valez ?
Seriez-vous bien content qu'on crût ce que vous dites?
Demeurez avec moi d'accord de vos mérites ;

Laissez-moi me flatter de cette vanité,
Que j'ai quelque pouvoir sur votre liberté,
Et qu'une humeur si froide, à tout autre invincible,
Ne perd qu'auprès de moi le titre d'insensible.
Une si douce erreur tâche à s'autoriser :
Quel plaisir prenez-vous à m'en désabuser ?

PHILISTE.

Ce n'est point une erreur, pardonnez-moi, madame;
Ce sont les mouvemens les plus sains de mon ame.
Il est vrai, je vous aime, et mes feux indiscrets
Se donnent leur supplice en demeurant secrets.
Je reçois sans contrainte une ardeur téméraire :
Mais, si j'ose brûler, je sais aussi me taire ;
Et près de votre objet, mon unique vainqueur,
Je puis tout sur ma langue, et rien dessus mon cœur.
En vain j'avois appris que la seule espérance
Entretenoit l'amour dans la persévérance ;
J'aime sans espérer, et mon cœur enflammé
A pour but de vous plaire, et non pas d'être aimé.
L'amour devient servile alors qu'il se dispense
A n'allumer ses feux que pour la récompense.
Ma flâme est toute pure, et, sans rien présumer,
Je ne cherche en aimant que le seul bien d'aimer.

CLARICE.

Et celui d'être aimé, sans que tu le prétendes,
Préviendra tes desirs et tes justes demandes.
Ne déguisons plus rien, cher Philiste ; il est tems
Qu'un aveu mutuel rende nos vœux contens.

Donnons-leur, je te prie, une entière assurance ;
Vengeons-nous à loisir de notre indifférence ;
Vengeons-nous à loisir de toutes ces langueurs
Où sa fausse couleur avoit réduit nos cœurs.

PHILISTE.

Vous me jouez, madame ; et cette accorte feinte
Ne donne à mon amour qu'une railleuse atteinte.

CLARICE.

Quelle façon étrange ! En me voyant brûler,
Tu t'obstines encore à le dissimuler ;
Tu veux qu'encore un coup je me donne la honte
De te dire à quel point l'amour pour toi me dompte.
Tu le vois cependant avec pleine clarté,
Et veux douter encor de cette vérité !

PHILISTE.

Oui, j'en doute ; et l'excès du bonheur qui m'accable
Me surprend, me confond, me paroît incroyable.
Madame, est-il possible ? et me puis-je assurer
D'un bien à quoi mes vœux n'oseroient aspirer ?

CLARICE.

Cesse de me tuer par cette défiance.
Qui pourroit des mortels troubler notre alliance ?
Quelqu'un a-t-il à voir dessus mes actions,
Dont j'aie à prendre l'ordre en mes affections ?
Veuve, et qui ne dois plus de respect à personne,
Ne puis-je disposer de ce que je te donne ?

PHILISTE.

N'ayant jamais été digne d'un tel honneur,
J'ai de la peine encore à croire mon bonheur.

CLARICE.

Pour t'obliger enfin à changer de langage,
Si ma foi ne suffit, que je te donne en gage,
Un brasselet exprès tissu de mes cheveux
T'attend pour enchaîner et ton bras et tes vœux.
Viens le querir, et prendre avec moi la journée
Qui termine bientôt notre heureux hyménée.

PHILISTE.

C'est dont vos seuls avis doivent se consulter,
Trop heureux, quant à moi, de les exécuter !

SCENE V.

LA NOURRICE, *seule.*

Vous comptez sans votre hôte, et vous pourrez apprendre
Que ce n'est pas sans moi que ce jour se doit prendre.
De vos prétentions Alcidon averti
Vous fera, s'il m'en croit, un dangereux parti.
Je lui vais bien donner de plus sûres adresses
Que d'amuser Doris par de fausses caresses ;
Aussi-bien, m'a-t-on dit, à beau jeu beau retour.
Au lieu de la duper avec ce feint amour,
Elle-même le dupe, et, lui rendant son change,
Lui promet un amour qu'elle garde à Florange ;
Ainsi de tous côtés primé par un rival,
Ses affaires sans moi se porteroient fort mal.

SCENE VI.

ALCIDON, DORIS.

ALCIDON.

Adieu, mon cher souci, sois sure que mon ame
Jusqu'au dernier soupir conservera sa flâme.

DORIS.

Alcidon, cet adieu me prend au dépourvu :
Tu ne fais que d'entrer, à peine t'ai-je vu ;
C'est m'envier trop tôt le bien de ta présence.
De grace, oblige-moi d'un peu de complaisance ;
Et puisque je te tiens, souffre qu'avec loisir
Je puisse m'en donner un peu plus de plaisir.

ALCIDON.

Je t'explique si mal le feu qui me consume,
Qu'il me force à rougir d'autant plus qu'il s'allume.
Mon discours s'en confond, j'en demeure interdit ;
Ce que je ne puis dire est plus que je n'ai dit :
J'en hais les vains efforts de ma langue grossière,
Qui manque de justesse en si belle matière,
Et, ne répondant point aux mouvemens du cœur,
Te découvrent si peu le fond de ma langueur.
Doris, si tu pouvois lire dans ma pensée,
Et voir jusqu'au milieu de mon ame blessée ;
Tu verrois un brasier bien autre et bien plus grand
Qu'en ces foibles devoirs que ma bouche te rend.

DORIS.

Si tu pouvois aussi pénétrer mon courage,
Et voir jusqu'à quel point ma passion m'engage,
Ce que dans mes discours tu prends pour des ardeurs
Ne te sembleroit plus que de tristes froideurs.
Ton amour et le mien ont faute de paroles.
Par un malheur égal ainsi tu me consoles;
Et de mille défauts me sentant accabler,
Ce m'est trop d'heur qu'un d'eux me fait te ressembler.

ALCIDON.

Mais, quelque ressemblance entre nous qui survienne,
Ta passion n'a rien qui ressemble à la mienne;
Et tu ne m'aimes pas de la même façon.

DORIS.

Si tu m'aimes encor, quitte un si faux soupçon;
Tu douterois à tort d'une chose trop claire;
L'épreuve fera foi comme j'aime à te plaire.
Je meurs d'impatience, attendant l'heureux jour
Qui te montre quel est envers toi mon amour;
Ma mère en ma faveur brûle de même envie.

ALCIDON.

Hélas! ma volonté sous un autre asservie,
Dont je ne puis encore à mon gré disposer,
Fait que d'un tel bonheur je ne saurois user.
Je dépends d'un vieil oncle; et, s'il ne m'autorise,
Je ne te fais qu'en vain le don de ma franchise:
Tu sais que tout son bien ne regarde que moi,
Et qu'attendant sa mort je vis dessous sa loi.

Mais nous le gagnerons; et mon humeur accorte
Sait comme il faut avoir les hommes de sa sorte.
Un peu de tems fait tout.

DORIS.

Ne précipite rien.
Je connois ce qu'au monde aujourd'hui vaut le bien.
Conserve ce vieillard; pourquoi te mettre en peine,
A force de m'aimer, de t'acquérir sa haine?
Ce qui te plaît m'agrée; et ce retardement,
Parce qu'il vient de toi, m'oblige infiniment.

ALCIDON.

De moi! C'est offenser une pure innocence,
Si l'effet de mes vœux n'est pas en ma puissance.
Leur obstacle me gêne autant ou plus que toi.

DORIS.

C'est prendre mal mon sens, je sais quelle est ta foi.

ALCIDON.

En veux-tu par écrit une entière assurance?

DORIS.

Elle m'assure assez de ta persévérance;
Et je lui ferois tort d'en recevoir d'ailleurs
Une preuve plus ample, ou des garans meilleurs.

ALCIDON.

Je l'apporte demain pour mieux faire connoître....

DORIS.

J'en crois si fortement ce que j'en vois paroître,
Que c'est perdre du tems que de plus en parler.
Adieu. Va désormais où tu voulois aller.

Si pour te retenir j'ai trop peu de mérite,
Souviens-toi pour le moins que c'est moi qui te quitte.

ALCIDON.

Ce brusque adieu m'étonne; et je n'entends pas bien.

SCENE VII.

ALCIDON, LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

Je te prends au sortir d'un plaisant entretien.

ALCIDON.

Plaisant de vérité, vu que mon artifice
Lui raconte les vœux que j'envoie à Clarice;
Et, de tous mes soupirs qui se porte plus loin,
Elle se croit l'objet, et n'en est que témoin.

LA NOURRICE.

Ainsi ton feu se joue?

ALCIDON.

Ainsi, quand je soupire,
Je la prends pour une autre, et lui dis mon martyre;
Et sa réponse au point que je puis souhaiter
Dans cette illusion a droit de me flatter.

LA NOURRICE.

Elle t'aime?

ALCIDON.

Et de plus, un discours équivoque
Lui fait aisément croire un amour réciproque.

Elle se pense belle; et cette vanité
L'assure imprudemment de ma captivité;
Et, comme si j'étois des amans ordinaires,
Elle prend sur mon cœur des droits imaginaires;
Cependant que le sien sent tout ce que je feins,
Et vit dans les langueurs dont à faux je me plains.

LA NOURRICE.

Je te réponds que non. Si tu n'y mets remède,
Avant qu'il soit trois jours Florange la possède.

ALCIDON.

Et qui t'en a tant dit?

LA NOURRICE.

Géron m'a tout conté;
C'est lui qui sourdement a conduit ce traité.

ALCIDON.

C'est ce qu'en mots obscurs son adieu vouloit dire.
Elle a cru me braver; mais je n'en fais que rire;
Et comme j'étois las de me contraindre tant,
La coquette qu'elle est m'oblige en me quittant.
Ne m'apprendras-tu point ce que fait ta maîtresse?

LA NOURRICE.

Elle met ton agente au bout de sa finesse.
Philiste assurément tient son esprit charmé:
Je n'aurois jamais cru qu'elle l'eût tant aimé.

ALCIDON.

C'est à faire à du tems.

LA NOURRICE.

Quitte cette espérance;
Ils ont pris l'un de l'autre une entière assurance,

Jusqu'à s'entredonner la parole et la foi.

ALCIDON.

Que tu demeures froide en te moquant de moi !

LA NOURRICE.

Il n'est rien de si vrai ; ce n'est point raillerie.

ALCIDON.

C'est donc fait d'Alcidon ! Nourrice, je te prie.....

LA NOURRICE.

Rien ne sert de prier : mon esprit épuisé
Pour divertir ce coup n'est point assez rusé ;
Je n'en sais qu'un moyen, mais je n'ose le dire.

ALCIDON.

Dépêche, ta longueur m'est un second martyre.

LA NOURRICE.

Clarice tous les soirs, rêvant à ses amours,
Seule dans son jardin fait trois ou quatre tours.

ALCIDON.

Et qu'a cela de propre à reculer ma perte ?

LA NOURRICE.

Je te puis en tenir la fausse porte ouverte.
Aurois-tu du courage assez pour l'enlever ?

ALCIDON.

Oui : mais il faut retraite après où me sauver ;
Et je n'ai point d'ami si peu jaloux de gloire
Que d'être partisan d'une action si noire.
Si j'avois un prétexte, alors je ne dis pas
Que quelqu'un abusé n'accompagnât mes pas.

LA NOURRICE.

On te vole Doris ; et ta feinte colère
Manqueroit de prétexte à quereller son frère !
Fais-en sonner par-tout un faux ressentiment,
Tu verras trop d'amis s'offrir aveuglément,
Se prendre à ces dehors, et, sans voir dans ton ame,
Vouloir venger l'affront qu'aura reçu ta flâme.
Sers-toi de leur erreur, et dupe-les si bien....

ALCIDON.

Ce prétexte est si beau que je ne crains plus rien.

LA NOURRICE.

Pour ôter tout soupçon de notre intelligence,
Ne faisons plus ensemble aucune conférence ;
Et viens quand tu pourras, je t'attends dès demain.

ALCIDON.

Adieu. Je tiens le coup, autant vaut, dans ma main.

Fin du second acte.

ACTE TROISIÈME.

SCENE I.

CÉLIDAN, ALCIDON.

CÉLIDAN.

Ce n'est pas que j'excuse ou la sœur, où le frére,
Dont l'infidélité fait naître ta colère ;
Mais, à ne point mentir, ton dessein à l'abord
N'a gagné mon esprit qu'avec un peu d'effort.
Lorsque tu m'as parlé d'enlever sa maîtresse,
L'honneur a quelque tems combattu ma promesse :
Ce mot d'enlévement me faisoit de l'horreur ;
Mes sens, embarrassés dans cette vaine erreur,
N'avoient plus la raison de leur intelligence ;
En plaignant ton malheur je blâmois ta vengeance;
Et l'ombre d'un forfait, amusant ma pitié,
Retardoit les effets dus à notre amitié.
Pardonne un vain scrupule à mon ame inquiète ;
Prends mon bras pour second, mon château pour retraite.
Le déloyal Philiste, en te volant ton bien,
N'a que trop mérité qu'on le prive du sien :
Après son action la tienne est légitime ;
Et l'on venge sans honte un crime par un crime.

ALCIDON.

Tu vois comme il me trompe, et me promet sa sœur,
Pour en faire sous main Florange possesseur.

Ah ciel! fut-il jamais un si noir artifice?
Il lui fait recevoir mes offres de service;
Cette belle m'accepte; et, fier de son aveu,
Je me vante par-tout du bonheur de mon feu:
Cependant il me l'ôte, et, par cette pratique,
Plus mon amour est su, plus ma honte est publique.

CÉLIDAN.

Après sa trahison vois ma fidélité:
Il t'enlève un objet que je t'avois quitté.
Ta Doris fut toujours la reine de mon ame;
J'ai toujours eu pour elle une secrette flâme,
Sans jamais témoigner que j'en étois épris,
Tant que tes feux ont pu te promettre ce prix.
Mais je te l'ai quittée, et non pas à Florange.
Quand je t'aurai vengé, contre lui je me venge;
Et je lui fais savoir que, jusqu'à mon trépas,
Tout autre qu'Alcidon ne l'emportera pas.

ALCIDON.

Pour moi donc à ce point ta contrainte est venue!
Que je te veux de mal de cette retenue!
Est-ce ainsi qu'entre amis on vit à cœur ouvert?

CÉLIDAN.

Mon feu qui t'offensoit est demeuré couvert;
Et, si cette beauté malgré moi l'a fait naître,
J'ai su pour ton respect l'empêcher de paroître.

ALCIDON.

Hélas! tu m'as perdu, me voulant obliger;
Notre vieille amitié m'en eût fait dégager.

Je souffre maintenant la honte de sa perte,
Et j'aurois eu l'honneur de te l'avoir offerte,
De te l'avoir cédée, et réduit mes desirs
Au glorieux dessein d'avancer tes plaisirs.
Faites, dieux tout-puissans, que Philiste se change;
Et l'inspirant bientôt de rompre avec Florange,
Donnez-moi le moyen de montrer qu'à mon tour
Je sais pour un ami contraindre mon amour!

CÉLIDAN.

Tes souhaits arrivés, nous t'en verrions dédire:
Doris sur ton esprit reprendroit son empire.
Nous donnons aisément ce qui n'est plus à nous.

ALCIDON.

Si j'y manquois, grands dieux, je vous conjure tous
D'armer contre Alcidon vos dextres vengeresses.

CÉLIDAN.

Un ami tel que toi m'est plus que cent maîtresses;
Il n'y va pas de tant : résolvons seulement
Du jour et des moyens de cet enlèvement.

ALCIDON.

Mon secret n'a besoin que de ton assistance.
Je n'ai point lieu de craindre aucune résistance.
La beauté dont mon traître adore les attraits
Chaque soir au jardin va prendre un peu de frais;
J'en ai su de lui-même ouvrir la fausse porte;
Étant seule, et de nuit, le moindre effort l'emporte.
Allons-y dès ce soir, le plutôt vaut le mieux;
Et sur-tout déguisés dérobons à ses yeux

Et de nous, et du coup l'entière connoissance.

CÉLIDAN.

Si Clarice une fois est en notre puissance,
Crois que c'est un bon gage à moyenner l'accord,
Et rendre, en le faisant, ton parti le plus fort.
Mais, pour la sureté d'une telle entreprise,
Aussitôt que chez moi nous pourrons l'avoir mise,
Retournons sur nos pas, et soudain effaçons
Ce que pourroit l'absence engendrer de soupçons.

ALCIDON.

Ton salutaire avis est la même prudence,
Et déjà je prépare une froide impudence
A m'informer demain avec étonnement,
De l'heure et de l'auteur de cet enlèvement.

CÉLIDAN.

Adieu ; j'y vais mettre ordre.

ALCIDON.

Estime qu'en revanche,
Je n'ai goutte de sang pour toi que je n'épanche.

SCENE II.

ALCIDON, *seul.*

Bons dieux ! que d'innocence et de simplicité !
Ou, pour la mieux nommer, que de stupidité,
Dont le manque de sens se cache et se déguise
Sous le front spécieux d'une sotte franchise !
Que Célidan est bon ! que j'aime sa candeur !
Et que son peu d'adresse oblige mon ardeur !

Oh! qu'il n'est pas de ceux dont l'esprit à la mode
A l'humeur d'un ami jamais ne s'accommode,
Et qui nous font souvent cent protestations,
Et contre les effets ont mille inventions!
Lui, quand il a promis, il meurt qu'il n'effectue;
Et l'attente déjà de me servir le tue.
J'admire cependant par quel secret ressort
Sa fortune et la mienne ont cela de rapport,
Que celle qu'un ami nomme ou tient sa maîtresse,
Est l'objet qui tous deux au fond du cœur nous blesse,
Et qu'ayant comme moi caché sa passion,
Nous n'avons différé que de l'intention,
Puisqu'il met pour autrui son bonheur en arrière,
Et pour moi.....

SCENE III.

PHILISTE, ALCIDON.

PHILISTE.

Je t'y prends, rêveur.

ALCIDON.

Oui, par derrière:
C'est d'ordinaire ainsi que les traîtres en font.

PHILISTE.

Je te vois accablé d'un chagrin si profond,
Que j'excuse aisément ta réponse un peu crue.
Mais que fais-tu si triste au milieu d'une rue?

Quelque penser fâcheux te servoit d'entretien ?

ALCIDON.

Je rêvois que le monde en l'ame ne vaut rien,
Du moins pour la plupart ; que le siècle où nous sommes
A bien dissimuler met la vertu des hommes ;
Qu'à peine quatre mots se peuvent échapper,
Sans quelque double sens afin de nous tromper ;
Et que souvent de bouche un dessein se propose,
Cependant que l'esprit songe à toute autre chose.

PHILISTE.

Et cela t'affligeoit ? Laissons courir le tems,
Et, malgré ses abus, vivons toujours contens.
Le monde est un cahos, et son désordre excède
Tout ce qu'on y voudroit apporter de remède.
N'ayons l'œil, cher ami, que sur nos actions ;
Aussi-bien s'offenser de ses corruptions,
A des gens comme nous ce n'est qu'une folie.
Mais, pour te retirer de ta mélancolie,
Je te veux faire part de mes contentemens.
Si l'on peut en amour s'assurer aux sermens,
Dans trois jours au plus tard, par un bonheur étrange,
Clarice est à Philiste.

ALCIDON.

Et Doris à Florange.

PHILISTE.

Quelque soupçon frivole en ce point te déçoit ;
J'aurai perdu la vie avant que cela soit.

ALCIDON.

Voilà faire le fin de fort mauvaise grace:
Philiste, vois-tu bien, je sais ce qui se passe.

PHILISTE.

Ma mère en a reçu, de vrai, quelque propos,
Et voulut hier au soir m'en toucher quelques mots;
Les femmes de son âge ont ce mal ordinaire
De régler sur les biens une pareille affaire;
Un si honteux motif leur fait tout décider;
Et l'or qui les aveugle a droit de les guider.
Mais, comme son éclat n'éblouit point mon ame,
Que je vois d'un autre œil ton mérite et ta flâme,
Je lui fis bien savoir que mon consentement
Ne dépendroit jamais de son aveuglement;
Et que, jusqu'au tombeau, quant à cet hyménée,
Je maintiendrois la foi que je t'avois donnée.
Ma sœur accortement feignoit de l'écouter;
Non pas que son amour n'osât lui résister,
Mais elle vouloit bien qu'un peu de jalousie
Sur quelque bruit léger piquât ta fantaisie:
Ce petit aiguillon quelquefois, en passant,
Réveille puissamment un amour languissant.

ALCIDON.

Fais à qui tu voudras ce conte ridicule.
Soit que ta sœur l'accepte, ou qu'elle dissimule,
Le peu que j'y perdrai ne vaut pas m'en fâcher.
Rien de mes sentimens ne sauroit approcher,
Comme, alors qu'au théâtre on nous fait voir Mélite,
Le discours de Cloris quand Philandre la quitte;

Ce qu'elle dit de lui, je le dis de ta sœur,
Et je la veux traiter avec même douceur.
Pourquoi m'aigrir contre elle? En cet indigne change
Le beau choix qu'elle fait la punit et me venge;
Et ce sexe imparfait, de soi-même ennemi,
Ne posséda jamais la raison qu'à demi.
J'aurois tort de vouloir qu'elle en eût davantage;
Sa foiblesse la force à devenir volage.
Je n'ai que pitié d'elle en ce manque de foi:
Et mon courroux entier se réserve pour toi;
Toi, qui trahis ma flâme après l'avoir fait naître;
Toi, qui ne m'es ami qu'afin d'être plus traître,
Et que tes lâchetés tirent de leur excès
Par ce damnable appas d'un facile succès.
Déloyal, ainsi donc de ta vaine promesse
Je reçois mille affronts au lieu d'une maîtresse;
Et ton perfide cœur, masqué jusqu'à ce jour,
Pour assouvir ta haine alluma mon amour!

PHILISTE.

Ces soupçons dissipés par des effets contraires,
Nous renoûrons bientôt une amitié de frères.
Puisse dessus ma tête éclater à tes yeux
Ce qu'a de plus mortel la colère des cieux,
Si jamais ton rival a ma sœur sans ma vie!
A cause de son bien ma mère en meurt d'envie;
Mais malgré.....

ALCIDON.

Laisse là ces propos superflus;
Ces protestations ne m'éblouïssent plus;

Et ma simplicité, lasse d'être dupée,
N'admet plus de raison qu'au bout de mon épée.

PHILISTE.

Étrange impression d'une jalouse erreur,
Dont ton esprit atteint ne suit que sa fureur !
Hé bien ! tu veux ma vie, et je te l'abandonne ;
Ce courroux insensé qui dans ton cœur bouillonne,
Contente-le par là, pousse ; mais n'attends pas
Que par le tien je veuille éviter mon trépas.
Trop heureux que mon sang puisse te satisfaire,
Je le veux tout donner au seul bien de te plaire.
Toujours à ces défis j'ai couru sans effroi :
Mais je n'ai point d'épée à tirer contre toi.

ALCIDON.

Voilà bien déguiser un manque de courage.

PHILISTE.

C'est presser un peu trop, qu'aller jusqu'à l'outrage.
On n'a point encor vu que ce manque de cœur
M'ait rendu le dernier où vont les gens d'honneur.
Je te veux bien ôter tout sujet de colère ;
Et, quoi que de ma sœur ait résolu ma mère,
Dût mon peu de respect irriter tous les dieux,
J'affronterai Géron et Florange à ses yeux.
Mais, après les efforts de cette déférence,
Si tu gardes encor la même violence,
Peut-être saurons-nous appaiser autrement
Les obstinations de ton emportement.

ALCIDON, *seul.*

Je crains son amitié plus que cette menace.
Sans doute il va chasser Florange de ma place.
Mon prétexte est perdu s'il ne quitte ces soins.
Dieux! qu'il m'obligeroit de m'aimer un peu moins!

SCENE IV.

CHRYSANTE, DORIS.

CHRYSANTE.

Je meurs, mon enfant, si tu n'es admirable!
Et ta dextérité me semble incomparable;
Tu mérites de vivre après un si bon tour.

DORIS.

Croyez-moi qu'Alcidon n'en sait guère en amour.
Vous n'eussiez pu m'entendre et vous garder de rire.
Je me tuois moi-même à tous coups de lui dire
Que mon ame pour lui n'a que de la froideur,
Et que je lui ressemble en ce que notre ardeur
Ne s'explique à tous deux point du tout par la bouche,
Enfin que je le quitte.

CHRYSANTE.

Il est donc une souche,
S'il ne peut rien comprendre en ces naïvetés.
Peut-être y mélois-tu quelques obscurités?

DORIS.

Pas une; en mots exprès je lui rendois son change,
Et n'ai couvert mon jeu qu'au regard de Florange.

CHRYSANTE.

De Florange! Et comment en osois-tu parler?

DORIS.

Je ne me trouvois pas d'humeur à rien celer:
Mais nous nous sûmes lors jeter sur l'équivoque.

CHRYSANTE.

Tu vaux trop. C'est ainsi qu'il faut, quand on se moque,
Que le moqué toujours sorte fort satisfait;
Ce n'est plus autrement qu'un plaisir imparfait,
Qui souvent malgré nous se termine en querelle.

DORIS.

Je lui prépare encore une ruse nouvelle
Pour la première fois qu'il m'en viendra conter.

CHRYSANTE.

Mais, pour en dire trop, tu pourras tout gâter.

DORIS.

N'en ayez pas de peur.

CHRYSANTE.

Quoi que l'on se propose,
Assez souvent l'issue.....

DORIS.

On vous veut quelque chose,
Madame; je vous laisse.

CHRYSANTE.

Oui, va-t'en; il vaut mieux
Que l'on ne traite point cette affaire à tes yeux.

SCÈNE V.

CHRYSANTE, GÉRON.

CHRYSANTE.

Je devine à peu près le sujet qui t'amène ;
Mais, sans mentir, mon fils me donne un peu de peine,
Et s'emporte si fort en faveur d'un ami,
Que je n'ai su gagner son esprit qu'à demi.
Encore une remise, et que tandis Florange
Ne craigne aucunement qu'on lui donne le change;
Moi-même j'ai tant fait que ma fille aujourd'hui,
Le croirois-tu, Géron ? a de l'amour pour lui.

GÉRON.

Florange, impatient de n'avoir pas encore
L'entier et libre accès vers l'objet qu'il adore,
Ne pourra consentir à ce retardement.

CHRYSANTE.

Le tout en ira mieux pour son contentement.
Quel plaisir aura-t-il auprès de sa maîtresse,
Si mon fils ne l'y voit que d'un œil de rudesse,
Si sa mauvaise humeur ne daigne lui parler,
Ou ne lui parle enfin que pour le quereller ?

GÉRON.

Madame, il ne faut point tant de discours frivoles.
Je ne fus jamais homme à porter des paroles,
Depuis que j'ai connu qu'on ne les peut tenir.

Si monsieur votre fils.....

CHRYSANTE.

Je l'apperçois venir.

GÉRON.

Tant mieux. Nous allons voir s'il dédira sa mère.

CHRYSANTE.

Sauve-toi, ses regards ne sont que de colére.

SCÈNE VI.

PHILISTE, CHRYSANTE, LYCAS, GÉRON.

PHILISTE.

Te voilà donc ici, péste du bien public,
Qui réduis les amours en un sale trafic.
Va pratiquer ailleurs tes commerces infames.
Ce n'est pas où je suis que l'on surprend des femmes

GÉRON.

Vous me prenez à tort pour quelque suborneur ;
Je ne sortis jamais des termes de l'honneur ;
Et madame elle-même a choisi cette voie.

PHILISTE *lui donnant des coups de plats d'épée.*

Tiens, porte ce revers à celui qui t'envoie :
Ceux-ci seront pour toi.

SCENE VII.

CHRYSANTE, PHILISTE, LYCAS.

CHRYSANTE.

Mon fils, qu'avez-vous fait?

PHILISTE.

J'ai mis, graces aux dieux, ma promesse en effet.

CHRYSANTE.

Ainsi vous m'empêchez d'exécuter la mienne.

PHILISTE.

Je ne puis empêcher que la vôtre ne tienne;
Mais si jamais je trouve ici ce couratier,
Je lui saurai, madame, apprendre son métier.

CHRYSANTE.

Il vient sous mon aveu.

PHILISTE.

Votre aveu ne m'importe;
C'est un fou s'il me voit sans regagner la porte;
Autrement il saura ce que pèsent mes coups.

CHRYSANTE.

Est-ce là le respect que j'attendois de vous?

PHILISTE.

Commandez que le cœur à vos yeux je m'arrache;
Pourvu que mon honneur ne souffre aucune tache,
Je suis prêt d'expier avec mille tourmens
Ce que je mets d'obstacle à vos contentemens.

CHRYSANTE.

Souffrez que la raison règle votre courage ;
Considérez, mon fils, quel heur, quel avantage
L'affaire qui se traite apporte à votre sœur.
Le bien est en ce siécle une grande douceur.
Etant riche on est tout ; ajoutez qu'elle-même
N'aime point Alcidon, et ne croit pas qu'il l'aime.
Quoi ! voulez-vous forcer son inclination ?

PHILISTE.

Vous la forcez vous-même à cette élection.
Je suis de ses amours le témoin oculaire.

CHRYSANTE.

Elle se contraignoit seulement pour vous plaire.

PHILISTE.

Elle doit donc encor se contraindre pour moi.

CHRYSANTE.

Et pourquoi lui prescrire une si dure loi?

PHILISTE.

Puisqu'elle m'a trompé, qu'elle en porte la peine.

CHRYSANTE.

Voulez-vous l'attacher à l'objet de sa haine ?

PHILISTE.

Je veux tenir parole à mes meilleurs amis,
Et qu'elle tienne aussi ce qu'elle m'a promis.

CHRYSANTE.

Mais elle ne vous doit aucune obéissance.

PHILISTE.

Sa promesse me donne une entière puissance.

CHRYSANTE.

Sa promesse, sans moi, ne la peut obliger.

PHILISTE.

Que deviendra ma foi qu'elle a fait engager?

CHRYSANTE.

Il la faut révoquer, comme elle sa promesse.

PHILISTE.

Il faudroit donc, comme elle, avoir l'ame traîtresse.
Lycas, cours chez Florange, et dis-lui de ma part....

CHRYSANTE.

Quel violent esprit?

PHILISTE.

Que, s'il ne se départ
D'une place chez nous par surprise occupée,
Je ne le trouve point sans une bonne épée.

CHRYSANTE.

Attends un peu, mon fils.....

PHILISTE, *à Lycas.*

Marche, mais promptement.

SCENE VIII.

CHRYSANTE, *seule.*

Dieux! que cet emporté me donne de tourment!
Que je te plains, ma fille! Hélas! pour ta misère,
Les destins ennemis t'ont fait naître ce frère.
Déplorable, le ciel te veut favoriser
D'une bonne fortune, et tu n'en peux user!

Rejoignons toutes deux ce naturel sauvage,
Et tâchons par nos pleurs d'amollir son courage.

SCENE IX.

CLARICE, *dans son jardin.*

Chers confidens de mes desirs,
Beaux lieux, secrets témoins de mon inquiétude,
Ce n'est plus avec des soupirs
Que je viens abuser de votre solitude :
Mes tourmens sont passés,
Mes vœux sont exaucés,
L'aise à mes maux succède ;
Mon sort en ma faveur change sa dure loi ;
Et, pour dire en un mot le bien que je possède,
Mon Philiste est à moi.

En vain nos inégalités
M'avoient avantagée à mon désavantage ;
L'amour confond nos qualités,
Et nous réduit tous deux sous un même esclavage.
L'aveugle outrecuidé,
Se croiroit mal guidé
Par l'aveugle fortune ;
Et son aveuglement par miracle fait voir
Que, quand il nous saisit, l'autre nous importune
Et n'a plus de pouvoir.

Cher Philiste, à présent tes yeux
Que j'entendois si bien sans les vouloir entendre,
Et tes propos mystérieux,
Par leurs rusés détours n'ont plus rien à m'apprendre.
Notre libre entretien
Ne dissimule rien;
Et ces respects farouches
N'exerçant plus sur nous de secrettes rigueurs,
L'amour est maintenant le maître de nos bouches,
Ainsi que de nos cœurs.
Qu'il fait bon avoir enduré!
Que le plaisir se goûte au sortir des supplices!
Et qu'après avoir tant duré
La peine qui n'est plus augmente nos délices!
Qu'un si doux souvenir
M'apprête à l'avenir
D'amoureuses tendresses!
Que mes malheurs finis auront de volupté!
Et que j'estimerai chèrement ses caresses
Qui m'auront tant coûté!
Mon heur me semble sans pareil
Depuis qu'en liberté notre amour m'en assure:
Je ne crois pas que le soleil.....

SCENE X.

CÉLIDAN, ALCIDON, CLARICE, LA NOURRICE.

CÉLIDAN, *derrière le théâtre.*

Cocher, attends-nous là.

CLARICE.

D'où provient ce murmure ?

ALCIDON.

Il est tems d'avancer : baissons le tapabord ;
Moins nous ferons de bruit, moins il faudra d'effort.

CLARICE.

Au voleur! au secours!

LA NOURRICE.

Quoi! des voleurs, madame ?

CLARICE.

Oui, des voleurs, nourrice.

LA NOURRICE, *embrassant les genoux de Clarice, et l'empêchant de fuir.*

Ah! de frayeur je pâme.

CLARICE.

Laisse-moi, misérable.

CÉLIDAN.

Allons, il faut marcher,
Madame ; vous viendrez.

CLARICE,
à qui Célidan met la main sur la bouche.
Aux vo....

CÉLIDAN, *derrière le théâtre.*
Touche, cocher.

SCENE XI.

LA NOURRICE, *seule.*

Sortons de pâmoison, reprenons la parole;
Il nous faut à grands cris jouer un autre rôle.
Ou je n'y connois rien, ou j'ai bien pris mon tems.
Ils n'en seront pas tous également contens;
Et Philiste demain, cette nouvelle sue,
Sera de belle humeur, ou je suis fort déçue.
Mais par où vont nos gens? Voyons, qu'en sureté
Je fasse aller après par un autre côté.
A présent il est tems que ma voix s'évertue.
Aux armes! aux voleurs! on m'égorge! on me tue!
On enlève madame! Amis, secourez-nous.
A la force! aux brigands! au meurtre! accourez tous,
Doraste, Polymas, Listor,

SCENE XII.

LA NOURRICE, DORASTE, POLYMAS, LISTOR.

POLYMAS.

Qu'as-tu, nourrice?

LA NOURRICE.

Des voleurs....

POLYMAS.

Qu'ont-ils fait?

LA NOURRICE.

Ils ont ravi Clarice.

POLYMAS.

Comment! ravi Clarice!

LA NOURRICE.

Oui. Suivez promptement.
Bons dieux! que j'ai reçu de coups en un moment!

DORASTE.

Suivons-les : mais dis-nous la route qu'ils ont prise.

LA NOURRICE.

Ils vont tout droit par là. Le ciel vous favorise!

(Seule.)

Oh! qu'ils en vont abattre! Ils sont morts, c'en est fait;
Et leur sang, autant vaut, a lavé leur forfait.

Pourvu que le bonheur à leurs souhaits réponde,
Ils les rencontreront s'ils font le tour du monde.
Quant à nous, cependant subornons quelques pleurs
Qui servent de témoins à nos fausses douleurs.

Fin du troisième acte.

ACTE QUATRIÈME.

SCENE I.

PHILISTE, LYCAS.

PHILISTE.

Des voleurs cette nuit ont enlevé Clarice!
Quelle preuve en as-tu? quel témoin? quel indice?
Ton rapport n'est fondé que sur quelque faux bruit.

LYCAS.

Je n'en suis par les yeux, hélas! que trop instruit.
Les cris de sa nourrice en sa maison déserte
M'ont trop suffisamment assuré de sa perte.
Seule en ce grand logis elle court haut et bas;
Elle renverse tout ce qui s'offre à ses pas,
Et sur ceux qu'elle voit frappe sans reconnoître:
A peine devant elle oseroit-on paroître.
De furie elle écume, et fait sans cesse un bruit
Que le désespoir forme, et que la rage suit;
Et, parmi ses transports, son hurlement farouche
Ne laisse distinguer que Clarice en sa bouche.

PHILISTE.

Ne t'a-t-elle rien dit?

LYCAS.

Soudain qu'elle m'a vu,
Ces mots ont éclaté d'un transport imprévu:



« Va lui dire qu'il perd sa maîtresse et la nôtre.»
Et puis incontinent, me prenant pour un autre,
Elle m'alloit traiter en auteur du forfait ;
Mais ma fuite a rendu sa fureur sans effet.

PHILISTE.

Elle nomme du moins celui qu'elle en soupçonne?

LYCAS.

Ses confuses clameurs n'en accusent personne,
Et même les voisins n'en savent que juger.

PHILISTE.

Tu m'apprends seulement ce qui peut m'affliger,
Traître, sans que je sache où, pour mon allégeance,
Adresser ma poursuite, et porter ma vengeance.
Tu fais bien d'échapper; dessus-toi ma douleur,
Faute d'un autre objet, eût vengé ce malheur.

SCENE II.

PHILISTE, *seul.*

MALHEUR d'autant plus grand, que sa source ignorée
Ne laisse aucun espoir à mon ame éplorée,
Ne laisse à ma douleur, qui va finir mes jours,
Qu'une plainte inutile au lieu d'un prompt secours:
Foible soulagement en un coup si funeste;
Mais il faut s'en servir, puisque seul il nous reste.
Plains, Philiste, plains-toi, mais avec des accens
Plus remplis de fureur qu'ils ne sont impuissans :

Fais qu'à force de cris poussés jusqu'en la nue,
Ton mal soit plus connu que sa cause inconnue :
Fais que chacun le sache, et que, par tes clameurs,
Clarice, où qu'elle soit, apprenne que tu meurs.

Clarice, unique objet qui me tient en servage,
Reçois de mon ardeur ce dernier témoignage ;
Vois comme, en te perdant, je vais perdre le jour,
Et par mon désespoir juge de mon amour.
Hélas! pour en juger, peut-être est-ce ta feinte
Qui me porte à dessein cette cruelle atteinte ;
Et ton amour qui doute encor de mes sermens,
Cherche à s'en assurer par mes ressentimens.
Soupçonneuse beauté, contente ton envie,
Et prends cette assurance aux dépens de ma vie.
Si ton feu dure encor, par mes derniers soupirs,
Reçois ensemble et perds l'effet de tes desirs.
Alors ta flâme en vain pour Philiste allumée,
Tu lui voudras du mal de t'avoir trop aimée ;
Et, sure d'une foi que tu crains d'accepter,
Tu pleureras en vain le bonheur d'en douter.
Que ce penser flatteur me dérobe à moi-même !
Quel charme à mon trépas de penser qu'elle m'aime !
Et dans mon désespoir qu'il m'est doux d'espérer
Que ma mort à son tour la fera soupirer !

Simple, qu'espères-tu ? Sa perte volontaire
Ne veut que te punir d'un amour téméraire ;
Ton déplaisir lui plaît, et tous autres tourmens
Lui sembleroient pour toi de légers châtimens.

Elle en rit maintenant, cette belle inhumaine;
Elle pâme de joie au récit de ta peine,
Et choisit pour objet de son affection
Un amant plus sortable à sa condition.
Pauvre désespéré, que ta raison s'égare!
Et que tu traites mal une amitié si rare!
Après tant de sermens de n'aimer rien que toi,
Tu la veux faire heureuse aux dépens de sa foi;
Tu veux seul avoir part à la douleur commune;
Tu veux seul te charger de toute l'infortune,
Comme si tu pouvois en croissant tes malheurs,
Diminuer les siens, et l'ôter aux voleurs.
N'en doute plus, Philiste, un ravisseur infame
A mis en son pouvoir la reine de ton ame;
Et peut-être déjà ce corsaire effronté
Triomphe insolemment de sa fidélité.
Qu'à ce triste penser ma vigueur diminue!
Mais voici de ses gens.

SCENE III.

PHYLISTE, DORASTE, POLYMAS, LISTOR.

PHILISTE.

Qu'est-elle devenue?
Ami, le savez-vous? N'avez-vous rien trouvé
Qui nous puisse éclaircir du malheur arrivé?

DORASTE.

Nous avons fait, monsieur, une vaine poursuite.

PHILISTE.

Du moins vous avez vu des marques de leur fuite ?

DORASTE.

Si nous avions pu voir les traces de leurs pas,
Des brigands ou de nous vous sauriez le trépas ;
Mais, hélas! quelque soin et quelque diligence....

PHILISTE

Ce sont là des effets de votre intelligence,
Traîtres ; ces feints hélas ne sauroient m'abuser.

POLYMAS.

Vous n'avez point, monsieur, de quoi nous accuser.

PHILISTE.

Perfides, vous prêtez épaule à leur retraite,
Et c'est ce qui vous fait me la tenir secrette.
(*Mettant l'épée à la main.*)
Mais voici.... Vous fuyez! Vous avez beau courir,
Il faut me ramener ma maîtresse, ou mourir.
(*Il poursuit Doraste, Polymas et Listor.*)

DORASTE,

rentrant avec ses compagnons pendant que Philiste les cherche derrière le théâtre.

Cédons à sa fureur, évitons-en l'orage.

POLYMAS.

Ne nous présentons plus aux transports de sa rage ;
Mais plutôt derechef allons si bien chercher,
Qu'il n'ait plus au retour sujet de se fâcher.

LISTOR, *voyant revenir Philiste, et s'enfuyant avec ses compagnons.*

Le voilà.

PHILISTE, *l'épée à la main, et seul.*

Qui les ôte à ma juste colére ?
Venez de vos forfaits recevoir le salaire,
Infames scélérats ; venez ; qu'espérez-vous ?
Votre fuite ne peut vous sauver de mes coups.

SCENE IV.

ALCIDON, CÉLIDAN, PHILISTE.

ALCIDON, *mettant l'épée à la main.*

Philiste, à la bonne heure, un miracle visible
T'a rendu maintenant à l'honneur plus sensible,
Puisqu'ainsi tu m'attends les armes à la main.
J'admire avec plaisir ce changement soudain,
Et vais....

CÉLIDAN, *arrêtant Alcidon.*

Ne pense pas ainsi....

ALCIDON.

Laisse-nous faire ;
C'est en homme de cœur qu'il me va satisfaire.
Crains-tu d'être témoin d'une bonne action ?

PHILISTE.

Dieux ! ce comble manquoit à mon affliction.
Que j'éprouve en mon sort une rigueur cruelle !
Ma maitresse perdue, un ami me querelle.

ALCIDON.

Ta maîtresse perdue !

PHILISTE.

Hélas ! hier des voleurs...

ALCIDON.

Je n'en veux rien savoir; va le conter ailleurs;
Je ne prends point de part aux intérêts d'un traître ;
Et puisqu'il est ainsi, le ciel fait bien connoître
Que son juste courroux a soin de me venger.

PHILISTE.

Quel plaisir, Alcidon, prends-tu de m'outrager ?
Mon amitié se lasse, et ma fureur m'emporte.
Mon ame, pour sortir, ne cherche qu'une porte :
Ne me presse donc plus dans un tel désespoir,
J'ai déjà fait pour toi par-delà mon devoir.
Te peux-tu plaindre encor de ta place usurpée?
J'ai renvoyé Géron à coups de plats d'épée ;
J'ai menacé Florange, et rompu les accords
Qui t'avoient su causer ces violens transports.

ALCIDON.

Entre des cavaliers une offense reçue
Ne se contente point d'une si lâche issue;
Va m'attendre....

CÉLIDAN.

Arrêtez, je ne permettrai pas
Qu'un si funeste mot termine vos débats.

PHILISTE.

Faire ici du fendant tandis qu'on nous sépare,
C'est montrer un esprit lâche autant que barbare.

Adieu, mauvais, adieu : nous nous pourrons trouver ;
Et, si le cœur t'en dit, au lieu de tant braver,
J'apprendrai seul à seul dans peu de tes nouvelles.
Mon honneur souffriroit des taches éternelles
A craindre encor de perdre une telle amitié.

SCENE V.

CÉLIDAN, ALCIDON.

CÉLIDAN.

Mon cœur à ses douleurs s'attendrit de pitié ;
Il montre une franchise ici trop naturelle,
Pour ne te pas ôter tout sujet de querelle.
L'affaire se traitoit sans doute à son déçu ;
Et quelque faux soupçon en ce point t'a déçu.
Va retrouver Doris, et rendons-lui Clarice.

ALCIDON.

Tu te laisses donc prendre à ce lourd artifice,
A ce piége qu'il dresse afin de me duper ?

CÉLIDAN.

Romproit-il ces accords à dessein de tromper ?
Que vois-tu là qui sente une supercherie ?

ALCIDON.

Je n'y vois qu'un effet de sa poltronnerie,
Qu'un lâche désaveu de cette trahison,
De peur d'être obligé de m'en faire raison.
Je l'en pressai dès hier ; mais son peu de courage
Aima mieux pratiquer ce rusé témoignage,

Par où m'éblouissant il pût un de ces jours
Renouer sourdement ces muettes amours.
Il en donne en secret des avis à Florange.
Tu ne le connois pas, c'est un esprit étrange.

CÉLIDAN.

Quelqu'étrange qu'il soit, si tu prends bien ton tems,
Malgré lui tes desirs se trouveront contens.
Ses offres acceptés, que rien ne se diffère;
Après un prompt hymen tu le mets à pis faire.

ALCIDON.

Cet ordre est infaillible à procurer mon bien;
Mais ton contentement m'est plus cher que le mien.
Long-tems à mon sujet tes passions contraintes
Ont souffert et caché leurs plus vives atteintes:
Il me faut à mon tour en faire autant pour toi:
Hier devant tous les dieux je t'en donnai m'a foi,
Et pour la maintenir tout me sera possible.

CÉLIDAN.

Ta perte en mon bonheur me seroit trop sensible;
Et je m'en haïrois si j'avois consenti
Que mon hymen laissât Alcidon sans parti.

ALCIDON.

Hé bien! pour t'arracher ce scrupule de l'ame,
Quoique je n'eus jamais pour elle aucune flâme,
J'épouserai Clarice. Ainsi, puisque mon sort
Veut qu'à mes amitiés je fasse un tel effort,
Que d'un de mes amis j'épouse la maîtresse,
C'est là que par devoir il faut que je m'adresse.

Philiste m'est parjure, et moi ton obligé :
Il m'a fait un affront, et tu m'en as vengé.
Balancer un tel choix avec inquiétude,
Ce seroit me noircir de trop d'ingratitude.

CÉLIDAN.

Mais te priver pour moi de ce que tu chéris!

ALCIDON.

C'est faire mon devoir, te quittant ma Doris,
Et me venger d'un traître, épousant sa Clarice.
Mes discours ni mon cœur n'ont aucun artifice.
Je vais, pour confirmer tout ce que je t'ai dit,
Employer vers Doris mon reste de crédit;
Si je la puis gagner, je te réponds du frère,
Trop heureux à ce prix d'appaiser ma colère.

CÉLIDAN.

C'est ainsi que tu veux m'obliger doublement?
Vois ce que je pourrai pour ton contentement.

ALCIDON.

L'affaire à mon avis deviendroit plus aisée,
Si Clarice apprenoit une mort supposée....

CÉLIDAN.

De qui? de son amant? Va, tiens pour assuré
Qu'elle croira dans peu ce perfide expiré.

ALCIDON.

Quand elle en aura su la nouvelle funeste,
Nous aurons moins de peine à la résoudre au reste.
On a beau nous aimer, des pleurs sont tôt séchés,
Et les morts soudain mis au rang des vieux péchés.

SCENE VI.

CELIDAN, *seul.*

Il me cède à mon gré Doris de bon courage ;
Et ce nouveau dessein d'un autre mariage,
Pour être fait sur l'heure et tout nonchalamment,
Est conduit, ce me semble, assez accortement.
Qu'il en sait de moyens ! qu'il a ses raisons prêtes !
Et qu'il trouve à l'instant de prétextes honnêtes
Pour ne point approcher de son premier amour !
Plus j'y porte la vue, et moins j'y vois de jour.
M'auroit-il bien caché le fond de sa pensée ?
Oui, sans doute, Clarice a son ame blessée ;
Il se venge en parole, et s'oblige en effet.
On ne le voit que trop, rien ne le satisfait.
Quand on lui rend Doris, il s'aigrit davantage.
Je jouerois à ce compte un joli personnage !
Il s'en faut éclaircir. Alcidon ruse en vain,
Tandis que le succès est encor en ma main.
Si mon soupçon est vrai, je lui ferai connoître
Que je ne suis pas homme à seconder un traître.
Ce n'est point avec moi qu'il faut faire le fin ;
Et qui me veut duper en doit craindre la fin.
Il ne vouloit que moi pour lui servir d'escorte,
Et, si je ne me trompe, il n'ouvrit point la porte ;
Nous étions attendus, on secondoit nos coups :
La nourrice parut en même-tems que nous,

Et se pâma soudain avec tant de justesse,
Que cette pâmoison nous livra sa maîtresse.
Qui lui pourroit un peu tirer les vers du nez,
Que nous verrions demain des gens bien étonnés!

SCENE VII.

CÉLIDAN, LA NOURRICE.

LA NOURRICE, *se croyant seule.*

Ah!

CÉLIDAN.

J'entends des soupirs.

LA NOURRICE.

Destins!

CÉLIDAN.

C'est la nourrice.
Qu'elle vient à propos!

LA NOURRICE.

Ou rendez-moi Clarice....

CÉLIDAN.

Il la faut aborder.

LA NOURRICE.

Ou me donnez la mort.

CÉLIDAN.

Qu'est-ce? qu'as-tu, nourrice, à t'affliger si fort?
Quel funeste accident? quelle perte arrivée?

LA NOURRICE.

Perfide, c'est donc toi qui me l'as enlevée?

En quel lieu la tiens-tu? Dis-moi, qu'en as-tu fait?

CÉLIDAN.

Ta douleur sans raison m'impute ce forfait;
Car enfin je t'entends, tu cherches ta maîtresse.

LA NOURRICE.

Oui, je te la demande, ame double et traîtresse.

CÉLIDAN.

Je n'ai point eu de part à cet enlèvement;
Mais je t'en dirai bien l'heureux événement.
Il ne faut plus avoir un visage si triste,
Elle est en bonne main.

LA NOURRICE.

De qui?

CÉLIDAN.

De son Philiste.

LA NOURRICE.

Le cœur me le disoit que ce rusé flatteur
Devoit être du coup le véritable auteur.

CÉLIDAN.

Je ne dis pas cela, nourrice; du contraire,
Sa rencontre à Clarice étoit fort nécessaire.

LA NOURRICE.

Quoi! l'a-t-il délivrée?

CÉLIDAN.

Oui.

LA NOURRICE.

Bons dieux!

CÉLIDAN.

Sa valeur
Ote ensemble la vie et Clarice au voleur.

LA NOURRICE.

Vous ne parlez que d'un.

CÉLIDAN.

L'autre ayant pris la fuite,
Philiste a négligé d'en faire la poursuite.

LA NOURRICE.

Leur carosse roulant comme est-il avenu....

CÉLIDAN.

Tu m'en veux informer en vain par le menu.
Peut-être un mauvais pas, une branche, une pierre,
Fit verser leur carosse, et les jeta par terre;
Et Philiste eut tant d'heur que de les rencontrer,
Comme eux et ta maîtresse étoient prêts d'y rentrer.

LA NOURRICE.

Cette heureuse nouvelle a mon ame ravie.
Mais le nom de celui qu'il a privé de vie?

CÉLIDAN.

C'est.... Je l'aurois nommé mille fois en un jour....
Que ma mémoire ici me fait un mauvais tour!
C'est un des bons amis que Philiste eût au monde.
Rêve un peu comme moi, nourrice, et me seconde.

LA NOURRICE.

Donnez-m'en quelque adresse.

CÉLIDAN.

Il se termine en don.

C'est.... J'y suis, peu s'en faut. Attends, c'est...

LA NOURRICE.

Alcidon?

CÉLIDAN.

T'y voilà justement.

LA NOURRICE.

Est-ce lui? Quel dommage
Qu'un brave gentilhomme en la fleur de son âge....
Toutefois il n'a rien qu'il n'ait bien mérité;
Et graces aux bons dieux son dessein avorté....
Mais du moins en mourant il nomma son complice?

CÉLIDAN.

C'est là le pis pour toi.

LA NOURRICE.

Pour moi!

CÉLIDAN.

Pour toi, nourrice.

LA NOURRICE.

Ah! le traître!

CÉLIDAN.

Sans doute il te vouloit du mal.

LA NOURRICE.

Et m'en pourroit-il faire?

CÉLIDAN.

Oui, son rapport fatal....

LA NOURRICE.

Ne peut rien contenir que je ne le dénie.

CÉLIDAN.

En effet ce rapport n'est qu'une calomnie.
Écoute cependant. Il a dit qu'à ton su
Ce malheureux dessein avoit été conçu;
Et que pour empêcher la fuite de Clarice
Ta feinte pâmoison lui fit un bon office;
Qu'il trouva le jardin par ton moyen ouvert.

LA NOURRICE.

De quels damnables tours cet imposteur se sert!
Non, monsieur, à présent il faut que je le die,
Le ciel ne vit jamais de telle perfidie.
Ce traître aimoit Clarice, et, brûlant de ce feu,
Il n'amusoit Doris que pour couvrir son jeu;
Depuis près de six mois il a tâché sans cesse
D'acheter ma faveur auprès de ma maîtresse;
Il n'a rien épargné qui fût en son pouvoir;
Mais me voyant toujours ferme dans le devoir,
Et que pour moi ses dons n'avoient aucune amorce,
Enfin il a voulu recourir à la force.
Vous savez le surplus, vous voyez son effort
A se venger de moi pour le moins en sa mort;
Piqué de mes refus, il me fait criminelle,
Et mon crime ne vient que d'être trop fidelle.
Mais, monsieur, le croit-on?

CÉLIDAN.

N'en doute aucunement;
Le bruit est qu'on t'apprête un rude châtiment.

LA NOURRICE.

Las! que me dites-vous ?

CÉLIDAN.

Ta maîtresse en colère
Jure que tes forfaits recevront leur salaire ;
Sur-tout elle s'aigrit contre ta pâmoison.
Si tu veux éviter une infame prison,
N'attends pas son retour.

LA NOURRICE.

Où me vois-je réduite,
Si mon salut dépend d'une soudaine fuite!
Et mon esprit confus ne sait où l'adresser!

CÉLIDAN.

J'ai pitié des malheurs qui te viennent presser.
Nourrice, fais chez moi, si tu veux, ta retraite ;
Autant qu'en lieu du monde elle y sera secrette.

LA NOURRICE.

Oserais-je espérer que la compassion....

CÉLIDAN.

Je prends ton innocence en ma protection.
Va, ne perds point de tems ; être ici davantage
Ne pourroit à la fin tourner qu'à ton dommage.
Je te suivrai de l'œil, et ne dis encor rien
Comme après je saurai m'employer pour ton bien :
Durant l'éloignement ta paix se pourra faire.

LA NOURRICE.

Vous me serez, monsieur, comme un dieu tutélaire.

CÉLIDAN.

Trêve pour le présent de ces remercîmens :
Va, tu n'as pas loisir de tant de complimens.

SCÈNE VIII.

CÉLIDAN, *seul.*

Voila mon homme pris, et ma vieille attrapée.
Vraiment un mauvais conte aisément l'a dupée :
Je la croyois plus fine, et n'eusse pas pensé
Qu'un discours sur le champ par hasard commencé,
Dont la suite non plus n'alloit qu'à l'aventure,
Pût donner à son ame une telle torture,
La jeter en désordre, et brouiller ses ressorts ;
Mais la raison le veut, c'est l'effet des remords.
Le cuisant souvenir d'une action méchante
Soudain au moindre mot nous donne l'épouvante.
Mettons-là cependant en lieu de sûreté,
D'où nous ne craignions rien de sa subtilité.
Aprés nous ferons voir qu'il me faut d'une affaire
Ou du tout ne rien dire ou du tout ne rien taire,
Et que, depuis qu'on joue à surprendre un ami,
Un trompeur en moi trouve un trompeur et demi.

SCENE IX.

ALCIDON, DORIS.

DORIS.

C'EST donc pour un ami que tu veux que mon ame
Allume à ta prière une nouvelle flâme ?

ALCIDON.

Oui ; de tout mon pouvoir je t'en viens conjurer.

DORIS.

A ce coup, Alcidon, voilà te déclarer ;
Ce compliment fort beau pour des ames glacées
M'est un aveu bien clair de tes feintes passées.

ALCIDON.

Ne parle point de feinte : il n'appartient qu'à toi
D'être dissimulée, et de manquer de foi ;
L'effet l'a trop montré.

DORIS.

L'effet a dû t'apprendre,
Quand on feint avec moi, que je sais bien le rendre.
Mais je reviens à toi. Tu fais donc tant de bruit,
Afin qu'après un autre en recueille le fruit ?
Et c'est à ce dessein que ta fausse colère
Abuse insolemment de l'esprit de mon frère ?

ALCIDON.

Ce qu'il a pris de part en mes ressentimens
Apporte seul du trouble à tes contentemens ;
Et pour moi, qui vois trop ta haine par ce change
Qui t'a fait sans raison me préférer Florange,

Je n'ose plus t'offrir un service odieux.

DORIS.

Tu ne fais pas tant mal. Mais pour faire encor mieux,
Puisque tu reconnois ma véritable haine,
De moi ni de mon choix ne te mets point en peine :
C'est trop manquer de sens. Je te prie, est-ce à toi,
A l'objet de ma haine, à disposer de moi ?

ALCIDON.

Non ; mais puisque je vois à mon peu de mérite
De ta possession l'espérance interdite,
Je sentirois mon mal puissamment soulagé,
Si du moins un ami m'en étoit obligé.
Ce cavalier, au reste, a tous les avantages
Que l'on peut remarquer aux plus braves courages,
Beau de corps et d'esprit, riche, adroit, valeureux,
Et sur-tout de Doris à l'extrême amoureux.

DORIS.

Toutes ces qualités n'ont rien qui me déplaise ;
Mais il en a de plus une autre fort mauvaise,
C'est qu'il est ton ami ; cette seule raison
Me le feroit haïr, si j'en savois le nom.

ALCIDON.

Donc pour le bien servir il faut ici le taire ?

DORIS.

Et de plus lui donner cet avis salutaire,
Que s'il est vrai qu'il m'aime, et qu'il veuille être aimé,
Quand il m'entretiendra, tu ne sois point nommé ;
Qu'il n'espère autrement de réponse que triste.
J'ai dépit que le sang me lie avec Philiste,

Et qu'ainsi malgré moi j'aime un de tes amis.

ALCIDON.

Tu seras quelque jour d'un esprit plus remis.
Adieu. Quoi qu'il en soit, souviens-toi, dédaigneuse,
Que tu hais Alcidon qui te veut rendre heureuse.

DORIS.

Va, je ne veux point d'heur qui parte de ta main.

SCENE X.

DORIS, *seule.*

Qu'aux filles comme moi le sort est inhumain!
Que leur condition se trouve déplorable!
Une mère aveuglée, un frère inexorable,
Chacun de son côté, prennent sur mon devoir
Et sur mes volontés un absolu pouvoir.
Chacun me veut forcer à suivre son caprice;
L'un a ses amitiés, l'autre a son avarice:
Ma mère veut Florange, et mon frère Alcidon.
Dans leurs divisions mon cœur à l'abandon
N'attend que leur accord pour souffrir et pour feindre.
Je n'ose qu'espérer, et je ne sais que craindre;
Ou plutôt je crains tout, et je n'espère rien.
Je n'ose fuir mon mal, ni rechercher mon bien.
Dure sujétion! étrange tyrannie!
Toute liberté donc à mon choix se dénie!
On ne laisse à mes yeux rien à dire à mon cœur,
Et par force un amant n'a de moi que rigueur.

Cependant il y va du reste de ma vie,
Et je n'ose écouter tant soit peu mon envie;
Il faut que mes desirs, toujours indifférens,
Aillent sans résistance au gré de mes parens,
Qui m'apprêtent peut-être un brutal, un sauvage:
Et puis cela s'appelle une fille bien sage!
Ciel, qui vois ma misère, et qui fais les heureux,
Prends pitié d'un devoir qui m'est si rigoureux.

Fin du quatrième acte.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE I.

CÉLIDAN, CLARICE.

CÉLIDAN.

N'ESPÉREZ pas, madame, avec cet artifice,
Apprendre du forfait l'auteur ni le complice;
Je chéris l'un et l'autre, et crois qu'il m'est permis
De conserver l'honneur de mes plus chers amis.
L'un, aveuglé d'amour, ne jugea point de blâme
A ravir la beauté qui lui ravissoit l'ame;
Et l'autre l'assista par importunité:
C'est ce que vous saurez de leur témérité.

CLARICE.

Puisque vous le voulez, monsieur, je suis contente
De voir qu'un bon succès a trompé leur attente;
Et me résolvant même à perdre à l'avenir
De toute ma douleur l'odieux souvenir,
J'estime que la perte en sera plus aisée,
Si j'ignore les noms de ceux qui l'ont causée.
C'est assez que je sais qu'à votre heureux secours
Je dois tout le bonheur du reste de mes jours:
Philiste autant que moi vous en est redevable;
S'il a su mon malheur, il est inconsolable;
Et dans son désespoir sans doute qu'aujourd'hui
Vous lui rendrez la vie en me rendant à lui.

Disposez du pouvoir et de l'un et de l'autre ;
Ce que vous y verrez, tenez-le comme au vôtre :
Et souffrez cependant qu'on le puisse avertir
Que nos maux en plaisirs se doivent convertir.
La douleur trop long-tems règne sur son courage.

CÉLIDAN.

C'est à moi qu'appartient l'honneur de ce message.
Mon secours sans cela, comme de nul effet,
Ne vous auroit rendu qu'un service imparfait.

CLARICE.

Après avoir rompu les fers d'une captive,
C'est tout de nouveau prendre une peine excessive ;
Et l'obligation que j'en vais vous avoir
Met la revanche hors de mon peu de pouvoir.
Ainsi dorénavant, quelque espoir qui me flatte,
Il faudra malgré moi que j'en demeure ingrate.

CÉLIDAN.

En quoi que mon service oblige votre amour,
Vos seuls remercîmens me mettent à retour.

SCENE II.

CÉLIDAN, *seul.*

Qu'ALCIDON maintenant soit de feu pour Clarice,
Qu'il ait de son parti sa traîtresse nourrice,
Que d'un ami trop simple il fasse un avisseur,
Qu'il querelle Philiste et néglige sa sœur ;

Enfin, qu'il aime, dupe, enlève, feigne, abuse;
Je trouve mieux que lui mon compte dans sa ruse.
Son artifice m'aide, et succède si bien,
Qu'il me donne Doris, et ne lui laisse rien.
Il semble n'enlever qu'à dessein que je rende,
Et que Philiste, après une faveur si grande,
N'ose me refuser celle dont ses transports
Et ses faux mouvemens font rompre les accords.
Ne m'offre plus Doris, elle m'est toute acquise;
Je ne la veux devoir, traître, qu'à ma franchise;
Il suffit que ta ruse ait dégagé sa foi:
Cesse tes complimens, je l'aurai bien sans toi.
Mais pour voir ces effets, allons trouver le frère:
Notre heur s'accorde mal avecque sa misère,
Et ne peut s'avancer qu'en lui disant le sien.

SCENE III.

ALCIDON, CÉLIDAN.

CÉLIDAN.

Ah! je cherchois une heure avec toi d'entretien:
Ta rencontre jamais ne fut plus opportune.

ALCIDON.

En quel point as-tu mis l'état de ma fortune?

CÉLIDAN.

Tout va le mieux du monde. Il ne se pouvoit pas
Avec plus de succès supposer un trépas;

Clarice au désespoir croit Philiste sans vie.

ALCIDON.

Et l'auteur de ce coup ?

CÉLIDAN.

Celui qui l'a ravie,
Un amant inconnu dont je lui fais parler.

ALCIDON.

Elle a donc bien jeté des injures en l'air ?

CÉLIDAN.

Cela s'en va sans dire.

ALCIDON.

Ainsi rien ne l'appaise ?

CÉLIDAN.

Si je te disois tout, tu mourrois de trop d'aise.

ALCIDON.

Je n'en veux point qui porte une si dure loi.

CÉLIDAN.

Dans ce grand désespoir elle parle de toi.

ALCIDON.

Elle parle de moi !

CÉLIDAN.

« J'ai perdu ce que j'aime,
« Dit-elle ; mais du moins si cet autre lui-même,
« Son fidèle Alcidon, m'en consoloit ici ! »

ALCIDON.

Tout de bon ?

CÉLIDAN.

Son esprit en paroît adouci.

ALCIDON.

Je ne me pensois pas si fort dans sa mémoire.
Mais non, cela n'est point, tu m'en donnes à croire.

CÉLIDAN.

Tu peux dans ce jour même en voir la vérité.

ALCIDON.

J'accepte le parti par curiosité.
Dérobons-nous ce soir pour lui rendre visite.

CÉLIDAN.

Tu verras à quel point elle met ton mérite.

ALCIDON.

Si l'occasion s'offre, on peut la disposer,
Mais comme sans dessein....

CÉLIDAN.

J'entends.... A t'épouser.

ALCIDON.

Nous pourrons feindre alors que par ma diligence
Le concierge, rendu de mon intelligence,
Me donne un accés libre aux lieux de sa prison;
Que déjà quelque argent m'en a fait la raison;
Et que, s'il en faut croire une juste espérance,
Les pistoles dans peu feront sa délivrance,
Pourvu qu'un prompt hymen succède à mes desirs.

CÉLIDAN.

Que cette invention t'assure de plaisirs!
Une subtilité si dextrement tissue
Ne peut jamais avoir qu'une admirable issue.

ALCIDON.

Mais l'exécution ne s'en doit pas surseoir.

CÉLIDAN.

Ne diffère donc point. Je t'attends vers le soir.
N'y manque pas. Adieu. J'ai quelque affaire en ville.

SCENE IV.

ALCIDON, *seul.*

O l'excellent ami! qu'il a l'esprit docile!
Pouvois-je faire un choix plus commode pour moi?
Je trompe tout le monde avec sa bonne foi :
Et quant à sa Doris, si sa poursuite est vaine,
C'est de quoi maintenant je ne suis guère en peine;
Puisque j'aurai mon compte, il m'importe fort peu
Si la coquette agrée ou néglige son feu.
Mais je ne songe pas que ma joie imprudente
Laisse en perplexité ma chère confidente;
Avant que de partir, il faudra sur le tard
De nos heureux succès lui faire quelque part.

SCENE V.

CHRYSANTE, PHILISTE, DORIS.

CHRYSANTE, *à Philiste.*

Je ne le puis celer ; bien que j'y compatisse,
Je trouve en ton malheur quelque peu de justice.
Le ciel venge ta sœur : ton fol emportement
A rompu sa fortune, et chassé son amant ;
Et tu vois aussitôt la tienne renversée,
Ta maîtresse par force en d'autres mains passée :
Cependant Alcidon, que tu crois rappeler,
Toujours de plus en plus s'obstine à quereller.

PHILISTE.

Madame, c'est à vous que nous devons nous prendre
De tous les déplaisirs qu'il nous en faut attendre.
D'un si honteux affront le cuisant souvenir
Eteint toute autre ardeur que celle de punir.
Ainsi mon mauvais sort m'a bien ôté Clarice :
Mais du reste accusez votre seule avarice.
Madame, nous perdons, par votre aveuglement,
Votre fils un ami, votre fille un amant.

DORIS.

Otez ce nom d'amant, le fard de son langage
Ne m'empêcha jamais de voir dans son courage ;
Et nous étions tous deux semblables en ce point,
Que nous feignions d'aimer ce que nous n'aimions poin

PHILISTE.

Ce que vous n'aimiez point! jeune dissimulée,
Falloit-il donc souffrir d'en être cajolée?

DORIS.

Il le falloit souffrir, ou vous désobliger.

PHILISTE.

Dites qu'il vous falloit un esprit moins léger.

CHRYSANTE.

Célidan vient d'entrer; fais un peu de silence,
Et du moins à ses yeux cache ta violence.

SCENE VI.

PHILISTE, CHRYSANTE, CÉLIDAN, DORIS.

PHILISTE, *à Célidan.*

Hé bien! que dit, que fait notre amant irrité?
Persiste-t-il encor dans sa brutalité?

CÉLIDAN.

Quitte pour aujourd'hui le soin de tes querelles.
J'ai bien à te conter de meilleures nouvelles.
Les ravisseurs n'ont plus Clarice en leur pouvoir.

PHILISTE.

Ami, que me dis-tu?

CÉLIDAN.

Ce que je viens de voir.

PHILISTE.

Et, de grace, où voit-on le sujet que j'adore ?
Dis-moi le lieu.

CÉLIDAN.

Le lieu ne se dit pas encore.
Celui qui te la rend te veut faire une loi.....

PHILISTE.

Après cette faveur, qu'il dispose de moi ;
Mon possible est à lui.

CÉLIDAN.

Donc sous cette promesse
Tu peux dans son logis aller voir ta maitresse :
Ambassadeur exprès.....

(*Philiste sort avec précipitation.*)

SCENE VII.

CHRYSANTE, CÉLIDAN, DORIS.

CHRYSANTE.

Son feu précipité
Lui fait faire envers vous une incivilité ;
Vous la pardonnerez à cette ardeur trop forte
Qui, sans vous dire adieu, vers son objet l'emporte.

CÉLIDAN.

C'est comme doit agir un véritable amour.
Un feu moindre eût souffert quelque plus long séjour ;
Et nous voyons assez par cette expérience
Que le sien est égal à son impatience.

Mais puisqu'ainsi le ciel rejoint ces deux amans,
Et que tout se dispose à vos contentemens,
Pour m'avancer aux miens oserois-je, madame,
Offrir à tant d'appas un cœur qui n'est que flâme,
Un cœur sur qui ses yeux de tout tems absolus
Ont imprimé des traits qui ne s'effacent plus?
J'ai cru par le passé qu'une ardeur mutuelle
Unissoit les esprits et d'Alcidon et d'elle,
Et qu'en ce cavalier son desir arrêté
Prendroit tous autres vœux pour importunité:
Cette seule raison m'obligeant à me taire,
Je trahissois mon feu de peur de lui déplaire.
Mais aujourd'hui qu'un autre en sa place reçu
Me fait voir clairement combien j'étois déçu,
Je ne condamne plus mon amour au silence,
Et viens faire éclater toute sa violence.
Souffrez que mes desirs si long-tems retenus
Rendent à sa beauté des vœux qui lui sont dus;
Et du moins, par pitié d'un si cruel martyre,
Permettez quelque espoir à ce cœur qui soupire.

CHRYSANTE.

Votre amour pour Doris est un si grand bonheur,
Que je voudrois sur l'heure en accepter l'honneur;
Mais vous voyez le point où me réduit Philiste,
Et comme son caprice à mes souhaits résiste.
Trop chaud ami qu'il est, il s'emporte à tous coups
Pour un fourbe insolent qui se moque de nous.
Honteuse qu'il me force à manquer de promesse,
Je n'ose vous donner une réponse expresse,

Tant je crains de sa part un désordre nouveau.

CÉLIDAN.

Vous me tuez, madame, et cachez le couteau.
Sous ce détour discret un refus se colore.

CHRYSANTE.

Non, monsieur; croyez-moi, votre offre nous honore:
Aussi dans le refus j'aurois peu de raison;
Je connois votre bien, je sais votre maison.
Votre père jadis, hélas! que cette histoire
Encor sur mes vieux ans m'est douce en la mémoire!
Votre feu père, dis-je, eut de l'amour pour moi;
J'étois son cher objet: et maintenant je voi
Que, comme par un droit successif de famille,
L'amour qu'il eut pour moi vous l'avez pour ma fille.
S'il m'aimoit, je l'aimois; et les seules rigueurs
De ses cruels parens divisèrent nos cœurs.
On l'éloigna de moi par ce maudit usage
Qui n'a d'égard qu'aux biens pour faire un mariage;
Et son père jamais ne souffrit son retour
Que ma foi n'eût ailleurs engagé mon amour.
En vain à cet hymen j'opposai ma constance,
La volonté des miens vainquit ma résistance:
Mais je reviens à vous, en qui je vois portraits
De ses perfections les plus aimables traits.
Afin de vous ôter désormais toute crainte
Que dessous mes discours se cache aucune feinte,
Allons trouver Philiste, et vous verrez alors
Comme en votre faveur je ferai mes efforts.

CÉLIDAN.

Si de ce cher objet j'avois même assurance,
Rien ne pourroit jamais troubler mon espérance.

DORIS.

Je ne sais qu'obéir, et n'ai point de vouloir.

CÉLIDAN.

Employer contre vous un absolu pouvoir !
Ma flâme d'y penser se tiendroit criminelle.

CHRYSANTE.

Je connois bien ma fille, et je vous réponds d'elle.
Dépêchons seulement d'aller vers ces amans.

CÉLIDAN.

Allons. Mon heur dépend de vos commandemens.

SCENE VIII.

PHILISTE, CLARICE.

PHILISTE.

Ma douleur, qui s'obstine à combattre ma joie,
Pousse encor des soupirs, bien que je vous revoie;
Et l'excès des plaisirs qui me viennent charmer
Mêle dans ces douceurs je ne sais quoi d'amer.
Mon ame en est ensemble et ravie et confuse.
D'un peu de lâcheté votre retour m'accuse;
Et votre liberté me reproche aujourd'hui
Que mon amour la doit à la pitié d'autrui.
Elle me comble d'aise, et m'accable de honte;
Celui qui vous la rend en m'obligeant m'affronte;

Un coup si glorieux n'appartenoit qu'à moi.

CLARICE.

Vois-tu dans mon esprit des doutes de ta foi ?
Y vois-tu des soupçons qui blessent ton courage,
Et dispensent ta bouche à ce fâcheux langage ?
Ton amour et tes soins trompés par mon malheur,
Ma prison inconnue a bravé ta valeur.
Que t'importe à présent qu'un autre m'en délivre,
Puisque c'est pour toi seul que Clarice veut vivre,
Et que d'un tel orage, en bonace réduit,
Célidan a la peine et Philiste le fruit ?

PHILISTE.

Mais vous ne dites pas que le point qui m'afflige
C'est la reconnoissance où l'honneur vous oblige ;
Il vous faut être ingrate, ou bien à l'avenir
Lui garder en votre ame un peu de souvenir.
La mienne en est jalouse, et trouve ce partage,
Quelqu'inégal qu'il soit, à son désavantage ;
Je ne puis le souffrir. Nos pensers à tous deux
Ne devroient, à mon gré, parler que de nos feux.
Tout autre objet que moi dans votre esprit me pique.

CLARICE.

Ton humeur, à ce compte, est un peu tyrannique.
Penses-tu que je veuille un amant si jaloux ?

PHILISTE.

Je tâche d'imiter ce que je vois en vous.
Mon esprit amoureux, qui vous tient pour sa reine,
Fait de vos actions sa régle souveraine.

CLARICE.

Je ne puis endurer ces propos outrageux.
Où me vois-tu jalouse, afin d'être ombrageux?

PHILISTE.

Quoi! ne l'étiez-vous point l'autre jour qu'en visite
J'entretins quelque tems Belinde et Chrysolite?

CLARICE.

Ne me reproche point l'excès de mon amour.

PHILISTE.

Mais permettez-moi donc cet excès à mon tour;
Est-il rien de plus juste ou de plus équitable?

CLARICE.

Encor pour un jaloux tu seras fort traitable,
Et n'es pas mal adroit, en ces doux entretiens,
D'accuser mes défauts pour excuser les tiens.
Par cette liberté tu me fais bien paroître
Que tu crois que l'hymen t'ait déjà rendu maître,
Puisque, laissant les vœux et les soumissions,
Tu me dis seulement mes imperfections.
Philiste, c'est douter trop peu de ta puissance,
Et prendre avant le tems un peu trop de licence.
Nous avions notre hymen à demain arrêté;
Mais, pour te bien punir de cette liberté,
De plus de quatre jours ne crois pas qu'il s'achéve.

PHILISTE.

Mais si durant ce tems quelqu'autre vous enlève,
Avez-vous sureté que pour votre secours
Le même Célidan se rencontre toujours?

CLARICE.

Il faut savoir de lui s'il prendroit cette peine.
Vois ta mère et ta sœur que vers nous il amène.
Sa réponse rendra nos débats terminés.

PHILISTE.

Ah ! mère, sœur, ami, que vous m'importunez !

SCENE IX.

CHRYSANTE, DORIS, CÉLIDAN, CLARICE, PHILISTE.

CHRYSANTE, *à Clarice.*

Je viens après mon fils vous rendre une assurance
De la part que je prends en votre délivrance ;
Et mon cœur tout à vous ne sauroit endurer
Que mes humbles devoirs osent se différer.

CLARICE, *à Chrysante.*

N'usez point de ce mot vers celle dont l'envie
Est de vous obéir le reste de sa vie,
Que son retour rend moins à soi-même qu'à vous.
Ce brave cavalier accepté pour époux,
C'est à moi désormais, entrant dans sa famille,
A vous rendre un devoir de servante et de fille ;
Heureuse mille fois si le peu que je vaux
Ne vous empêche point d'excuser mes défauts,
Et si votre bonté d'un tel choix se contente.

CHRYSANTE, *à Clarice.*

Dans ce bien excessif qui passe mon attente,

Je soupçonne mes sens d'une infidélité,
Tant ma raison s'oppose à ma crédulité.
Surprise que je suis d'une telle merveille,
Mon esprit tout confus doute encor si je veille ;
Mon ame en est ravie, et ces ravissemens
M'ôtent la liberté de tous remercîmens.

DORIS, *à Clarice.*

Souffrez qu'en ce bonheur mon zèle m'enhardisse
A vous offrir, madame, un fidelle service.

CLARICE, *à Doris.*

Et moi, sans compliment qui vous farde mon cœur,
Je vous offre et demande une amitié de sœur.

PHILISTE, *à Célidan.*

Toi, sans qui mon malheur étoit inconsolable,
Ma douleur sans espoir, ma perte irréparable,
Qui m'as seul obligé plus que tous mes amis,
Puisque je te dois tout, que je t'ai tout promis,
Cesse de me tenir dedans l'incertitude ;
Dis-moi par où je puis sortir d'ingratitude ;
Donne-moi le moyen, après un tel bienfait,
De réduire pour toi ma parole en effet.

CÉLIDAN, *à Philiste.*

S'il est vrai que ta flâme et celle de Clarice
Doivent leur bonne issue à mon peu de service,
Qu'un bon succès par moi réponde à tous vos vœux,
J'ose t'en demander un pareil à mes feux.

(*montrant Chrysante.*)

J'ose te demander, sous l'aveu de madame,
Ce digne et seul objet de ma secrette flâme,

Cette sœur que j'adore, et qui pour faire un choix
Attend de ton vouloir les favorables loix.

PHILISTE, *à Célidan.*

Ta demande m'étonne ensemble et m'embarrasse.
Sur ton meilleur ami tu brigues cette place ;
Et tu sais que ma foi la réserve pour lui !

CRYSANTE, *à Philiste.*

Si tu n'as entrepris de m'accabler d'ennui,
Ne te fais point ingrat pour une ame si double.

PHILISTE, *à Célidan.*

Mon esprit divisé de plus en plus se trouble ;
Dispense-moi, de grace, et songe qu'avant toi
Ce bizarre Alcidon tient en gage ma foi.
Si ton amour est grand, l'excuse t'est sensible :
Mais je ne t'ai promis que ce qui m'est possible ;
Et cette foi donnée ôte de mon pouvoir
Ce qu'à notre amitié je me sais trop devoir.

CHRYSANTE, *à Philiste.*

Ne te ressouviens plus d'une vieille promesse ;
Et juge, en regardant cette belle maîtresse,
Si celui qui pour toi l'ôte à son ravisseur
N'a pas bien mérité l'échange de ta sœur.

CLARICE, *à Chrysante.*

Je ne saurois souffrir qu'en ma présence on die
Qu'il doive m'acquérir par une perfidie ;
Et pour un tel ami lui voir si peu de foi
Me feroit redouter qu'il en eût moins pour moi.
Mais Alcidon survient ; nous l'allons voir lui-même
Contre un rival et vous disputer ce qu'il aime.

SCENE X.

CLARICE, ALCIDON, PHILISTE, CHRYSANTE, CÉLIDAN, DORIS.

CLARICE, *à Alcidon.*

Mon abord t'a surpris, tu changes de couleur;
Tu me croyois sans doute encor dans le malheur:
Voici qui m'en délivre; et n'étoit que Philiste
A ses nouveaux desseins en ta faveur résiste,
Cet ami si parfait qu'entre tous tu chéris,
T'auroit pour récompense enlevé ta Doris.

ALCIDON.

Le désordre éclatant qu'on voit sur mon visage
N'est que l'effet trop prompt d'une soudaine rage.
Je forcène de voir que sur votre retour
Ce traître assure ainsi ma perte et son amour.
Perfide, à mes dépens tu veux donc des maîtresses!
Et mon honneur perdu te gagne leurs caresses!

CÉLIDAN, *à Alcidon.*

Quoi! j'ai su jusqu'ici cacher tes lâchetés,
Et tu m'oses couvrir de ces indignités!
Cesse de m'outrager; ou le respect des dames
N'est plus pour contenir celui que tu diffames.

PHILISTE, *à Alcidon.*

Cher ami, ne crains rien, et demeure assuré
Que je sais maintenir ce que je t'ai juré;

Pour t'enlever ma sœur il faut m'arracher l'ame.

ALCIDON, *à Philiste.*

Non, non, il n'est plus tems de déguiser ma flâme;
Il te faut, malgré moi, faire un honteux aveu
Que si mon cœur brûloit c'étoit d'un autre feu.
Ami, ne cherche plus qui t'a ravi Clarice,

(*se montrant.*) (*montrant Célidan.*)

Voici l'auteur du coup, et voilà le complice.

(*à Philiste.*)

Adieu. Ce mot lâché, je te suis en horreur.

SCENE DERNIERE.

CHRYSANTE, CLARICE, PHILISTE, CÉLIDAN, DORIS.

CHRYSANTE, *à Philiste.*

Hé bien! rebelle, enfin sortiras-tu d'erreur?

CÉLIDAN, *à Philiste.*

Puisque son désespoir vous découvre un mystére
Que ma discrétion vous avoit voulu taire,
C'est à moi de montrer quel étoit mon dessein.
Il est vrai qu'en ce coup je lui prêtai la main.
La peur que j'eus alors qu'après ma résistance
Il ne trouvât ailleurs trop fidelle assistance.....

PHILISTE, *à Célidan.*

Quittons-là ce discours, puisqu'en cette action
La fin m'éclaircit trop de ton intention;

Et ta sincérité se fait assez connoître.
Je m'obstinois tantôt dans le parti d'un traître;
Mais au lieu d'affoiblir vers toi mon amitié,
Un tel aveuglement te dois faire pitié.
Plains-moi, plains mon malheur, plains mon trop de franchise
Qu'un ami déloyal a tellement surprise;
Vois par-là comme j'aime, et ne te souviens plus
Que j'ai voulu te faire un injuste refus.
Fais, malgré mon erreur, que ton feu persévère;
Ne punis point la sœur de la faute du frère;
Et reçois de ma main celle que ton desir,
Avant mon imprudence, avoit daigné choisir.

CLARICE, *à Célidan.*

Une pareille erreur me rend toute confuse:
Mais ici mon amour me servira d'excuse;
Il serre nos esprits d'un trop étroit lien
Pour permettre à mon sens de s'éloigner du sien.

CÉLIDAN.

Si vous croyez encor que cette erreur me touche,
Un mot me satisfait de cette belle bouche.
Mais, hélas! quel espoir ose rien présumer,
Quand on n'à pu servir et qu'on n'a fait qu'aimer?

DORIS.

Réunir les esprits d'une mère et d'un frère,
Du choix qu'ils m'avoient fait avoir su me défaire,
M'arracher à Florange, et m'ôter Alcidon,
Et d'un cœur généreux me faire l'heureux don,
C'est avoir su me rendre un assez grand service
Pour espérer beaucoup avec quelque justice;

Et, puisqu'on me l'ordonne, on peut vous assurer
Qu'alors que j'obéis, c'est sans en murmurer.

CÉLIDAN.

A ces mots enchanteurs tout mon cœur se déploie,
Et s'ouvre tout entier à l'excès de ma joie.

CHRYSANTE.

Que la mienne est extrême! et que sur mes vieux ans
Le favorable ciel me fait de doux présens!
Qu'il conduit mon bonheur par un ressort étrange!
Qu'à propos sa faveur m'a fait perdre Florange!
Puisse-t-elle, pour comble, accorder à mes vœux
Qu'une éternelle paix suive de si beaux nœuds;
Et rendre, par les fruits de ce double hyménée,
Ma dernière vieillesse à jamais fortunée!

CLARICE, *à Crysante.*

Cependant pour ce soir ne me refusez pas
L'heur de vous voir ici prendre un mauvais repas,
Afin qu'à ce qui reste ensemble on se prépare,
Tant qu'un mystère saint deux à deux nous sépare.

CHRYSANTE, *à Clarice.*

Nous éloigner de vous avant ce doux moment,
Ce seroit me priver de tout contentement.

Fin du cinquième et dernier acte.

EXAMEN

DE LA VEUVE.

CETTE comédie n'est pas plus régulière que Mélite en ce qui regarde l'unité de lieu, et a le même défaut au cinquième acte, qui se passe en complimens pour venir à la conclusion d'un amour épisodique ; avec cette différence toutefois, que le mariage de Célidan avec Doris a plus de justesse dans celle-ci que celui d'Eraste avec Cloris dans l'autre. Elle a quelque chose de mieux ordonné pour le tems en général, qui n'est pas si vague que dans Mélite, et a ses intervalles mieux proportionnés par cinq jours consécutifs. C'étoit un tempérament que je croyois lors fort raisonnable entre la rigueur des vingt-quatre heures et cette étendue libertine qui n'avoit aucunes bornes. Mais elle a ce même défaut dans le particulier de la durée de chaque acte, que souvent celle de l'action y excède de beaucoup celle de la représentation. Dans le commencement du premier, Philiste quitte Alcidon pour aller faire des visites avec Clarice, et paroît en la dernière scène avec elle au sortir de ces visites, qui doivent avoir consumé toute l'après-dînée, ou du moins la meilleure partie. La même chose se trouve au cinquième. Alcidon y fait partie avec Célidan d'aller voir Clarice sur le soir dans son château, où il la

croit encore prisonnière, et se résout de faire part de sa joie à la nourrice, qu'il n'oseroit voir de jour de peur de faire soupçonner l'intelligence secrette et criminelle qu'ils ont ensemble; et environ cent vers après il vient chercher cette confidente chez Clarice, dont il ignore le retour. Il ne pouvoit être qu'environ midi quand il en a formé le dessein, puisque Célidan venoit de ramener Clarice; ce que vraisemblablement il a fait le plutôt qu'il a pu, ayant un intérêt d'amour qui le pressoit de lui rendre ce service en faveur de son amant; et, quand il vient pour exécuter cette résolution, la nuit doit avoir déjà assez d'obscurité pour cacher cette visite qu'il lui va rendre. L'excuse qu'on pourroit y donner, aussi-bien qu'à ce que j'ai remarqué de Tircis dans Mélite, c'est qu'il n'y a point de liaison de scènes, et par conséquent point de continuité d'action. Ainsi l'on pourroit dire que ces scènes détachées, qui sont placées l'une après l'autre, ne s'entresuivent pas immédiatement, et qu'il se consume un tems notable entre la fin de l'une et le commencement de l'autre; ce qui n'arrive point quand elles sont liées ensemble, cette liaison étant cause que l'une commence nécessairement au même instant que l'autre finit.

Cette comédie peut faire reconnoître l'aversion naturelle que j'ai toujours eue pour les à parte. Elle m'en donnoit de belles occasions, m'étant

proposé d'y peindre un amour réciproque qui parût dans les entretiens de deux personnes qui ne parlent point d'amour ensemble, et de mettre des complimens d'amour suivis entre deux gens qui n'en ont point du tout l'un pour l'autre, et qui sont toutefois obligés par des considérations particulières de s'en rendre des témoignages mutuels. C'étoit un beau jeu pour ces discours à part si fréquens chez les anciens et chez les modernes de toutes les langues; cependant j'ai si bien fait, par le moyen des confidences qui ont précédé ces scènes artificieuses et des réflexions qui les ont suivies, que, sans emprunter ce secours, l'amour a paru entre ceux qui n'en parlent point, et le mépris a été visible entre ceux qui se font des protestations d'amour. La sixième scène du quatrième acte semble commencer par ces à parte, et n'en a toutefois aucun. Célidan et la nourrice y parlent véritablement chacun à part, mais en sorte que chacun des deux veut bien que l'autre entende ce qu'il dit. La nourrice cherche à donner à Célidan des marques d'une douleur très-vive qu'elle n'a point, et en affecte d'autant plus les dehors pour l'éblouir; et Célidan de son côté veut qu'elle ait lieu de croire qu'il la cherche pour la tirer du péril où il feint qu'elle est, et qu'ainsi il la rencontre fort à propos. Le reste de cette scène est fort adroit, par la manière dont il dupe cette vieille, et lui arrache l'aveu d'une fourbe où on le vouloit

prendre lui-même pour dupe. Il l'enferme de peur qu'elle ne fasse encore quelque pièce qui trouble son dessein. Et quelques-uns ont trouvé à dire qu'on ne parle point d'elle au cinquième acte. Mais ces sortes de personnages, qui n'agissent que pour l'intérêt des autres, ne sont pas assez d'importance pour faire naître une curiosité légitime de savoir leurs sentimens sur l'évènement de la comédie, où ils n'ont plus que faire quand on n'y a plus affaire d'eux; et d'ailleurs Clarice y a trop de satisfaction de se voir hors du pouvoir de ses ravisseurs, et rendue à son amant, pour penser en sa présence à cette nourrice, et prendre garde si elle est en sa maison, ou si elle n'y est pas.

Le style n'est pas plus élevé ici que dans Mélite; mais il est plus net et plus dégagé des pointes dont l'autre est semée, qui ne sont, à en bien parler, que de fausses lumières, dont le brillant marque bien quelque vivacité d'esprit, mais sans aucune solidité de raisonnement. L'intrigue y est aussi beaucoup plus raisonnable que dans l'autre, et Alcidon a lieu d'espérer un bien plus heureux succès de sa fourbe qu'Eraste de la sienne.

LA GALERIE
DU PALAIS,
OU
L'AMIE RIVALE,
COMÉDIE EN CINQ ACTES.

1637.

A MADAME
DE LIANCOURT.

MADAME,

Je vous demande pardon si je vous fais un mauvais présent ; non pas que j'aie si mauvaise opinion de cette pièce que je veuille condamner les applaudissemens qu'elle a reçus, mais parce que je ne croirai jamais qu'un ouvrage de cette nature soit digne de vous être présenté. Aussi vous supplirai-je très-humblement de ne prendre pas tant garde à la qualité de la chose, qu'au pouvoir de celui dont elle part; c'est tout ce que peut vous offrir un homme de ma sorte; et Dieu ne m'ayant pas fait naître assez considérable pour être utile à votre service, je me tiendrai trop récompensé d'ailleurs si je puis contribuer en quelque façon à vos divertissemens. De six comédies qui me sont échappées, si celle-ci n'est la meilleure, c'est la plus heureuse ; et toutefois la plus malheureuse en ce point, que, n'ayant pas eu l'honneur d'être vue de vous, il lui manque votre approbation, sans laquelle sa gloire est encore douteuse, et n'ose s'assurer sur les acclamations publiques. Elle vous la vient demander, madame, avec cette protection qu'autrefois Mélite a trouvé si favorable. J'espère que votre bonté ne lui refusera pas l'une et l'autre, ou que si vous désapprouvez sa conduite, du moins vous agréerez mon zèle, et me permettrez de me dire toute ma vie,

MADAME,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur
P. CORNEILLE.

ACTEURS.

PLEIRANTE, père de Célidée.
LYSANDRE, amant de Célidée.
DORIMANT, amoureux d'Hippolyte.
CHRYSANTE, mère d'Hippolyte.
CÉLIDÉE, fille de Pleirante.
HIPPOLYTE, fille de Chrysante.
ARONTE, écuyer de Lysandre.
CLÉANTE, écuyer de Dorimant.
FLORICE, suivante d'Hippolyte.
Le Libraire du palais.
La Lingère du palais.
Le Mercier du palais.

La scène est à Paris.

LA GALERIE DU PALAIS.



LA GALERIE
DU PALAIS.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

ARONTE, FLORICE.

ARONTE.

Enfin je ne le puis, que veux-tu que j'y fasse?
Pour tout autre sujet mon maître n'est que glace;
Elle est trop dans son cœur, on ne l'en peut chasser;
Et c'est folie à nous que de plus y penser.
J'ai beau devant les yeux lui remettre Hippolyte,
Parler de ses attraits, élever son mérite,
Sa grace, son esprit, sa naissance, son bien;
Je n'avance non plus qu'à ne lui dire rien:
L'amour dont malgré moi son ame est possédée
Fait qu'il en voit autant ou plus en Célidée.

FLORICE.

Ne quittons pas pourtant; à la longue on fait tout:
La gloire suit la peine; espérons jusqu'au bout.
Je veux que Célidée ait charmé son courage;
L'amour le plus parfait n'est pas un mariage:
Fort souvent moins que rien cause un grand changement;
Et les occasions naissent en un moment.

ARONTE.

Je les prendrai toujours quand je les verrai naître.

FLORICE.

Hippolyte en ce cas saura le reconnoître.

ARONTE.

Tout ce que j'en prétends c'est un entier secret.
Adieu, je vais trouver Célidée à regret.

FLORICE.

De la part de ton maître?

ARONTE.

Oui.

FLORICE.

Si j'ai bonne vue,
La voilà que son père amène vers la rue.
Tirons-nous à quartier. Nous joûrons mieux nos jeux,
S'ils n'apperçoivent point que nous parlions nous deux.

SCENE II.

PLEIRANTE, CÉLIDEE.

PLEIRANTE.

Ne pense plus, ma fille, à me cacher ta flâme;
N'en conçois point de honte, et n'en crains point de blâme;
Le sujet qui l'allume a des perfections
Dignes de posséder tes inclinations;
Et, pour mieux te montrer le fond de mon courage;
J'aime autant son esprit que tu fais son visage.

Confesse donc, ma fille, et crois qu'un si beau feu
Veut être mieux traité que par un désaveu.

CÉLIDÉE.

Monsieur, il est tout vrai ; son ardeur légitime
A tant gagné sur moi, que j'en fais de l'estime ;
J'honore son mérite, et n'ai pu m'empêcher
De prendre du plaisir à m'en voir rechercher ;
J'aime son entretien, je chéris sa présence :
Mais cela n'est enfin qu'un peu de complaisance,
Qu'un mouvement léger qui passe en moins d'un jour.
Vos seuls commandemens produiront mon amour ;
Et votre volonté de la mienne suivie....

PLEIRANTE.

Favorisant ses vœux seconde ton envie.
Aime, aime ton Lysandre ; et, puisque je consens,
Et que je t'autorise à ces feux innocens,
Donne-lui hardiment une entière assurance
Qu'un mariage heureux suivra son espérance ;
Engage-lui ta foi. Mais j'apperçois venir
Quelqu'un qui de sa part te vient entretenir.
Ma fille, adieu. Les yeux d'un homme de mon âge
Peut-être empêcheroient la moitié du message.

CÉLIDÉE.

Il ne vient rien de lui qu'il faille vous celer.

PLEIRANTE.

Mais tu seras sans moi plus libre à lui parler ;
Et ta civilité, sans doute un peu forcée,
Me fait un compliment qui trahit ta pensée.

SCENE III.

CÉLIDÉE, ARONTE.

CÉLIDÉE.

Que fait ton maître, Aronte ?

ARONTE.

Il m'envoie aujourd'hui
Voir ce que sa maîtresse a résolu de lui,
Et comment vous voulez qu'il passe la journée.

CÉLIDÉE.

Je serai chez Daphnis toute l'après-dînée ;
Et, s'il m'aime, je crois que nous l'y pourrons voir :
Autrement....

ARONTE.

Ne pensez qu'à l'y bien recevoir.

CÉLIDÉE.

S'il y manque, il verra sa paresse punie.
Nous y devons dîner fort bonne compagnie ;
J'y mène, du quartier, Hippolyte et Cloris.

ARONTE.

Après elles et vous il n'est rien dans Paris ;
Et je n'en sache point, pour belles qu'on les nomme
Qui puissent attirer les yeux d'un honnête homme

CÉLIDÉE.

Je ne suis pas d'humeur bien propre à t'écouter,
Et ne prends pas plaisir à m'entendre flatter.

Sans que ton bel esprit tâche plus d'y paroître,
Mêle-toi de porter ma réponse à ton maître.

ARONTE, *seul.*

Quelle superbe humeur! quel arrogant maintien!
Si mon maître me croit, vous ne tenez plus rien;
Il changera d'objet, ou j'y perdrai ma peine;
Aussi-bien son amour ne vous rend que trop vaine.

SCENE IV.

LA LINGERE, LE LIBRAIRE.

(*On tire un rideau, et l'on voit le libraire, la lingère et le mercier, chacun dans leur boutique.*)

LA LINGERE

Vous avez fort la presse à ce livre nouveau;
C'est pour vous faire riche.

LE LIBRAIRE.

On le trouve si beau,
Que c'est pour mon profit le meilleur qui se voie.
(*A la lingère.*)
Mais, vous, que vous vendez de ces toiles de soie!

LA LINGERE.

De vrai, bien que d'abord on en vendît fort peu,
A présent Dieu nous aime, on y court comme au feu;
Je n'en saurois fournir autant qu'on m'en demande:
Elle sied mieux aussi que celle de Hollande,

Découvre moins de fard dont un visage est peint;
Et donne, ce me semble, un plus grand lustre au teint.
Je perds bien à gagner de ce que ma boutique
Pour être trop étroite empêche ma pratique;
A peine y puis-je avoir deux chalans à la fois :
Je veux changer de place avant qu'il soit un mois;
J'aime mieux en payer le double et davantage,
Et voir ma marchandise en un bel étalage.

LE LIBRAIRE.

Vous avez bien raison; mais, à ce que j'entends....

SCENE V.

DORIMANT, CLÉANTE, LE LIBRAIRE.

LE LIBRAIRE, *à Dorimant.*

Monsieur, vous plaît-il voir quelques livres du tems?

DORIMANT.

Montrez-m'en quelques-uns.

LE LIBRAIRE.

Voici ceux de la mode.

DORIMANT.

Otez-moi cet auteur, son nom seul m'incommode;
C'est un impertinent, ou je n'y connois rien.

LE LIBRAIRE.

Ses œuvres toutefois se vendent assez bien.

DORIMANT.

Quantité d'ignorans ne songent qu'à la rime.

LE LIBRAIRE.

Monsieur, en voici deux dont on fait grande estime.

Considérez ce trait, on le trouve divin.

DORIMANT.

Il n'est que mal traduit du cavalier Marin;
Sa veine au demeurant me semble assez hardie.

LE LIBRAIRE.

Ce fut son coup d'essai que cette comédie.

DORIMANT.

Cela n'est pas tant mal pour un commencement;
La plupart de ses vers coulent fort doucement.
Qu'il a de mignardise à décrire un visage!

SCENE VI.

HIPPOLYTE, FLORICE, DORIMANT, CLÉANTE, LE LIBRAIRE, LA LINGERE.

HIPPOLYTE, *à la lingère.*

Madame, montrez-nous quelques collets d'ouvrage.

LA LINGERE.

Je vous en vais montrer de toutes les façons.

DORIMANT, *au libraire.*

Ce visage vaut mieux que toutes vos chansons.

LA LINGERE, *à Hippolyte.*

Voilà du point d'esprit, de Gènes et d'Espagne.

HIPPOLYTE.

Ceci n'est guère bon qu'à des gens de campagne.

LA LINGERE.

Voyez bien: s'il en est deux pareils dans Paris....

HIPPOLYTE.

Ne les vantez point tant, et dites-nous le prix.

LA LINGERE.

Quand vous aurez choisi.

HIPPOLYTE.

Que t'en semble, Florice?

FLORICE.

Ceux-là sont assez beau, mais de mauvais service;
En moins de trois savons on ne les connoît plus.

HIPPOLYTE.

Celui-ci, qu'en dis-tu?

FLORICE.

L'ouvrage en est confus,
Bien que l'invention de près soit assez belle.
Voici bien votre fait, n'étoit que la dentelle
Est fort mal assortie avec le passement.
Cet autre n'a de beau que le couronnement.

LA LINGERE.

Si vous pouviez avoir deux jours de patience,
Il m'en vient, mais qui sont dans la même excellence.

(*Dorimant parle bas au libraire.*)

FLORICE.

Il vaudroit mieux attendre.

HIPPOLYTE.

Hé bien! nous attendrons.
Dites-nous au plus tard quel jour nous reviendrons.

LA LINGERE.

Mercredi j'en attends de certaines nouvelles.
Cependant vous faut-il quelques autres dentelles?

HIPPOLYTE.

J'en ai ce qu'il m'en faut pour ma provision.

LE LIBRAIRE, *à Dorimant.*

J'en vais subtilement prendre l'occasion.
(*A la lingère.*)
La connois-tu, voisine?

LA LINGERE.

Oui, quelque peu de vue;
Quant au reste, elle m'est tout-à-fait inconnue.
(*Dorimant tire Cléante au milieu du théâtre, et lui parle bas.*)
Ce cavalier sans doute y trouve plus d'appas
Que dans tous vos auteurs?

CLÉANTE, *à Dorimant.*

Je n'y manquerai pas.

DORIMANT.

Si tu ne me vois là, je serai dans la salle.
(*Il prend un livre sur la boutique du libraire.*)
Je connois celui-ci, sa veine est fort égale,
Il ne fait point de vers qu'on ne trouve charmans,
Mais on ne parle plus qu'on fasse de romans;
J'ai vu que notre peuple en étoit idolâtre.

LE LIBRAIRE.

La mode est à présent des pièces de théâtre.

DORIMANT.

De vrai, chacun s'en pique; et tel y met la main,
Qui n'eut jamais l'esprit d'ajuster un quatrain.

SCENE VII.

LYSANDRE, DORIMANT, LE LIBRAIRE, LE MERCIER.

LYSANDRE.

Je te prends sur le livre.

DORIMANT.

Hé bien! qu'en veux-tu dire?
Tant d'excellens esprits qui se mêlent d'écrire
Valent bien qu'on leur donne une heure de loisir.

LYSANDRE.

Y trouves-tu toujours une heure de plaisir?
Beaucoup font bien des vers, mais peu la comédie.

DORIMANT.

Ton goût, je m'en assure, est pour la Normandie?

LYSANDRE.

Sans rien spécifier, peu méritent le voir.
Souvent leur entreprise excède leur pouvoir;
Et tel parle d'amour sans aucune pratique.

DORIMANT.

On n'y sait guère alors que la vieille rubrique;
Faute de le connoître on l'habille en fureur,
Et loin d'en faire envie on nous en fait horreur.
Lui seul de ses effets a droit de nous instruire:
Notre plume à lui seul doit se laisser conduire:
Pour en bien discourir il faut l'avoir bien fait:
Un bon poëte ne vient que d'un amant parfait.

LYSANDRE.

Il n'en faut point douter, l'amour a des tendresses
Que nous n'apprenons point qu'auprès de nos maîtresses.
Tant de sortes d'appas, de doux saisissemens,
D'agréables langueurs, et de ravissemens,
Jusques où d'un bel œil peut s'étendre l'empire,
Et mille autres secrets que l'on ne sauroit dire,
Quoique tous nos rimeurs en mettent par écrit,
Ne se surent jamais par un effort d'esprit;
Et je n'ai jamais vu de cervelles bien faites
Qui traitassent l'amour à la façon des poëtes;
C'est tout un autre jeu. Le style d'un sonnet
Est fort extravagant dedans un cabinet.
Il y faut bien louer la beauté qu'on adore,
Sans mépriser Vénus, sans médire de Flore,
Sans que l'éclat des lys, des roses, d'un beau jour,
Ait rien à démêler avecque notre amour.
O pauvre comédie, objet de tant de veines,
Si tu n'es qu'un portrait des actions humaines,
On te tire souvent sur un original
A qui, pour dire vrai, tu ressembles fort mal!

DORIMANT.

Laissons la muse en paix, de grace, à la pareille;
Chacun fait ce qu'il peut: et ce n'est pas merveille
Si, comme avec bon droit on perd bien un procès,
Souvent un bon ouvrage a de foibles succès.
Le jugement de l'homme, ou plutôt son caprice,
Pour quantité d'esprits n'a que de l'injustice;

J'en admire beaucoup dont on fait peu d'état:
Leurs fautes, tout au pis, ne sont pas coups d'état;
La plus grande est toujours de peu de conséquence.

LE LIBRAIRE.

Vous plairoit-il de voir des pièces d'éloquence?

LYSANDRE, *ayant regardé le titre d'un livre que le libraire lui présente.*

J'en lus hier la moitié; mais son vol est si haut
Que presque à tous momens je me trouve en défaut.

DORIMANT.

Voici quelques auteurs dont j'aime l'industrie.
Mettez ces trois à part, mon maître, je vous prie;
Tantôt un de mes gens vous les viendra payer.

LYSANDRE, *à Dorimant.*

Le reste du matin où veux-tu l'employer?

LE MERCIER.

Voyez deçà, messieurs; vous plaît-il rien du nôtre?
Voyez, je vous ferai meilleur marché qu'un autre;
Des gants, des baudriers, des rubans, des castors.

SCENE VIII.

DORIMANT, LYSANDRE.

DORIMANT.

Je ne saurois encor te suivre si tu sors :
Faisons un tour de salle attendant mon Cléante.

LYSANDRE.

Qui te retient ici ?

DORIMANT.

L'histoire en est plaisante.
Tantôt comme j'étois sur le livre occupé,
Tout proche on est venu choisir du point-coupé.

LYSANDRE.

Qui ?

DORIMANT.

C'est la question ; mais, s'il faut s'en remettre
A ce qu'à mes regards sa coëffe a pu permettre
Je n'ai rien vu d'égal : mon Cléante la suit,
Et ne reviendra point qu'il n'en soit bien instruit
Qu'il n'en sache le nom, le rang et la demeure.

LYSANDRE.

Ami, le cœur t'en dit.

DORIMANT.

Nullement, ou je meure
Voyant je ne sais quoi de rare en sa beauté,
J'ai voulu contenter ma curiosité.

LYSANDRE.

Ta curiosité deviendra bientôt flâme;
C'est par là que l'amour se glisse dans une ame.
A la première vue un objet qui nous plaît
N'inspire qu'un desir de savoir quel il est;
On en veut aussitôt apprendre davantage,
Voir si son entretien répond à son visage,
S'il est civil ou rude, importun ou charmeur,
Eprouver son esprit, connoître son humeur:
De là cet examen se tourne en complaisance;
On cherche si souvent le bien de sa présence
Qu'on en fait habitude, et qu'au point d'en sortir
Quelque regret commence à se faire sentir:
On revient tout rêveur; et notre ame blessée,
Sans prendre garde à rien, cajole sa pensée.
Ayant rêvé le jour, la nuit à tous propos
On sent je ne sais quoi qui trouble le repos.
Un sommeil inquiet sur de confus nuages
Elève incessamment de flatteuses images,
Et sur leur vain rapport fait naître des souhaits
Que le réveil admire, et ne dédit jamais;
Tout le cœur court en hâte après de si doux guides;
Et le moindre larcin que font ses vœux timides
Arrête le larron et le met dans les fers.

DORIMANT.

Ainsi tu fus épris de celle que tu sers?

LYSANDRE.

C'est un autre discours: à présent je ne touche
Qu'aux ruses de l'amour contre un esprit farouche,

Qu'il faut apprivoiser presque insensiblement,
Et contre ses froideurs combattre finement.
Des naturels plus doux....

SCENE IX.

DORIMANT, LYSANDRE, CLÉANTE.

DORIMANT.

Hé bien! elle s'appelle?

CLÉANTE.

Ne m'informez de rien qui touche cette belle.
Trois filoux rencontrés vers le milieu du pont,
Chacun l'épée au poing, m'ont voulu faire affront;
Et, sans quelques amis qui m'ont tiré de peine,
Contre eux ma résistance eût peut-être été vaine:
Ils ont tourné le dos me voyant secouru;
Mais ce que je suivois tandis est disparu.

DORIMANT.

Les traîtres! trois contre un! t'attaquer! te surprendre!
Quels insolens vers moi s'osent ainsi méprendre?

CLÉANTE.

Je ne connois qu'un d'eux, et c'est là le retour
De quelques tours de main qu'il reçut l'autre jour,
Lorsque m'ayant tenu quelque propos d'ivrogne,
Nous eûmes prise ensemble à l'hôtel de Bourgogne.

DORIMANT.

Qu'on le trouve où qu'il soit: qu'une grêle de bois
Assemble sur lui seul le châtiment des trois;

Et que sous l'étrivière il puisse tôt connoître,
Quand on se prend aux miens, qu'on s'attaque à leur maître.

LYSANDRE.

J'aime à te voir ainsi décharger ton couroux.
Mais voudrois-tu parler franchement entre nous ?

DORIMANT.

Quoi ! tu doutes encor de ma juste colère ?

LYSANDRE.

En ce qui le regarde elle n'est que légère :
En vain pour son sujet tu fais l'intéressé,
Il a paré des coups dont ton cœur est blessé ;
Cet accident fâcheux te vole une maîtresse :
Confesse ingénûment, c'est là ce qui te presse.

DORIMANT.

Pourquoi te confesser ce que tu vois assez ?
Au point de se former mes desseins renversés,
Et mon desir trompé, poussent, dans ces contraintes,
Sous de faux mouvemens, de véritables plaintes.

LYSANDRE.

Ce desir, à vrai dire, est un amour naissant,
Qui ne sait où se prendre, et demeure impuissant ;
Il s'égare et se perd dans cette incertitude ;
Et, renaissant toujours de ton inquiétude,
Il te montre un objet d'autant plus souhaité
Que plus sa connoissance a de difficulté.
C'est par là que ton feu davantage s'allume :
Moins on l'a pu connoître, et plus on en présume ;

Notre ardeur curieuse en augmente le prix.

DORIMANT.

Que tu sais, cher ami, lire dans les esprits!
Et que, pour bien juger d'une secrette flâme,
Tu pénètres avant dans les ressorts d'une ame!

LYSANDRE.

Ce n'est pas encor tout, je veux te secourir.

DORIMANT.

Oh! que je ne suis pas en état de guérir!
L'amour use sur moi de trop de tyrannie.

LYSANDRE.

Souffre que je te mène en une compagnie
Où l'objet de mes vœux m'a donné rendez-vous;
Les divertissemens t'y sembleront si doux,
Ton ame en un moment en sera si charmée,
Que, tous ses déplaisirs dissipés en fumée,
On gagnera sur toi fort aisément ce point
D'oublier un objet que tu ne connois point.
Mais garde-toi sur-tout d'une jeune voisine
Que ma maîtresse y mène; elle est et belle et fine;
Et sait si dextrement ménager ses attraits
Qu'il n'est pas bien aisé d'en éviter les traits.

DORIMANT.

Au hasard, fais de moi tout ce que bon te semble.

LYSANDRE.

Donc, en attendant l'heure, allons dîner ensemble.

SCÈNE X.

HIPPOLYTE, FLORICE.

HIPPOLYTE.

Tu me railles toujours.

FLORICE.

S'il ne vous veut du bien,
Dites assurément que je n'y connois rien.
Je le considérois tantôt chez ce libraire;
Ses regards de sur vous ne pouvoient se distraire;
Et son maintien étoit dans une émotion
Qui m'instruisoit assez de son affection.
Il vouloit vous parler, et n'osoit l'entreprendre.

HIPPOLYTE.

Toi, ne me parle point, ou parle de Lysandre:
C'est le seul dont la vue excita mon ardeur.

FLORICE.

Et le seul qui pour vous n'a que de la froideur.
Célidée est son ame, et tout autre visage
N'a point d'assez beaux traits pour toucher son courage;
Son brasier est trop grand, rien ne peut l'amortir:
En vain son écuyer tâche à l'en divertir;
En vain jusques aux cieux portant votre louange,
Il tâche à lui jeter quelque amorce du change,
Et lui dit jusque-là que dans votre entretien
Vous témoignez souvent de lui vouloir du bien;

Tout cela n'est qu'autant de paroles perdues.

HIPPOLYTE.

Faute d'être, sans doute, assez bien entendues !

FLORICE.

Ne le présumez pas : il faut avoir recours
A de plus hauts secrets qu'à ces foibles discours.
Je fus fine autrefois, et depuis mon veuvage
Ma ruse chaque jour s'est accrue avec l'âge :
Je me connois en monde, et sais mille ressorts
Pour débaucher une ame et brouiller des accords.

HIPPOLYTE.

Dis promptement, de grace.

FLORICE.

A présent l'heure presse ;
Et je ne vous saurois donner qu'un mot d'adresse.
Cette voisine et vous.... Mais déjà la voici.

SCENE XI.

CÉLIDÉE, HIPPOLYTE, FLORICE.

CÉLIDÉE.

A force de tarder tu m'a mise en souci :
Il est tems, et Daphnis par un page me mande
Que pour faire servir on n'attend que ma bande ;

Le carosse est tout prêt ; allons, veux-tu venir ?

HIPPOLYTE.

Lysandre après dîner t'y vient entretenir ?

CÉLIDÉE.

S'il osoit y manquer, je te donne promesse
Qu'il pourroit bien ailleurs chercher une maîtresse.

Fin du premier acte.

ACTE SECOND.

SCENE I.

HIPPOLYTE, DORIMANT.

HIPPOLYTE.

Ne me contez point tant que mon visage est beau;
Ces discours n'ont pour moi rien du tout de nouveau;
Je le sais bien sans vous; et j'ai cet avantage,
Quelques perfections qui soient sur mon visage,
Que je suis la premiere à m'en appercevoir.
Pour me les bien apprendre il ne faut qu'un miroir,
J'y vois en un moment tout ce que vous me dites.

DORIMANT.

Mais vous n'y voyez pas tous vos rares mérites;
Cet esprit tout divin et ce doux entretien
Ont des charmes puissans dont il ne montre rien.

HIPPOLYTE.

Vous les montrez assez par cette après-dînée
Qu'à causer avec moi vous vous êtes donnée:
Si mon discours n'avoit quelque charme caché,
Il ne vous tiendroit pas si long-tems attaché.
Je vous juge plus sage, et plus aimer votre aise,
Que d'y tarder ainsi sans que rien vous y plaise:
Et si je présumois qu'il vous plût sans raison,
Je me ferois moi-même un peu de trahison;

Et par ce trait badin qui sentiroit l'enfance
Votre beau jugement recevroit trop d'offense.
Je suis un peu timide, et, dût-on me jouer,
Je n'ose démentir ceux qui m'osent louer.

DORIMANT.

Aussi vous n'avez pas le moindre lieu de craindre
Qu'on puisse, en vous louant, ni vous flatter ni feindre.
On voit un tel éclat en vos brillans appas,
Qu'on ne peut l'exprimer, ni ne l'adorer pas.

HIPPOLYTE.

Ni ne l'adorer pas! Par là vous voulez dire?....

DORIMANT.

Que mon cœur désormais vit dessous votre empire,
Et que tous mes desseins de vivre en liberté
N'ont rien eu d'assez fort contre votre beauté.

HIPPOLYTE.

Quoi! mes perfections vous donnent dans la vue?

DORIMANT.

Les rares qualités dont vous êtes pourvue
Vous ôtent tout sujet de vous en étonner.

HIPPOLYTE.

Cessez aussi, monsieur, de vous l'imaginer.
Si vous brûlez pour moi, ce ne sont pas merveilles;
J'ai de pareils discours chaque jour aux oreilles;
Et tous les gens d'esprit en font autant que vous.

DORIMANT.

En amour toutefois je les surpasse tous.
Je n'ai point consulté pour vous donner mon ame;
Votre premier aspect sut allumer ma flâme;

Et je sentis mon cœur, par un secret pouvoir,
Aussi prompt à brûler que mes yeux à vous voir.

HIPPOLYTE.

Avoir connu d'abord combien je suis aimable,
Encor qu'à votre avis il soit inexprimable,
Ce grand et prompt effet m'assure puissamment
De la vivacité de votre jugement.
Pour moi, que la nature a faite un peu grossière,
Mon esprit qui n'a pas cette vive lumière
Conduit trop pesamment toutes ses fonctions
Pour m'avertir si tôt de vos perfections.
Je vois bien que vos feux méritent récompense,
Mais de les seconder ce défaut me dispense.

DORIMANT.

Railleuse !

HIPPOLYTE.

Excusez-moi, je parle tout de bon.

DORIMANT.

Le tems de cet orgueil me fera la raison;
Et nous verrons un jour, à force de services,
Adoucir vos rigueurs, et finir mes supplices.

SCENE II.

DORIMANT, LYSANDRE, HIPPOLYTE, FLORICE.

(Lysandre sort de chez Célidée, et passe sans s'arrêter, les saluant seulement.)

HIPPOLYTE.

(A Lysandre.)

PEUT-ÊTRE l'avenir.... Tout beau, coureur, tout beau;
On n'est pas quitte ainsi pour un coup de chapeau.
Vous aimez l'entretien de votre fantaisie;
Mais pour un cavalier c'est peu de courtoisie;
Et cela messied fort à des hommes de cour
De n'accompagner pas leur salut d'un bon jour.

LYSANDRE.

Puisqu'auprès d'un sujet capable de nous plaire
La présence d'un tiers n'est jamais nécessaire,
De peur qu'il en reçût quelque importunité,
J'ai mieux aimé manquer à la civilité.

HIPPOLYTE.

Voilà parer mon coup d'un galant artifice,
Comme si je pouvois.... Que me veux-tu, Florice?

(Florice entre, et parle bas à Hippolyte.)

Dis-lui que je m'en vais. Messieurs, pardonnez-moi;
On me vient d'apporter une fâcheuse loi;

Incivile à mon tour, il faut que je vous quitte.
Une mère m'appelle.

DORIMANT.

Adieu, belle Hippolyte,
Adieu; souvenez-vous....

HIPPOLYTE.

Mais, vous, n'y songez plus.

SCENE III.

LYSANDRE, DORIMANT.

LYSANDRE.

Quoi! Dorimant, ce mot t'a rendu tout confus!

DORIMANT.

Ce mot à mes desirs laisse peu d'espérance.

LYSANDRE.

Tu ne la vois encor qu'avec indifférence ?

DORIMANT.

Comme toi Célidée.

LYSANDRE.

Elle eut donc chez Daphnis
Hier dans son entretien des charmes infinis.
Je te l'avois bien dit que ton ame à sa vue
Demeureroit ou prise, ou puissamment émue.
Mais tu n'as pas si tôt oublié la beauté
Qui fit naître au palais ta curiosité?

Du moins ces deux objets balancent ton courage ?

DORIMANT.

Sais-tu bien que c'est là justement mon visage,
Celui que j'avois vu le matin au palais ?

LYSANDRE.

A ce compte....

DORIMANT.

J'en tiens, ou l'on n'en tint jamais.

LYSANDRE.

C'est consentir bientôt à perdre ta franchise.

DORIMANT.

C'est rendre un prompt hommage aux yeux qui me l'ont pris

LYSANDRE.

Puisque tu les connois, je ne plains plus ton mal.

DORIMANT.

Leur coup, pour les connoître, en est-il moins fatal?

LYSANDRE.

Non ; mais du moins ton cœur n'est plus à la torture
De voir tes vœux forcés d'aller à l'aventure ;
Et cette belle humeur de l'objet qui t'a pris....

DORIMANT.

Sous un accueil riant cache un subtil mépris.
Ah! que tu ne sais pas de quel air on me traite !

LYSANDRE.

Je t'en avois jugé l'ame fort satisfaite ;
Et cette gaie humeur qui brilloit dans ses yeux
M'en promettoit pour toi quelque chose de mieux.

DORIMANT.

Cette belle, de vrai, quoique toute de glace,
Mêle dans ses froideurs je ne sais quelle grace,
Par où tout de nouveau je me laisse gagner,
Et consens, peu s'en faut, à m'en voir dédaigner.
Loin de s'en affoiblir, mon amour s'en augmente;
Je demeure charmé de ce qui me tourmente.
Je pourrois de toute autre être le possesseur,
Que sa possession auroit moins de douceur.
Je ne suis plus à moi quand je vois Hippolyte
Rejeter ma louange et vanter son mérite,
Négliger mon amour ensemble et l'approuver,
Me remplir tout d'un tems d'espoir et m'en priver,
Me refuser son cœur en acceptant mon ame,
Faire état de mon choix en méprisant ma flâme.
Hélas! en voilà trop; le moindre de ces traits
A pour me retenir de trop puissans attraits:
Trop heureux d'avoir vu sa froideur enjouée
Ne se point offenser d'une ardeur avouée!

LYSANDRE.

Son adieu toutefois te défend d'y songer;
Et ce commandement t'en devroit dégager.

DORIMANT.

Qu'un plus capricieux d'un tel adieu s'offense:
Il me donne un conseil plutôt qu'une défense;
Et, par ce mot d'avis, son cœur sans amitié
Du tems que j'y perdrai montre quelque pitié.

LYSANDRE.

Soit défense, ou conseil, de rien ne désespère ;
Je te réponds déjà de l'esprit de sa mère.
Pleirante son voisin lui parlera pour toi ;
Il peut beaucoup sur elle, et fera tout pour moi :
Tu sais qu'il m'a donné sa fille pour maîtresse.
Tâche à vaincre Hippolyte avec un peu d'adresse,
Et n'appréhende pas qu'il en faille beaucoup ;
Tu verras sa froideur se perdre tout d'un coup.
Elle ne se contraint à cette indifférence
Que pour rendre une entière et pleine déférence,
Et cherche, en déguisant son propre sentiment,
La gloire de n'aimer que par commandement.

DORIMANT.

Tu me flattes, ami, d'une attente frivole.

LYSANDRE.

L'effet suivra de près.

DORIMANT.

Mon cœur, sur ta parole,
Ne se résout qu'à peine à vivre plus content.

LYSANDRE.

Il se peut assurer du bonheur qu'il prétend ;
J'y donnerai bon ordre. Adieu. Le tems me presse,
Et je viens de sortir d'auprès de ma maîtresse ;
Quelques commissions dont elle m'a chargé
M'obligent maintenant à prendre ce congé.

SCENE IV.

DORIMANT, *seul.*

Dieux! qu'il est mal-aisé qu'une ame bien atteinte
Conçoive de l'espoir qu'avec un peu de crainte !
Je dois toute croyance à la foi d'un ami,
Et n'ose cependant m'y fier qu'à demi.

SCENE V.

DORIMANT, FLORICE.

DORIMANT.

Hippolyte d'un mot chasseroit ce caprice.
Est-elle encore en haut ?

FLORICE.

Encore.

DORIMANT.

Adieu, Florice.
Nous la verrons demain.

SCENE VI.

HIPPOLYTE, FLORICE.

FLORICE.

Il vient de s'en aller.
Sortez.

HIPPOLYTE.

Mais falloit-il ainsi me rappeler,

Me supposer ainsi des ordres d'une mère ?
Sans mentir, contre toi j'en suis toute en colère.
A peine ai-je attiré Lysandre en nos discours,
Que tu viens par plaisir en arrêter le cours.

FLORICE.

Hé bien ! prenez-vous-en à mon impatience
De vous communiquer un trait de ma science :
Cet avis important tombé dans mon esprit
Méritoit qu'aussitôt Hippolyte l'apprît ;
Je vais, sans perdre tems, y disposer Aronte.

HIPPOLYTE.

J'ai la mine, après tout, d'y trouver mal mon compte.

FLORICE.

Je sais ce que je fais, et ne perds point mes pas ;
Mais de votre côté ne vous épargnez pas ;
Mettez tout votre esprit à bien mener la ruse.

HIPPOLYTE.

Il ne faut point par là te préparer d'excuse.
Va, suivant le succès, je veux à l'avenir
Du mal que tu m'as fait perdre le souvenir.

SCENE VII.

HIPPOLYTE, CÉLIDÉE.

HIPPOLYTE, *frappant à la porte de Célidée.*

Célidée, es-tu là ?

CÉLIDÉE.

Que me veut Hippolyte ?

HIPPOLYTE.

Délasser mon esprit une heure en ta visite.
Que j'ai depuis un jour un importun amant !
Et que, pour mon malheur, je plais à Dorimant !

CÉLIDÉE.

Ma sœur, que me dis-tu ? Dorimant t'importune !
Quoi ! j'enviois déjà ton heureuse fortune ;
Et déjà dans l'esprit je sentois quelque ennui
D'avoir connu Lysandre auparavant que lui.

HIPPOLYTE.

Ah ! ne me raille point. Lysandre qui t'engage
Est le plus accompli des hommes de son âge.

CÉLIDÉE.

Je te jure, à mes yeux l'autre l'est bien autant.
Mon cœur a de la peine à demeurer constant ;
Et pour te découvrir jusqu'au fond de mon ame,
Ce n'est plus que ma foi qui conserve ma flâme ;
Lysandre me déplaît de me vouloir du bien.
Plût aux dieux que son change autorisât le mien,

Ou qu'il usât vers moi de tant de négligence
Que ma légéreté se pût nommer vengeance !
Si j'avois un prétexte à me mécontenter,
Tu me verrois bientôt résoudre à le quitter.

HIPPOLYTE.

Simple ! présumes-tu qu'il devienne volage
Tant qu'il verra l'amour régner sur ton visage ?
Ta flâme trop visible entretient ses ferveurs ;
Et ses feux dureront autant que tes faveurs.

CÉLIDÉE.

Il semble, à t'écouter, que rien ne le retienne
Que parce que sa flâme a l'aveu de la mienne.

HIPPOLYTE.

Que sais-je ? Il n'a jamais éprouvé tes rigueurs.
L'amour en même-tems sut embraser vos cœurs ;
Et même j'ose dire, après beaucoup de monde,
Que sa flâme vers toi ne fut que la seconde.
Il se vit accepter avant que de s'offrir ;
Il ne vit rien à craindre, et n'eut rien à souffrir ;
Il vit sa récompense acquise avant la peine,
Et devant le combat sa victoire certaine.
Un homme est bien cruel quand il ne donne pas
Un cœur qu'on lui demande avecque tant d'appas.
Qu'à ce prix la constance est une chose aisée !
Et qu'autrefois par là je me vis abusée !
Alcidor, que mes yeux avoient si fort épris,
Courut au changement dès le premier mépris.
La force de l'amour paroît dans la souffrance.
Je le tiens fort douteux s'il a tant d'assurance,

Qu'on en voit s'affoiblir pour un peu de longueur!
Et qu'on en voit céder à la moindre rigueur !

CÉLIDÉE.

Je connois mon Lysandre ; et sa flâme est trop forte
Pour tomber en soupçon qu'il m'aime de la sorte.
Toutefois un dédain éprouvera ses feux :
Ainsi, quoi qu'il en soit, j'aurai ce que je veux ;
Il me rendra constante, ou me fera volage ;
S'il m'aime, il me retient ; s'il change, il me dégage.
Suivant ce qu'il aura d'amour ou de froideur,
Je suivrai ma nouvelle ou ma première ardeur.

HIPPOLYTE.

En vain tu t'y résous ; ton ame un peu contrainte
Au travers de tes yeux lui trahira ta feinte.
L'un deux dédira l'autre ; et toujours un souris
Lui fera voir assez combien tu le chéris.

CÉLIDÉE.

Ce n'est qu'un faux soupçon qui te le persuade.
J'armerai de rigueur jusqu'à la moindre œillade ;
Et réglerai si bien toutes mes actions,
Qu'il ne pourra juger de mes intentions.

HIPPOLYTE.

Pour le moins, aussitôt que par cette conduite
Tu seras de son cœur suffisamment instruite,
S'il demeure constant, l'amour et la pitié,
Avant que dire adieu, renoûront l'amitié.

CÉLIDÉE.

Il va bientôt venir. Va-t-en, et sois certaine
De ne voir d'aujourd'hui Lysandre hors de peine.

HIPPOLYTE.

Et demain?

CÉLIDÉE.

Je t'irai conter ses mouvemens,
Et touchant l'avenir prendre tes sentimens.
O dieux! si je pouvois changer sans infamie!

HIPPOLYTE.

Adieu. N'épargne en rien ta plus fidelle amie.

SCENE VIII.

CÉLIDÉE, *seule.*

Quel étrange combat! Je meurs de le quitter,
Et mon reste d'amour ne le peut maltraiter.
Mon ame veut et n'ose, et, bien que refroidie,
N'aura trait de mépris si je ne l'étudie.
Tout ce que mon Lysandre a de perfections
Se vient offrir en foule à mes affections:
Je vois mieux ce qu'il vaut lorsque je l'abandonne;
Et déjà la grandeur de ma perte m'étonne.
Pour régler sur ce point mon esprit balancé,
J'attends ses mouvemens sur mon dédain forcé;
Ma feinte éprouvera si son amour est vraie.
Hélas! ses yeux me font une nouvelle plaie.
Prépare-toi, mon cœur, et laisse à mes discours
Assez de liberté pour trahir mes amours.

SCENE IX.

LYSANDRE, CÉLIDÉE.

CÉLIDÉE.

Quoi! j'aurois donc de vous encore une visite?
Vraiment pour aujourd'hui je m'en estimois quitte.

LYSANDRE.

Une par jour suffit, si tu veux endurer
Qu'autant comme le jour je la fasse durer.

CÉLIDÉE.

Pour douce que nous soit l'ardeur qui nous consume,
Tant d'importunité n'est point sans amertume.

LYSANDRE.

Au lieu de me donner ces appréhensions,
Apprends ce que j'ai fait sur tes commissions.

CÉLIDÉE.

Je ne vous en chargeai qu'afin de me défaire
D'un entretien chargeant, et qui m'alloit déplaire.

LYSANDRE.

Depuis quand donnez-vous ces qualités aux miens?

CÉLIDÉE.

Depuis que mon esprit n'est plus dans vos liens.

LYSANDRE.

Est-ce donc par gageure, ou par galanterie?

CÉLIDÉE.

Ne vous flattez point tant que ce soit raillerie.
Ce que j'ai dans l'esprit je ne le puis celer,
Et ne suis pas d'humeur à rien dissimuler.

LYSANDRE.

Quoi! que vous ai-je fait? d'où provient ma disgrace?
Quel sujet avez-vous d'être pour moi de glace?
Ai-je manqué de soins? ai-je manqué de feux?
Vous ai-je dérobé le moindre de mes vœux?
Ai-je trop peu cherché l'heur de votre présence?
Ai-je eu pour d'autres yeux la moindre complaisance?

CÉLIDÉE.

Tout cela n'est qu'autant de propos superflus.
Je voulus vous aimer, et je ne le veux plus.
Mon feu fut sans raison, ma glace l'est de même:
Si l'un eut quelque excès, je rendrai l'autre extrême.

LYSANDRE.

Par cette extrémité vous avancez ma mort.

CÉLIDÉE.

Il m'importe fort peu quel sera votre sort.

LYSANDRE.

Quelle nouvelle amour ou plutôt quel caprice
Vous porte à me traiter avec cette injustice,
Vous de qui le serment m'a reçu pour époux?

CÉLIDÉE.

J'en perds le souvenir aussi-bien que de vous.

LYSANDRE.

Évitez-en la honte, et fuyez-en le blâme.

CÉLIDÉE.

Je les veux accepter pour peine de ma flâme.

LYSANDRE.

Un reproche éternel suit ce tour inconstant.

CÉLIDÉE.

Si vous me voulez plaire, il en faut faire autant.

LYSANDRE.

Est-ce là donc le prix de vous avoir servie ?
Ah ! cessez vos mépris, ou me privez de vie.

CÉLIDÉE.

Héb e ! soit, un adieu les va faire cesser ;
Aussi-bien ce discours ne fait que me lasser.

LYSANDRE.

Ah ! redouble plutôt ce dédain qui me tue,
Et laisse-moi le bien d'expirer à ta vue ;
Que j'adore tes yeux, tout cruels qu'ils me sont ;
Qu'ils reçoivent mes vœux pour le mal qu'ils me font.
Invente à me gêner quelque rigueur nouvelle ;
Traite, si tu le veux, mon ame en criminelle ;
Dis que je suis ingrat, appelle-moi léger ;
Impute à mes amours la honte de changer ;
Dedans mon désespoir fais éclater ta joie :
Et tout me sera doux, pourvu que je te voie.
Tu verras tes mépris n'ébranler point ma foi,
Et mes derniers soupirs ne voler qu'après toi.
Ne crains point de ma part de reproche ou d'injure ;
Je ne t'appellerai ni lâche ni parjure ;
Mon feu supprimera ces titres odieux :
Mes douleurs céderont au pouvoir de tes yeux ;
Et mon fidelle amour, malgré leur vive atteinte,
Pour t'adorer encore étouffera ma plainte.

CÉLIDÉE

Adieu. Quelques encens que tu veuilles m'offrir,
Je ne me saurois plus résoudre à les souffrir.

SCENE X.

LYSANDRE, *seul.*

Celidée, ah! tu fuis! tu fuis donc, et tu n'oses
Faire tes yeux témoins d'un trépas que tu causes!
Ton esprit insensible à mes feux innocens
Craint de ne l'être pas aux douleurs que je sens.
Tu crains que la pitié qui se glisse en ton ame
N'y rejette un rayon de ta première flâme,
Et qu'elle ne t'arrache un soudain repentir,
Malgré tout cet orgueil qui n'y peut consentir.
Tu vois qu'un désespoir dessus mon front exprime
En mille traits de feu mon ardeur et ton crime :
Mon visage t'accuse, et tu vois dans mes yeux
Un portrait que mon cœur conserve beaucoup mieux.
Tous mes soins, tu le sais, furent pour Célidée ;
La nuit ne m'a jamais retracé d'autre idée;
Et tout ce que Paris a d'objets ravissans
N'a jamais ébranlé le moindre de mes sens.
Ton exemple à changer en vain me sollicite;
Dans ta volage humeur j'adore ton mérite ;
Et mon amour, plus fort que mes ressentimens,
Conserve sa vigueur au milieu des tourmens.
Reviens, mon cher souci : puisqu'après tes défenses
Mes plus vives ardeurs sont pour toi des offenses,

Vois comme je persiste à te désobéir,
Et par là, si tu peux, prends droit de me haïr...
Fol! je présume ainsi rappeler l'inhumaine,
Qui ne veut pas avoir de raisons à sa haine!
Puisqu'elle a sur mon cœur un pouvoir absolu,
Il lui suffit de dire : *Ainsi je l'ai voulu.*
Cruelle, tu le veux! C'est donc ainsi qu'on traite
Les sincères ardeurs d'une amour si parfaite!
Tu me veux donc trahir! tu le veux, et ta foi
N'est qu'un gage frivole à qui vit sous ta loi!
Mais je veux l'endurer sans bruit, sans résistance.
Tu verras ma langueur, et non mon inconstance;
Et de peur de t'ôter un captif par ma mort,
J'attendrai ce bonheur de mon funeste sort.
Jusque-là mes douleurs, publiant ta victoire,
Sur mon front pâlissant élèveront ta gloire,
Et sauront en tous lieux hautement témoigner
Que sans me refroidir tu m'as pu dédaigner.

Fin du second acte.

ACTE TROISIÈME.

SCENE I.

LYSANDRE, ARONTE.

LYSANDRE.

Tu me donnes, Aronte, un étrange remède!

ARONTE.

Souverain toutefois au mal qui vous possède.
Croyez-moi, j'en ai vu des succès merveilleux
A remettre au devoir ces esprits orgueilleux.
Quand on leur sait donner un peu de jalousie,
Ils ont bientôt quitté ces traits de fantaisie:
Car enfin tout l'éclat de ces emportemens
Ne peut avoir pour but de perdre leurs amans.

LYSANDRE.

Que voudroit donc par là mon ingrate maîtresse?

ARONTE.

Elle vous joue un tour de la plus haute adresse.
Avez-vous bien pris garde au tems de ses mépris?
Tant qu'elle vous a cru légèrement épris,
Que votre chaîne encor n'étoit pas assez forte,
Vous a-t-elle jamais gouverné de la sorte?
Vous ignoriez alors l'usage des soupirs;
Ce n'étoient que douceurs, ce n'étoient que plaisirs:
Son esprit avisé vouloit par cette ruse
Établir un pouvoir dont maintenant elle use.

Remarquez-en l'adresse; elle fait vanité
De voir dans ses dédains votre fidélité.
Votre humeur endurante à ces rigueurs l'invite.
On voit par là vos feux, par vos feux son mérite;
Et cette fermeté de vos affections
Montre un effet puissant de ses perfections.
Osez-vous espérer qu'elle soit plus humaine,
Puisque sa gloire augmente augmentant votre peine?
Rabattez cet orgueil, faites-lui soupçonner
Que vous vous en piquez jusqu'à l'abandonner:
La crainte d'en voir naître une si juste suite
A vivre comme il faut l'aura bientôt réduite;
Elle en fuira la honte, et ne souffrira pas
Que ce change s'impute à son manque d'appas.
Il est de son honneur d'empêcher qu'on présume
Qu'on éteigne aisément les flâmes qu'elle allume.
Feignez d'aimer quelqu'autre, et vous verrez alors
Combien à vous reprendre elle fera d'efforts.

LYSANDRE.

Pourrois-tu me juger capable d'une feinte?

ARONTE.

Pourriez-vous trouver rude un moment de contrainte?

LYSANDRE.

Je trouve ses mépris plus doux à supporter.

ARONTE.

Pour les faire finir il faut les imiter.

LYSANDRE.

Faut-il être inconstant pour la rendre fidelle?

ARONTE.

Il faut souffrir toujours, ou déguiser comme elle.

LYSANDRE.

Que de raisons, Aronte, à combattre mon cœur,
Qui ne peut adorer que son premier vainqueur!
Du moins, auparavant que l'effet en éclate,
Fais un effort pour moi, va trouver mon ingrate;
Mets-lui devant les yeux mes services passés,
Mes feux si bien reçus, si mal récompensés,
L'excès de mes tourmens et de ses injustices.
Emploie à la gagner tes meilleurs artifices.
Que n'obtiendras-tu point par ta dextérité,
Puisque tu viens à bout de ma fidélité!

ARONTE.

Mais, mon possible fait, si cela ne succède?

LYSANDRE.

Je feindrai dès demain qu'Aminte me possède.

ARONTE.

Aminte! Ah! commencez la feinte dès demain,
Mais n'allez point courir au faubourg Saint-Germain.
Et quand penseriez-vous que cette ame cruelle
Dans le fond du marais en reçût la nouvelle?
Vous seriez tout un siècle à lui vouloir du bien,
Sans que votre arrogante en apprît jamais rien.
Puisque vous voulez feindre, il faut feindre à sa vue,
Qu'aussitôt votre feinte en puisse être apperçue,

Qu'elle blesse les yeux de son esprit jaloux,
Et porte jusqu'au cœur d'inévitables coups.
Ce sera faire au vôtre un peu de violence;
Mais tout le fruit consiste à feindre en sa présence.

LYSANDRE.

Hippolyte en ce cas seroit fort à propos:
Mais je crains qu'un ami n'en perdit le repos.
Dorimant, dont ses yeux ont charmé le courage,
Autant que Célidée en auroit de l'ombrage.

ARONTE.

Vous verrez si soudain rallumer son amour,
Que la feinte n'est pas pour durer plus d'un jour;
Et vous aurez, après, un sujet de risée
Des soupçons mal fondés de son ame abusée.

LYSANDRE.

Va trouver Célidée, et puis nous résoudrons
En ces extrémités quel avis nous prendrons.

SCENE II.

ARONTE, *seul.*

Sans que pour l'appaiser je me rompe la tête,
Mon message est tout fait, et sa réponse prête.
Bien loin que mon discours pût la persuader,
Elle n'aura jamais voulu me regarder:
Une prompte retraite au seul nom de Lysandre,
C'est par où ses dédains se seront fait entendre.

Mes amours du passé ne m'ont que trop appris.
Avec quelles couleurs il faut peindre un mépris;
A peine faisoit-on semblant de me connoître :
De sorte....

SCENE III.

FLORICE, ARONTE.

FLORICE.

Aronte, hé bien! qu'as-tu fait vers ton maîtr
Le verrons-nous bientôt ?

ARONTE.

N'en sois plus en souci,
Dans une heure au plus tard je te le rends ici.

FLORICE.

Prêt à lui témoigner....

ARONTE.

Tout prêt. Adieu. Je tremble
Que de chez Célidée on ne nous voye ensemble.

SCENE IV.

HIPPOLYTE, FLORICE.

HIPPOLYTE.

D'ou vient que mon abord l'oblige à te quitter?

FLORICE.

Tant s'en faut qu'il vous fuie, il vient de me conter....

Toutefois je ne sais si je vous le dois dire.

HIPPOLYTE.

Que tu te plais, Florice, à me mettre en martyre?

FLORICE.

Il faut vous préparer à des ravissemens.....

HIPPOLYTE.

Ta longueur m'y prépare avec bien des tourmens.
Dépêche, ces discours font mourir Hippolyte.

FLORICE.

Mourez donc promptement, que je vous ressuscite.

HIPPOLYTE.

L'insupportable femme! Enfin, diras-tu rien?

FLORICE.

L'impatiente fille! Enfin, tout ira bien.

HIP.POLYTE.

Enfin, tout ira bien! Ne saurai-je autre chose?.

FLORICE.

Il faut que votre esprit là-dessus se repose.
Vous ne pouviez tantôt souffrir de longs propos,
Et pour vous obliger j'ai tout dit en trois mots;
Mais ce que maintenant vous n'en pouvez apprendre,
Vous l'apprendrez bientôt plus au long de Lysandre.

PIPPOLYTE.

Tu ne flattes mon cœur que d'un espoir confus.

FLORICE.

Parlez à votre amie, et ne vous fâchez plus.

SCENE V.

CÉLIDÉE, HIPPOLYTE, FLORICE.

CÉLIDÉE.

Mon abord importun rompt votre conférence :
Tu m'en voudras du mal.

HIPPOLYTE.

Du mal? Et l'apparence ?
Je ne sais pas aimer de si mauvaise foi ;
Et tout à l'heure encor je lui parlois de toi.

CÉLIDÉE.

Je me retire donc afin que sans contrainte....

HIPPOLYTE.

Quitte cette grimace, et mets à part la feinte.
Tu fais la réservée en ces occasions ;
Mais tu meurs de savoir ce que nous en disions.

CÉLIDÉE.

Tu meurs de le conter plus que moi de l'apprendre,
Et tu prendrois pour crime un refus de l'entendre.
Puis donc que tu le veux, ma curiosité.....

HIPPOLYTE.

Vraiment tu me confonds de ta civilité.

CÉLIDÉE.

Voilà de tes détours, et comme tu différes
A me dire en quel point vous teniez mes affaires.

HIPPOLYTE.

Nous parlions du dessein d'éprouver ton amant.
Tu l'as vu réussir à ton contentement ?

CÉLIDÉE.

Je viens te voir exprès pour t'en dire l'issue.
Que je m'en suis trouvée heureusement déçue!
Je présumois beaucoup de ses affections,
Mais je n'attendois pas tant de soumissions.
Jamais le désespoir qui saisit son courage
N'en put tirer un mot à mon désavantage :
Il tenoit mes dédains encor trop précieux,
Et ses reproches même étoient officieux.
Aussi ce grand amour a rallumé ma flâme.
Le change n'a plus rien qui chatouille mon ame;
Il n'a plus de douceur pour mon esprit flottant,
Aussi ferme à présent qu'il le croit inconstant.

FLORICE.

Quoi que vous ayez vu de sa persévérance,
N'en prenez pas encore une entière assurance :
L'espoir de vous fléchir a pu le premier jour
Jeter sur son dépit ces beaux dehors d'amour;
Mais vous verrez bientôt que pour qui le méprise
Toute légéreté lui semblera permise.
J'ai vu des amoureux de toutes les façons.

HIPPOLYTE.

Cette bizarre humeur n'est jamais sans soupçons.
L'avantage qu'elle a d'un peu d'expérience
Tient éternellement son ame en défiance,
Mais ce qu'elle te dit ne vaut pas l'écouter.

CÉLIDÉE.

Et je ne suis pas fille à m'en épouvanter.

Je veux que ma rigueur à tes yeux continue,
Et lors sa fermeté te sera mieux connue.
Tu ne verras des traits que d'un amour si fort,
Que Florice elle-même avoûra qu'elle a tort

HIPPOLYTE.

Ce sera trop long-tems lui paroître cruelle.

CÉLIDÉE.

Tu connoîtras par là combien il m'est fidelle.
Le ciel à ce dessein nous l'envoie à propos.

HIPPOLYTE.

Et quand te résous-tu de le mettre en repos?

CÉLIDÉE.

Trouve bon, je te prie, après un peu de feinte,
Que mes feux violens s'expliquent sans contrainte;
Et pour le rappeler des portes du trépas,
Si j'en dis un peu trop, ne t'en offense pas.

SCENE VI.

LYSANDRE, CÉLIDÉE, HIPPOLYTE, FLORICE.

LYSANDRE.

Merveille des beautés, seul objet qui m'engage.....

CÉLIDÉE.

N'oublîrez-vous jamais cet importun langage?
Vous obstiner encore à me persécuter,
C'est prendre du plaisir à vous voir maltraiter.

Perdez mon souvenir avec votre espérance,
Et ne m'accablez plus de cette déférence.
Il faut pour m'arrêter des entretiens meilleurs.

LYSANDRE.

Quoi! vous prenez pour vous ce que j'adresse ailleurs?
Adore qui voudra votre rare mérite,
Un change heureux me donne à la belle Hippolyte.
Mon sort en cela seul a voulu me trahir,
Qu'en ce change mon cœur semble vous obéir,
Et que mon feu passé vous va rendre si vaine
Que vous imputerez ma flâme à votre haine,
A votre orgueil nouveau mes nouveaux sentimens,
L'effet de ma raison à vos commandemens.

CÉLIDÉE.

Tant s'en faut que je prenne une si triste gloire;
Je chasse mes dédains même de ma mémoire;
Et dans leur souvenir rien ne me semble doux,
Puisqu'en le conservant je penserois à vous.

LYSANDRE, *à Hippolyte.*

Beauté de qui les yeux, nouveaux rois de mon ame,
Me font être léger sans en craindre le blâme.....

HIPPOLYTE.

Ne vous emportez pas à ces propos perdus,
Et cessez de m'offrir des vœux qui lui sont dus:
Je pense mieux valoir que le refus d'une autre.
Si vous voulez venger son mépris par le vôtre,
Ne venez point du moins m'enrichir de son bien.
Elle vous traite mal, mais elle n'aime rien:

Vous, faites-en autant, sans chercher de retraite
Aux importunités dont elle s'est défaite.

LYSANDRE.

Que son exemple encor réglât mes actions!
Cela fut bon du tems de mes affections.
A présent que mon cœur adore une autre reine,
A présent qu'Hippolyte en est la souveraine....

HIPPOLYTE.

C'est elle seulement que vous voulez flatter.

LYSANDRE.

C'est elle seulement que je dois imiter.

HIPPOLYTE.

Savez-vous donc à quoi la raison vous oblige ?
C'est à me négliger, comme je vous néglige.

LYSANDRE.

Je ne puis imiter ce mépris de mes feux,
A moins qu'à votre tour vous m'offriez des vœux:
Donnez-m'en les moyens, vous en verrez l'issue.

HIPPOLYTE.

J'appréhenderois fort d'être trop bien reçue,
Et qu'au lieu du plaisir de me voir imiter,
Je n'eusse que l'honneur de me faire écouter,
Pour n'avoir que la honte après de me dédire.

LYSANDRE.

Souffrez donc que mon cœur sans exemple soupire,
Qu'il aime sans exemple, et que mes passions
S'égalent seulement à vos perfections.

Je vaincrai vos rigueurs par mon humble service;
Et ma fidélité....

CÉLIDÉE.

Viens avec moi, Florice;
J'ai des nippes en haut que je veux te montrer.

SCENE VII.

HIPPOLYTE, LYSANDRE.

HIPPOLYTE.

Quoi! sans la retenir vous la laissez rentrer!
Allez, Lysandre, allez; c'est assez de contraintes;
J'ai pitié du tourment que vous donnent ces feintes.
Suivez ce bel objet dont les charmes puissans
Sont et seront toujours absolus sur vos sens.
Quoi qu'après ses dédains un peu d'orgueil publie,
Son mérite est trop grand pour souffrir qu'on l'oublie;
Elle a des qualités et de corps et d'esprit
Dont pas un cœur donné jamais ne se reprit.

LYSANDRE.

Mon change fera voir l'avantage des vôtres;
Qu'en la comparaison des unes et des autres
Les siennes désormais n'ont qu'un éclat terni;
Que son mérite est grand, et le vôtre infini.

HIPPOLYTE.

Que j'emporte sur elle aucune préférence!
Vous tenez des discours qui sont hors d'apparence;

Elle me passe en tout; et, dans ce changement,
Chacun vous blâmeroit de peu de jugement.

LYSANDRE.

M'en blâmer en ce cas, c'est en manquer soi-même,
Et choquer la raison, qui veut que je vous aime.
Nous sommes hors du tems de cette vieille erreur
Qui faisoit de l'amour une aveugle fureur,
Et, l'ayant aveuglé, lui donnoit pour conduite
Le mouvement d'une ame et surprise, et séduite.
Ceux qui l'ont peint sans yeux ne le connoissoient pas;
C'est par les yeux qu'il entre, et nous dit vos appas.
Lors notre esprit en juge, et, suivant le mérite,
Il fait croître une ardeur que cette vue excite.
Si la mienne pour vous se relâche un moment,
C'est lors que je croirai manquer de jugement;
Et la même raison qui vous rend admirable
Doit rendre comme vous ma flâme incomparable.

HIPPOLYTE.

Epargnez avec moi ces propos affectés.
Encore hier Célidée avoit ces qualités;
Encore hier en mérite elle étoit sans pareille.
Si je suis aujourd'hui cette unique merveille,
Demain quelqu'autre objet dont vous suivrez la loi
Gagnera votre cœur, et ce titre sur moi.
Un esprit inconstant a toujours cette adresse....

SCENE VIII.

CHRYSANTE, PLEIRANTE, HIPPOLYTE, LYSANDRE.

CHRYSANTE.

Monsieur, j'aime ma fille avec trop de tendresse
Pour la vouloir contraindre en ses affections.

PLEIRANTE.

Madame, vous saurez ses inclinations.
Elle voudra vous plaire, et je l'en vois sourire.
(*à Lysandre.*)
Allons, mon cavalier, j'ai deux mots à vous dire.

CHRYSANTE.

Vous en aurez réponse avant qu'il soit trois jours.

SCENE IX.

CHRYSANTE, HIPPOLYTE.

CHRYSANTE.

Devinerois-tu bien quels étoient nos discours?

HIPPOLYTE.

Il vous parloit d'amour, peut-être?

CHRYSANTE.

Oui; que t'en semble?

HIPPOLYTE.

D'âges presque pareils, vous seriez bien ensemble.

CHRYSANTE.

Tu me donnes vraiment un gracieux détour.
C'étoit pour ton sujet qu'il me parloit d'amour.

HIPPOLYTE.

Pour moi ? ces jours passés un poëte qui m'adore,
Du moins à ce qu'il dit, m'égaloit à l'aurore :
Je me raillois alors de sa comparaison :
Mais, si cela se fait, il avoit bien raison.

CHRYSANTE.

Avec tout ce babil tu n'es qu'une étourdie.
Le bon homme est bien loin de cette maladie :
Il veut te marier, mais c'est à Dorimant ;
Vois si tu te résous d'accepter cet amant.

HIPPOLYTE.

Dessus tous mes desirs vous êtes absolue ;
Et, si vous le voulez, m'y voilà résolue.
Dorimant vaut beaucoup, je vous le dis sans fard.
Mais remarquez un peu le trait de ce vieillard.
Lysandre si long-tems a brûlé pour sa fille,
Qu'il en faisoit déjà l'appui de sa famille ;
A présent que ses feux ne sont plus que pour moi,
Il voudroit bien qu'un autre eût engagé ma foi,
Afin que, sans espoir dans cette amour nouvelle,
Un nouveau changement le ramenât vers elle.
N'avez-vous point pris garde, en vous disant adieu,
Qu'il a presque arraché Lysandre de ce lieu ?

CHRYSANTE.

Simple ! ce qu'il en fait ce n'est qu'à sa prière ;
Et Lysandre tient même à faveur singulière.....

HIPPOLYTE.

Je sais que Dorimant est un de ses amis;
Mais vous voyez d'ailleurs que le ciel a permis
Que, pour mieux vous montrer que tout n'est qu'artifice,
Lysandre me faisoit ses offres de service.

CHRYSANTE.

Aucun des deux n'est homme à se jouer de nous.
Quelque secret mystère est caché là-dessous.
Allons, pour en tirer la vérité plus claire,
Seules dedans ma chambre examiner l'affaire;
Ici quelque importun pourroit nous aborder.

SCENE X.

HIPPOLYTE, FLORICE.

HIPPOLYTE.

J'AURAI bien de la peine à la persuader.
Ah! Florice, en quel point laisses-tu Célidée?

FLORICE.

De honte et de dépit tout-à-fait possédée.

HIPPOLYTE.

Que t'a-t-elle montré?

FLORICE.

Cent choses à la fois,
Selon que le hasard les mettoit sous ses doigts;
Ce n'étoit qu'un prétexte à faire sa retraite.

HIPPOLYTE.

Elle t'a témoigné d'être fort satisfaite?

FLORICE.

Sans que je vous amuse en discours superflus,
Son visage suffit pour juger du surplus.

HIPPOLYTE, *regardant Célidée qui entre.*

Ses pleurs ne se sauroient empêcher de descendre,
Et j'en aurois pitié si je n'aimois Lysandre.

SCENE XI.

CÉLIDÉE, *seule.*

Infidelles témoins d'un feu mal allumé,
Soyez-le de ma honte, et vous fondant en larmes,
Punissez-vous, mes yeux, d'avoir trop présumé
Du pouvoir de vos charmes.

De quoi vous a servi d'avoir su me flatter,
D'avoir pris le parti d'un ingrat qui me trompe,
S'il ne fit le constant qu'afin de me quitter
Avecque plus de pompe ?

Quand je m'en veux défaire, il est parfait amant;
Quand je veux le garder, il n'en fait plus de compte;
Et n'ayant pu le perdre avec contentement,
Je le perds avec honte.

Ce que j'eus lors de joie augmente mon regret:
Par là mon désespoir davantage se pique.
Quand je le crus constant, mon plaisir fut secret;
Et ma honte est publique.

Le traître avoit senti qu'alors me négliger
C'étoit à Dorimant livrer toute mon ame;
Et la constance plut à cet esprit léger
Pour amortir ma flâme.

Autant que j'eus de peine à l'éteindre en naissant,
Autant m'en faudra-t-il à la faire renaître,
De peur qu'à cet amour d'être encore impuissant
Il n'ose plus paroître.

Outre que de mon cœur pleinement exilé,
Et n'y conservant plus aucune intelligence,
Il est trop glorieux pour n'être rappelé
Qu'à servir ma vengeance.

Mais j'apperçois celui qui le porte en ses yeux.
Courage donc, mon cœur, espérons un peu mieux:
Je sens bien que déjà devers lui tu t'envoles.
Mais pour t'accompagner je n'ai point de paroles:
Ma honte et ma douleur, surmontant mes desirs,
N'en laissent le passage ouvert qu'à mes soupirs.

SCENE XII.

DORIMANT, CÉLIDÉE, CLEANTE.

DORIMANT.

Dans ce profond penser, pâle, triste, abattue,
Ou quelque grand malheur de Lysandre vous tue,

Ou bientôt vos douleurs l'accableront d'ennuis.

CÉLIDÉE.

Il est cause en effet de l'état où je suis;
Non pas en la façon qu'un ami s'imagine,
Mais.....

DORIMANT.

Vous n'achevez point? faut-il que je devine?

CÉLIDÉE.

Permettez que je cède à la confusion
Qui m'étouffa la voix en cette occasion.
J'ai d'incroyables traits de Lysandre à vous dire;
Mais ce reste du jour souffrez que je respire,
Et m'obligez demain que je vous puisse voir.

DORIMANT.

De sorte qu'à présent on n'en peut rien savoir?
Dieux! elle se dérobe, et me laisse en un doute.
Poursuivons toutefois notre première route;
Peut-être ces beaux yeux dont l'éclat me surprit
De ce fâcheux soupçon purgeront mon esprit.
Frappe.

SCENE XIII.

DORIMANT, FLORICE, CLÉANTE.

FLORICE.

Que vous plaît-il ?

DORIMANT.

Peut-on voir Hippolyte?

FLORICE.

Elle vient de sortir pour faire une visite.

DORIMANT.

Ainsi tout aujourd'hui mes pas ont été vains.
Florice, à ce défaut, fais-lui mes baise-mains.

FLORICE, *seule.*

Ce sont des complimens qu'il fait mauvais lui faire :
Depuis que ce Lysandre a tâché de lui plaire,
Elle ne veut plus être au logis que pour lui ;
Et tous autres devoirs lui donnent de l'ennui.

Fin du troisième acte.

ACTE QUATRIÈME.

SCENE I.

HIPPOLYTE, ARONTE.

HIPPOLYTE.

A cet excès d'amour qu'il me faisoit paroître,
Je me croyois déjà maîtresse de ton maître;
Tu m'as fait grand dépit de me désabuser.
Qu'il a l'esprit adroit quand il veut déguiser!
Et que pour mettre en jour ces complimens frivoles
Il sait bien ajuster ses yeux à ses paroles!
Mais je me promets tant de ta dextérité,
Qu'il tournera bientôt la feinte en vérité.

ARONTE.

Je n'ose l'espérer. Sa passion trop forte
Déjà vers son objet malgré moi le remporte;
Et, comme s'il avoit reconnu son erreur,
Vos yeux lui sont à charge, et sa feinte en horreur.
Même il m'a commandé d'aller vers sa cruelle
Lui jurer que son cœur n'a brûlé que pour elle,
Attaquer son orgueil par des soumissions....

HIPPOLYTE.

J'entends assez le but de tes commissions:
Tu vas tâcher pour lui d'amollir son courage?

ARONTE.

J'emploie auprès de vous le tems de ce message,

Et la ferai parler tantôt, à mon retour,
D'une façon mal propre à donner de l'amour;
Mais, après mon rapport, si son ardeur extrême
Le résout à porter son message lui-même,
Je ne réponds de rien. L'amour qu'ils ont tous deux
Vaincra notre artifice, et parlera pour eux.

HIPPOLYTE.

Sa maîtresse éblouie ignore encore ma flâme;
Et laisse à mes conseils tout pouvoir sur son ame.
Ainsi tout est à nous, s'il ne faut qu'empêcher
Qu'un si fidelle amant n'en puisse rapprocher.

ARONTE.

Qui pourroit toutefois en détourner Lysandre,
Ce seroit le plus sûr.

HIPPOLYTE.

N'oses-tu l'entreprendre?

ARONTE.

Donnez-moi les moyens de le rendre jaloux;
Et vous verrez après frapper d'étranges coups.

HIPPOLYTE.

L'autre jour Dorimant toucha fort ma rivale,
Jusque là qu'entre eux deux son ame étoit égale;
Mais Lysandre depuis, endurant sa rigueur,
Lui montra tant d'amour qu'il regagna son cœur.

ARONTE.

Donc, à voir Célidée et Dorimant ensemble,
Quelque dieu qui vous aime aujourd'hui les assemble.

HIPPOLYTE.

Fais-les voir à ton maître, et ne perds point ce tems,
Puisque de là dépend le bonheur que j'attends.

SCENE II.

DORIMANT, CELIDÉE, ARONTE.

DORIMANT.

Aronte, un mot. Tu fuis! Crains-tu que je te voie?

ARONTE.

Non: mais, pressé d'aller où mon maître m'envoie,
J'avois doublé le pas sans vous appercevoir.

DORIMANT.

D'où viens-tu?

ARONTE.

D'un logis vers la croix du tiroir.

DORIMANT.

C'est donc en ce marais que finit ton voyage?

ARONTE.

Non, je cours au palais faire encore un message.

DORIMANT.

Et c'en est le chemin de passer par ici?

ARONTE.

Souffrez que j'aille ôter mon maître de souci;
Il meurt d'impatience à force de m'attendre.

DORIMANT.

Et touchant mes amours ne peux-tu rien m'apprendre?

As-tu vu depuis peu l'objet que je chéris?

ARONTE.

Oui; tantôt en passant j'ai rencontré Cloris.

DORIMANT.

Tu cherches des détours; je parle d'Hippolyte.

CÉLIDÉE.

Et c'est là seulement le discours qu'il évite.
Tu t'enferres, Aronte; et, pris au dépourvu,
En vain tu veux cacher ce que nous avons vu.
Va, ne sois point honteux des crimes de ton maître:
Pourquoi désavouer ce qu'il fait trop paroître?
Il la sert à mes yeux, cet infidelle amant,
Et te vient d'envoyer lui faire un compliment.

(*Aronte sort.*)

SCENE III.

DORIMANT, CÉLIDÉE.

CÉLIDÉE.

Après cette retraite et ce morne silence,
Pouvez-vous bien encor demeurer en balance?

DORIMANT.

Je n'en ai que trop vu, mes yeux m'en ont trop dit.
Aronte, en me parlant, étoit tout interdit;
Et sa confusion portoit sur son visage
Assez et trop de jour pour lire son message.
Traître, traître Lysandre, est-ce donc là le fruit
Qu'en faveur de mes feux ton amitié produit?

CÉLIDÉE.

Connoissez tout-à-fait l'humeur de l'infidelle ;
Votre amour seulement la lui fait trouver belle :
Cet objet, tout aimable et tout parfait qu'il est,
N'a des charmes pour lui que depuis qu'il vous plaît ;
Et votre affection, de la sienne suivie,
Montre que c'est par là qu'il en a pris envie,
Qu'il veut moins l'acquérir que vous le dérober.

DORIMANT, *montrant son épée.*

Voici dans ce larcin qui le fait succomber.
En ce dessein commun de servir Hippolyte,
Il faut voir seul à seul qui des deux la mérite ;
Son sang me répondra de son manque de foi,
Et me fera raison et pour vous et pour moi.
Notre vieille union ne fait qu'aigrir mon ame ;
Et mon amitié meurt voyant naître sa flâme.

CÉLIDÉE.

Vouloir quelque mesure entre un perfide et vous,
Est-ce faire justice à ce juste courroux ?
Pouvez-vous présumer, après sa tromperie,
Qu'il ait dans les combats moins de supercherie ?
Certes, pour le punir c'est trop vous négliger,
Et chercher à vous perdre au lieu de vous venger.

DORIMANT.

Pourriez-vous approuver que je prisse avantage
Pour immoler ce traître à mon peu de courage ?
J'achéterois trop cher la mort du suborneur,
Si pour avoir sa vie il m'en coûtoit l'honneur ;

Et montrerois une ame et trop basse et trop noire,
De ménager mon sang aux dépens de ma gloire.

CÉLIDÉE.

Sans les voir l'un ni l'autre en péril exposés,
Il est pour vous venger des moyens plus aisés.
Pour peu que vous fussiez de mon intelligence,
Vous auriez bientôt pris une juste vengeance;
Et vous pourriez sans bruit ôter à l'inconstant....

DORIMANT.

Quoi? ce qu'il m'a volé?

CÉLIDÉE.

Non, mais du moins autant.

DORIMANT.

La foiblesse du sexe en ce point vous conseille:
Il se croit trop vengé quand il rend la pareille.
Mais suivre le chemin que vous voulez tenir,
C'est imiter son crime au lieu de le punir;
Au lieu de lui ravir une belle maîtresse,
C'est prendre à son refus une beauté qu'il laisse..

SCENE IV.

CÉLIDÉE, DORIMANT, LYSANDRE et ARONTE, *dans le fond du théâtre.*

DORIMANT.

C'est lui faire plaisir au lieu de l'affliger;
C'est souffrir un affront, et non pas se venger.

J'en perds ici le tems. Adieu; je me retire :
Mais, avant qu'il soit peu, si vous entendez dire
Qu'un coup fatal et juste ait puni l'imposteur,
Vous pourrez aisément en deviner l'auteur.

CÉLIDÉE.

De grace, encore un mot. Hélas ! il m'abandonne
Aux cuisans déplaisirs que ma douleur me donne.
Rentre, pauvre abusée, et dedans tes malheurs,
Si tu ne les retiens, cache du moins tes pleurs.

SCENE V.

LYSANDRE, ARONTE.

ARONTE.

Hé bien ! qu'en dites-vous ? et que vous semble d'elle ?

LYSANDRE.

Hélas ! pour mon malheur tu n'es que trop fidelle.
N'exerce plus tes soins à me faire endurer ;
Ma plus douce fortune est de tout ignorer.
Je serois trop heureux sans le rapport d'Aronte.

ARONTE.

Encor pour Dorimant, il en a quelque honte ;
Vous voyant il a fui.

LYSANDRE.

Mais mon ingrate alors
Pour empêcher sa fuite a fait tous ses efforts,
Aronte; et tu prenois ses dédains pour des feintes !
Tu croyois que son cœur n'eût point d'autres atteintes,

Que son esprit entier se conservoit à moi,
Et parmi ses rigueurs n'oublioit point sa foi!

ARONTE.

A vous dire le vrai, j'en suis trompé moi-même.
Après deux ans passés dans un amour extrême,
Que sans occasion elle vînt à changer!
Je me fusse tenu coupable d'y songer.
Mais puisque sans raison la volage vous change,
Faites qu'avec raison un changement vous venge.
Pour punir comme il faut son infidélité,
Vous n'avez qu'à tourner la feinte en vérité.

LYSANDRE.

Misérable! est-ce ainsi qu'il faut qu'on me soulage?
Ai-je trop peu souffert sous cette humeur volage?
Et veux-tu désormais que par un second choix
Je m'engage à souffrir encore une autre fois?
Qui t'a dit qu'Hippolyte à cette amour nouvelle
Se rendroit plus sensible, ou seroit plus fidelle.

ARONTE.

Vous en devez, monsieur, présumer beaucoup mieux.

LYSANDRE.

Conseiller importun, ôte-toi de mes yeux.

ARONTE.

Son ame...

LYSANDRE.

Ote-toi, dis-je, et dérobe ta tête
Aux violens effets que ma colère apprête.

Ma bouillante fureur ne cherche qu'un objet.
Va, tu l'attirerois sur un sang trop abjet.

SCÈNE VI.

LYSANDRE, *seul.*

Il faut à mon courroux de plus nobles victimes;
Il faut qu'un même coup me venge de deux crimes;
Qu'après les trahisons de ce couple indiscret
L'un meure de ma main, et l'autre de regret.
Oui, la mort de l'amant punira la maîtresse;
Et mes plaisirs alors naîtront de sa tristesse.
Mon cœur, à qui mes yeux apprendront ses tourmens,
Permettra le retour à mes contentemens;
Ce visage si beau, si bien pourvu de charmes,
N'en aura plus pour moi, s'il n'est couvert de larmes.
Ses douleurs seulement ont droit de me guérir;
Pour me résoudre à vivre, il faut la voir mourir.
Frénétique transport, avec quelle insolence
Portez-vous mon esprit à tant de violence!
Allez, vous avez pris trop d'empire sur moi;
Dois-je être sans raison parce qu'ils sont sans foi?
Dorimant, Célidée, ami, chère maîtresse,
Suivrai-je contre vous la fureur qui me presse?
Quoi! vous ayant aimés, pourrois-je vous haïr?
Mais vous pourrois-je aimer, quand vous m'osez trahir?
Qu'un rigoureux combat déchire mon courage!
Ma jalousie augmente, et redouble ma rage;

Mais quelques fiers projets qu'elle jette en mon cœur,
L'amour.... Ah! ce mot seul me range à la douceur.
Celle que nous aimons jamais ne nous offense;
Un mouvement secret prend toujours sa défense :
L'amant souffre tout d'elle, et dans son changement,
Quelque irrité qu'il soit, il est toujours amant.
Toutefois si l'amour contre elle m'intimide,
Revenez, mes fureurs, pour punir le perfide;
Arrachez-lui mon bien; une telle beauté
N'est pas le juste prix d'une déloyauté.
Souffrirai-je à mes yeux que par ses artifices
Il recueillit les fruits dus à mes longs services?
S'il vous faut épargner le sujet de mes feux,
Que ce traître du moins réponde pour tous deux.
Vous me devez son sang pour expier son crime.
Contre sa lâcheté tout vous est légitime;
Et quelques châtimens.... Mais, dieux! que vois-je ici?

SCENE VII.

HIPPOLYTE, LYSANDRE.

HIPPOLYTE.

Vous avez dans l'esprit quelque pesant souci;
Ce visage enflammé, ces yeux pleins de colère,
En font voir au-dehors une marque trop claire.
Je prends assez de part en tous vos intérêts
Pour vouloir en aveugle y mêler mes regrets :

Mais si vous me disiez ce qui cause vos peines...

LYSANDRE.

Ah! ne m'imposez point de si cruelles gênes;
C'est irriter mes maux que de me secourir;
La mort, la seule mort a droit de me guérir.

HIPPOLYTE.

Si vous vous obstinez à m'en taire la cause,
Tout mon pouvoir sur vous n'est que fort peu de chose.

LYSANDRE.

Vous l'avez souverain, hormis en ce seul point.

HIPPOLYTE.

Laissez-le-moi par-tout, ou ne m'en laissez point.
C'est n'aimer qu'à demi qu'aimer avec réserve;
Et ce n'est pas ainsi que je veux qu'on me serve.
Il faut m'apprendre tout, et, lorsque je vous voi,
Etre de belle humeur, ou n'être plus à moi.

LYSANDRE.

Ne perdez point d'efforts à vaincre mon silence;
Vous useriez sur moi de trop de violence.
Adieu. Je vous ennuie; et les grands déplaisirs
Veulent en liberté s'exhaler en soupirs.

SCENE VIII.

HIPPOLYTE, *seule.*

C'est donc là tout l'état que tu fais d'Hippolyte!
Après des vœux offerts, c'est ainsi qu'on me quitte!
Qu'Aronte jugeoit bien que ces feintes amours,
Avant qu'il fût long-tems, interromproient leur cours!

Dans ce peu de succès des ruses de Florice,
J'ai manqué de bonheur, mais non pas de malice;
Et, si j'en puis jamais trouver l'occasion,
J'y mettrai bien encor de la division.
Si notre pauvre amant est plein de jalousie,
Ma rivale qui sort n'en est pas moins saisie.

SCENE IX.

HIPPOLYTE, CÉLIDÉE.

CÉLIDÉE.

N'AI-JE pas tantôt vu mon perfide avec vous?
Il a bientôt quitté des entretiens si doux.

HIPPOLYTE.

Qu'y feroit-il, ma sœur? Ta fidelle Hippolyte
Traite cet inconstant ainsi qu'il le mérite.
Il a beau m'en conter de toutes les façons,
Je le renvoie ailleurs pratiquer ses leçons.

CÉLIDÉE.

Le parjure à présent est fort sur ta louange?

HIPPOLYTE.

Il ne tient pas à lui que je ne sois un ange;
Et quand il vient ensuite à parler de ses feux,
Aucune passion jamais n'approcha d'eux.
Par tous ces vains discours il croit fort qu'il m'oblige,
Mais non la moitié tant qu'alors qu'il te néglige;
C'est par là qu'il me pense acquérir puissamment:
Et moi, qui t'ai toujours chérie uniquement,

Je te laisse à juger alors si je l'endure.

CÉLIDÉE.

C'est trop prendre, ma sœur, de part en mon injure;
Laisse-le mépriser celle dont les mépris
Sont cause maintenant que d'autres yeux l'ont pris.
Si Lysandre te plaît, possède le volage;
Mais ne me traite point avec désavantage;
Et si tu te résous d'accepter mon amant,
Relâche-moi du moins le cœur de Dorimant.

HIPPOLYTE.

Pourvu que leur vouloir se range sous le nôtre,
Je te donne le choix et de l'un, et de l'autre;
Ou, si l'un ne suffit à ton jeune desir,
Défais-moi de tous deux, tu me feras plaisir.
J'estimai fort Lysandre avant que le connoître;
Mais depuis cet amour que mes yeux ont fait naître,
Je te répute heureuse après l'avoir perdu.
Que son humeur est vaine! et qu'il fait l'entendu!
Que son discours est fade avec ses flatteries!
Qu'on est importuné de ses afféteries!
Vraiment, si tout le monde étoit fait comme lui,
Je crois qu'avant deux jours je sécherois d'ennui.

CÉLIDÉE.

Qu'en cela du destin l'ordonnance fatale
A pris pour nos malheurs une route inégale!
L'un et l'autre me fuit, et je brûle pour eux;
L'un et l'autre t'adore, et tu les fuis tous deux.

HIPPOLYTE.

Si nous changions de sort, que nous serions contentes!

CÉLIDÉE.

Outre, hélas! que le ciel s'oppose à nos attentes,
Lysandre n'a plus rien à rengager ma foi.

HIPPOLYTE.

Mais l'autre, tu voudrois....

SCENE X.

PLEIRANTE, HIPPOLYTE, CÉLIDÉE.

PLEIRANTE.

Ne rompez pas pour moi;
Craignez-vous qu'un ami sache de vos nouvelles?

HIPPOLYTE.

Nous causions de mouchoirs, de rabats, de dentelles,
De ménage de fille.

PLEIRANTE.

Et parmi ces discours
Vous conféricz ensemble un peu de vos amours?
Hé bien! ce serviteur, l'aura-t-on agréable?

HIPPOLYTE.

Vous m'attaquez toujours par quelque trait semblable.
Des hommes comme vous ne sont que des conteurs.
Vraiment, c'est bien à moi d'avoir des serviteurs!

PLEIRANTE.

Parlons, parlons françois. Enfin pour cette affaire
Nous en remettrons-nous à l'avis d'une mère?

HIPPOLYTE.

J'obéirai toujours à son commandement.
Mais de grace, monsieur, parlez plus clairement:
Je ne puis deviner ce que vous voulez dire.

PLEIRANTE.

Un certain cavalier pour vos beaux yeux soupire.

HIPPOLYTE.

Vous en voulez par là....

PLEIRANTE.

Ce n'est point fixion
Que ce que je vous dis de son affection.
Votre mère sut hier à quel point il vous aime,
Et veut que ce soit vous qui vous donniez vous-même.

HIPPOLYTE.

Et c'est ce que ma mère, afin de m'expliquer,
Ne m'a point fait l'honneur de me communiquer.
Mais pour l'amour de vous je vais le savoir d'elle.

SCENE XI.

PLEIRANTE, CELIDÉE.

PLEIRANTE.

Ta compagne est du moins aussi fine que belle.

CÉLIDÉE.

Elle a bien su, de vrai, se défaire de vous.

PLEIRANTE.

Et fort habilement se parer de mes coups.

CÉLIDÉE.

Peut-être innocemment, faute d'y rien comprendre.

PLEIRANTE.

Mais faute, bien plutôt, d'y vouloir rien entendre.
Je suis des plus trompés si Dorimant lui plaît.

CÉLIDÉE.

Y prenez-vous, monsieur, pour lui quelque intérêt?

PLEIRANTE.

Lysandre m'a prié d'en porter la parole.

CÉLIDÉE.

Lysandre!

PLEIRANTE.

Oui, ton Lysandre.

CÉLIDÉE.

Et lui-même cajole...

PLEIRANTE.

Quoi? que cajole-t-il?

CÉLIDÉE.

Hippolyte à mes yeux.

PLEIRANTE.

Folle! il n'aima jamais que toi dessous les cieux;
Et nous sommes tout prêts de choisir la journée
Qui bientôt de vous deux termine l'hyménée.
Il se plaint toutefois un peu de ta froideur:
Mais pour l'amour de moi montre-lui plus d'ardeur.
Parle, ma volonté sera-t-elle obéie?

CÉLIDÉE.

Hélas! qu'on vous abuse après m'avoir trahie!

Il vous fait, cet ingrat, parler pour Dorimant,
Tandis qu'au même objet il s'offre pour amant,
Et traverse par là tout ce qu'à sa prière
Votre vaine entremise avance vers la mère.
Cela, qu'est-ce, monsieur, que se jouer de vous?

PLEIRANTE.

Qu'il est peu de raison dans ces esprits jaloux!
Hé quoi! pour un ami s'il rend une visite,
Faut-il s'imaginer qu'il cajole Hippolyte?

CÉLIDÉE.

Je sais ce que j'ai vu.

PLEIRANTE.

Je sais ce qu'il m'a dit,
Et ne veux plus du tout souffrir de contredit.
Mon choix de votre hymen en sa faveur dispose.

CÉLIDÉE.

Commandez-moi plutôt, monsieur, toute autre chose.

PLEIRANTE.

Quelle bizarre humeur, quelle inégalité,
De rejeter un bien qu'on a tant souhaité!
La belle, voyez-vous, qu'on perde ces caprices;
Il faut pour m'éblouir de meilleurs artifices.
Quelque nouveau venu vous donne dans les yeux,
Quelque jeune étourdi qui vous flatte un peu mieux;
Et parce qu'il vous fait quelque feinte caresse,
Il faut que nous manquions vous et moi de promesse!

Quittez pour votre bien ces fantasques refus.

CÉLIDÉE.

Monsieur....

PLEIRANTE.

Quittez-les, dis-je, et ne contestez plus.

SCENE XII.

CELIDÉE, *seule.*

Facheux commandement d'un incrédule pere!
Qu'il me fut doux jadis, et qu'il me désespère!
J'avois, auparavant qu'on m'eût manqué de foi,
Le devoir et l'amour tout d'un parti chez moi;
Et ma flâme, d'accord avecque sa puissance,
Unissoit mes desirs à son obéissance:
Mais, hélas! que depuis son infidélité
Je trouve d'injustice en son autorité!
Mon esprit s'en révolte, et ma flâme bannie
Fait qu'un si saint pouvoir m'est une tyrannie.
Dures extrémités où mon sort est réduit!
On donne mes faveurs à celui qui les fuit.
Nous avons l'un pour l'autre une pareille haine;
Et l'on m'attache à lui d'une éternelle chaîne!
Mais, s'il ne m'aimoit plus, parleroit-il d'amour
A celui dont je tiens la lumière du jour?
Mais, s'il m'aimoit encor, verroit-il Hippolyte?
Mon cœur en même tems se retient et s'excite.
Je ne sais quoi me flatte, et je sens déjà bien
Que mon feu ne dépend que de croire le sien.

Tout beau, ma passion, c'est déjà trop paroître ;
Attends, attends du moins la sienne pour renaître.
A quelle folle erreur me laissé-je emporter !
Il fait tout à dessein de me persécuter :
L'ingrat cherche ma peine, et veut par sa malice
Que l'ordre qu'on me donne augmente mon supplice.
Rentrons, que son objet présenté par hasard
De mon cœur ébranlé ne reprenne une part.
C'est bien assez qu'un père à souffrir me destine,
Sans que mes yeux encore aident à ma ruine.

SCENE XIII.

LA LINGÈRE, LE MERCIER.

LA LINGÈRE, *après qu'ils se sont entrepoussé une boîte qui est entre leurs boutiques.*

J'ENVERRAI tout à bas, puis après on verra.
Ardez, vraiment c'est-mon, on vous l'endurera.
Vous êtes un bel homme, et je dois fort vous craindre!

LE MERCIER.

Tout est sur mon tapis, qu'avez-vous à vous plaindre?

LA LINGÈRE.

Aussi votre tapis est tout sur mon battant;
Je ne m'étonne plus de quoi je gagne tant.

LE MERCIER.

Là, là, criez bien haut, faites bien l'étourdie,
Et puis on vous jouera dedans la comédie.

LA LINGÈRE.

Je voudrois l'avoir vu, que quelqu'un s'y fût mis.
Pour en avoir raison nous manquerions d'amis!
On joue ainsi le monde!

LE MERCIER.

Après tout ce langage,
Ne me repoussez pas mes boîtes davantage.
Votre caquet m'enlève à tous coups mes chalands.
Vous vendez dix rabats contre moi deux galans.
Pour conserver la paix, depuis six mois j'endure,
Sans vous en dire mot, sans le moindre murmure;
Et vous me harcelez et sans cause et sans fin.
Qu'une femme hargneuse est un mauvais voisin!
Nous n'appaiserons point cette humeur qui vous pique,
Que par un entre-deux mis à votre boutique;
Alors n'ayant plus rien ensemble à démêler,
Vous n'aurez plus aussi sur quoi me quereller.

LA LINGÈRE.

Justement.

SCENE XIV.

LA LINGÈRE, FLORICE, LE MERCIER, LE LIBRAIRE, CLÉANTE.

LA LINGÈRE, *à Florice.*

De tout loin je vous ai reconnue.

FLORICE.

Vous vous doutez donc bien pourquoi je suis venue.

Les avez-vous reçus ces points-coupés nouveaux ?

LA LINGÈRE.

Ils viennent d'arriver.

FLORICE.

Voyons donc les plus beaux.

LE MERCIER, *à Cléante qui passe.*

Ne vous vendrai-je rien, monsieur? des bas de soie,
Des gans en broderie, ou quelque petite oie ?

CLÉANTE, *au libraire.*

Ces livres que mon maître avoit fait mettre à part,
Les avez-vous encor?

LE LIBRAIRE, *empaquetant ses livres.*

Ah! que vous venez tard!
Encore un peu, ma foi, je m'en allois les vendre.
Trois jours sans revenir! je m'ennuyois d'attendre.

CLÉANTE.

Je l'avois oublié. Le prix?

LE LIBRAIRE.

Chacun le sait;
Autant de quarts d'écus, c'est un marché tout fait.

LA LINGÈRE, *à Florice.*

Hé bien! qu'en dites-vous?

FLORICE.

J'en suis toute ravie,
Et n'ai rien encor vu de pareil en ma vie.
Vous aurez notre argent, si l'on croit mon rapport.
Que celui-ci me semble et délicat et fort!
Que cet autre me plaît! que j'en aime l'ouvrage!
Montrez-m'en cependant quelqu'un à mon usage.

LA LINGÈRE.

Voici de quoi vous faire un assez beau collet.

FLORICE.

Je pense en vérité qu'il ne seroit point laid.
Que me coûtera-t-il?

LA LINGÈRE.

Allez, faites-moi vendre;
Et pour l'amour de vous je n'en voudrai rien prendre
Mais avisez alors à me récompenser.

FLORICE.

L'offre n'est pas mauvaise, et vaut bien y penser.
Vous me verrez demain avecque ma maîtresse.

SCENE XV.

FLORICE, ARONTE, LE MERCIER, LA LINGÈRE.

FLORICE.

ARONTE, hé bien! quels fruits produira notre adresse?

ARONTE.

De fort mauvais pour moi. Mon maître au désespoir
Fuit les yeux d'Hippolyte, et ne veut plus me voir.

FLORICE.

Nous sommes donc ainsi bien loin de notre compte?

ARONTE.

Oui; mais tout le malheur en tombe sur Aronte.

FLORICE.

Ne te débauche point, je veux faire ta paix.

ARONTE.

Son courroux est trop grand pour s'appaiser jamais.

FLORICE.

S'il vient encor chez nous, ou chez sa Célidée,
Je te rends aussitôt l'affaire accommodée.

ARONTE.

Si tu fais ce coup-là, que ton pouvoir est grand!
Viens, je te veux donner tout-à-l'heure un galant.

LE MERCIER.

Voyez, monsieur, j'en ai des plus beaux de la terre;
En voilà de Paris, d'Avignon, d'Angleterre.

ARONTE,
après avoir regardé une boîte de rubans.

Tous vos rubans n'ont point d'assez vives couleurs.
Allons, Florice, allons; il en faut voir ailleurs.

LA LINGÈRE.

Ainsi, faute d'avoir de bonne marchandise,
Des hommes comme vous perdent leur chalandise.

LE MERCIER.

Vous ne la perdez pas, vous; mais dieu sait comment:
Du moins, si je vends peu, je vends loyalement,
Et je n'attire point avec une promesse
De suivante qui m'aide à tromper sa maîtresse.

LA LINGERE.

Quand il faut dire tout, on s'entreconnoît bien;
Chacun sait son métier, et... Mais je ne dis rien.

LE MERCIER.

Vous ferez un grand coup, si vous pouvez vous taire.

LA LINGÈRE.

Je ne réplique point à des gens en colère.

Fin du quatrième acte.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE I.

LYSANDRE, *seul.*

Indiscrète vengeance, imprudentes chaleurs,
Dont l'impuissance ajoute un comble à mes malheurs,
Ne me conseillez plus la mort de ce faussaire;
J'aime encor Célidée, et n'ose lui déplaire.
Priver de la clarté ce qu'elle aime le mieux,
Ce n'est pas le moyen d'agréer à ses yeux.
L'amour en la perdant me retient en balance;
Il produit ma fureur, et rompt sa violence;
Et, me laissant trahi, confus et méprisé,
Ne veut que triompher de mon cœur divisé.
Amour, cruel auteur de ma longue misère,
Ou permets à la fin d'agir à ma colère,
Ou, sans m'embarrasser d'inutiles transports,
Auprès de ce bel œil fais tes derniers efforts.
Viens, accompagne-moi chez ma belle inhumaine,
Et, comme de mon cœur, triomphe de sa haine.
Contre toi ma vengeance a mis les armes bas,
Contre ses cruautés rends les mêmes combats;
Exerce ta puissance à fléchir la farouche;
Montre-toi dans mes yeux, et parle par ma bouche;
Si tu te sens trop foible, appelle à ton secours
Le souvenir de mille et de mille heureux jours,

Où ses desirs, d'accord avec mon espérance,
Ne laissoient à nos vœux aucune différence.
Je pense avoir encor ce qui la sut charmer,
Les mêmes qualités qu'elle voulut aimer.
Peut-être mes douleurs ont changé mon visage,
Mais en revanche aussi je l'aime davantage.
Mon respect s'est accru pour un objet si cher;
Je ne me venge point de peur de la fâcher.
Un infidelle ami tient sont ame captive,
Je le sais, je le vois, et je souffre qu'il vive.
Je tarde trop; allons ou vaincre ses refus,
Ou me venger sur moi de ne lui plaire plus;
Et tirons de son cœur, malgré sa flâme éteinte,
La pitié par ma mort, ou l'amour par ma plainte:
Ses rigueurs par ce fer me perceront le sein.

SCENE I.I.

DORIMANT, LYSANDRE.

DORIMANT.

Hé quoi! pour m'avoir vu vous changez de dessein?
Ne craignez point pour moi d'entrer chez Hippolyte;
Vous ne m'apprendrez rien en lui faisant visite:
Mes yeux, mes propres yeux n'ont que trop découvert,
Comme un ami si rare auprès d'elle me sert.

LYSANDRE.

Parlez plus franchement. Ma rencontre importune
Auprès d'un autre objet trouble votre fortune;

Et vous montrez assez, par ces foibles détours,
Qu'un témoin comme moi déplaît à vos amours.
Vous voulez seul à seul cajoler Célidée :
La querelle entre nous sera bientôt vidée :
Ma mort vous donnera chez elle un libre accès,
Ou ma juste vengeance un funeste succès.

DORIMANT.

Qu'est ceci, déloyal? quelle fourbe est la vôtre!
Vous m'en disputez une, afin d'acquérir l'autre!
Après ce que chacun a vu de votre feu,
C'est une lâcheté d'en faire un désaveu.

LYSANDRE.

Je ne me connois point à combattre d'injures.

DORIMANT.

Aussi veux-je punir autrement tes parjures.
Le ciel, le juste ciel, ennemi des ingrats,
Qui pour ton châtiment a destiné mon bras,
T'apprendra qu'à moi seul Hippolyte est gardée.

LYSANDRE.

Garde ton Hipolyte.

DORIMANT.

Et toi ta Célidée.

LYSANDRE.

Voilà faire le fin de crainte d'un combat.

DORIMANT.

Tu m'imputes la crainte, et ton cœur s'en abat.

LYSANDRE.

Laissons à part les noms, disputons la maîtresse;
Et, pour qui que ce soit, montre ici ton adresse.

DORIMANT.

C'est comme je l'entends,

(*Lysandre et Dorimant mettent l'épée à la main.*)

SCENE III.

CÉLIDÉE, LYSANDRE, DORIMANT.

CÉLIDÉE.

O dieux! ils sont aux coups.

(*à Lysandre.*)

Ah! perfide, sur moi détourne ton courroux;
La mort de Dorimant me seroit trop funeste.

DORIMANT.

Lysandre, une autre fois nous viderons le reste.

CÉLIDÉE, *à Dorimant.*

Arrête, cher ingrat!

LYSANDRE.

Tu recules, voleur!

DORIMANT.

Je fuis cette importune, et non pas ta valeur.

SCENE IV.

LYSANDRE, CÉLIDÉE.

LYSANDRE.

Ne suivez pas du moins ce perfide à ma vue.
Avez-vous résolu que sa fuite me tue,
Et qu'ayant su braver son plus vaillant effort,
Par sa retraite infame il me donne la mort?
Pour en frapper le coup vous n'avez qu'à le suivre.

CÉLIDÉE.

Je tiens des gens sans foi si peu dignes de vivre,
Qu'on ne verra jamais que je recule un pas
De crainte de causer un si juste trépas.

LYSANDRE.

Hé bien! voyez-le donc; ma lame toute prête
N'attendoit que vos yeux pour immoler ma tête.
Vous lirez dans mon sang à vos pieds répandu
Ce que valoit l'amant que vous aurez perdu;
Et, sans vous reprocher un si cruel outrage,
Ma main de vos rigueurs achèvera l'ouvrage.
Trop heureux mille fois, si je plais en mourant
A celle à qui j'ai pu déplaire en l'adorant,
Et si ma prompte mort, secondant son envie,
L'assure du pouvoir qu'elle avoit sur ma vie!

CÉLIDÉE.

Moi, du pouvoir sur vous! vos yeux se sont mépris;
Et quelque illusion qui trouble vos esprits

Vous fait imaginer d'être auprès d'Hippolyte.
Allez, volage, allez où l'amour vous invite;
Dans ces doux entretiens rechercher vos plaisirs,
Et ne m'empêchez plus de suivre mes desirs.

LYSANDRE.

Ce n'est pas sans raison que ma feinte passée
A jeté cette erreur dedans votre pensée.
Il est vrai devant vous, forçant mes sentimens,
J'ai présenté des vœux, j'ai fait des complimens:
Mais c'étoient complimens qui partoient d'une souche;
Mon cœur que vous teniez désavouoit ma bouche.
Pleirante, qui rompit ces ennuyeux discours,
Sait bien que mon amour n'en changea point de cours.
Contre votre froideur une modeste plainte
Fut tout notre entretien au sortir de la feinte;
Et je le priai lors.....

CÉLIDÉE.

D'user de son pouvoir?
Ce n'étoit pas par là qu'il me falloit avoir.
Les mauvais traitemens ne font qu'aigrir les ames.

LYSANDRE.

Confus, désespéré du mépris de mes flâmes,
Sans conseil, sans raison, pareil aux matelots
Qu'un naufrage abandonne à la merci des flots,
Je me suis pris à tout, ne sachant où me prendre.
Ma douleur par mes cris d'abord s'est fait entendre;
J'ai cru que vous seriez d'un naturel plus doux,
Pourvu que votre esprit devînt un peu jaloux;

J'ai fait agir pour moi l'autorité d'un père ;
J'ai fait venir aux mains celui qu'on me préfère ;
Et, puisque ces efforts n'ont réussi qu'en vain,
J'aurai de vous ma grace, ou la mort de ma main.
Choisissez, l'une ou l'autre achèvera mes peines.
Mon sang brûle déjà de sortir de mes veines ;
Il faut, pour l'arrêter, me rendre votre amour :
Je n'ai plus rien sans lui qui me retienne au jour.

CÉLIDÉE.

Volage ! falloit-il pour un peu de rudesse
Vous porter si soudain à changer de maîtresse ?
Que je vous croyois bien d'un jugement plus meur !
Ne pouviez-vous souffrir de ma mauvaise humeur ?
Ne pouviez-vous juger que c'étoit une feinte
A dessein d'éprouver quelle étoit votre atteinte ?
Les dieux m'en soient témoins, et ce nouveau sujet
Que vos feux inconstans ont choisi pour objet,
Si jamais j'eus pour vous de dédain véritable
Avant que votre amour parût si peu durable.
Qu'Hippolyte vous die avec quels sentimens
Je lui fus raconter vos premiers mouvemens,
Avec quelles douceurs je m'étois préparée
A redonner la joie à votre ame éplorée.
Dieux ! que je fus surprise, et mes sens éperdus,
Quand je vis vos devoirs à sa beauté rendus !
Votre légèreté fut soudain imitée :
Non pas que Dorimant m'en eût sollicitée ;
Au contraire, il me fuit, et l'ingrat ne veut pas
Que sa franchise cède au peu que j'ai d'appas.

Mais, hélas! plus il fuit, plus son portrait s'efface.
Je vous sens malgré moi reprendre votre place.
L'aveu de votre erreur désarme mon courroux;
Ne redoutez plus rien, l'amour combat pour vous.
Si nous avons failli de feindre l'un et l'autre,
Pardonnez à ma feinte, et j'oublirai la vôtre.
Moi-même je l'avoue à ma confusion,
Mon imprudence a fait notre division.
Tu ne méritois pas de si rudes alarmes:
Accepte un repentir accompagné de larmes;
Et souffre que le tien nous fasse tour à tour,
Par ce petit divorce augmenter notre amour.

LYSANDRE.

Que vous me surprenez! Ô ciel! est-il possible
Que je vous trouve encore à mes desirs sensible?
Que j'aime ces dédains qui finissent ainsi!

CÉLIDÉE.

Et pour l'amour de toi que je les aime aussi!

LYSANDRE.

Que ce soit toutefois sans qu'il vous prenne envie
De les plus essayer au péril de ma vie.

CÉLIDÉE.

J'aime trop désormais ton repos et le mien;
Tous mes soins n'iront plus qu'à notre commun bien.
Voudrois-je après ma faute une plus douce amende
Que l'effet d'un hymen qu'un père me commande?
Je t'accusois en vain d'une infidélité;
Il agissoit pour toi de pleine autorité,

Me traitoit de parjure et de fille rebelle.
Mais allons lui porter cette heureuse nouvelle.
Ce que pour mes froideurs il témoigne d'horreur
Mérite bien qu'en hâte on le tire d'erreur.

L Y S A N D R E.

Vous craignez qu'à vos yeux cette belle Hippolyte
N'ait encor de ma bouche un hommage hypocrite.

C É L I D É E.

Non. Je fuis Dorimant qu'ensemble j'apperçoi;
Je ne veux plus le voir, puisque je suis à toi.

SCENE V.

DORIMANT, HIPPOLYTE.

D O R I M A N T.

Autant que mon esprit adore vos mérites,
Autant veux-je de mal à vos longues visites.

H I P P O L Y T E.

Que vous ont-elles fait pour vous mettre en courroux?

D O R I M A N T.

Elles m'ôtent le bien de vous trouver chez vous.
J'y fais à tous momens une course inutile.
J'apprends cent fois le jour que vous êtes en ville:
En voici presque trois que je n'ai pu vous voir
Pour rendre à vos beautés ce que je sais devoir;
Et n'étoit qu'aujourd'hui cette heureuse rencontre,
Sur le point de rentrer, par hasard me les montre,

Je crois que ce jour même auroit encor passé,
Sans moyen de m'en plaindre aux yeux qui m'ont blessé.

HIPPOLYTE.

Ma libre et gaye humeur hait le ton de la plainte ;
Je n'en puis écouter qu'avec de la contrainte.
Si vous prenez plaisir dedans mon entretien,
Pour le faire durer ne vous plaignez de rien.

DORIMANT.

Vous me pouvez ôter tout sujet de me plaindre.

HIPPOLYTE.

Et vous pouvez aussi vous empêcher d'en feindre.

DORIMANT.

Est-ce en feindre un sujet qu'accuser vos rigueurs?

HIPPOLYTE.

Pour vous en plaindre à faux vous feignez des langueurs.

DORIMANT.

Verrois-je sans languir ma flâme qu'on néglige ?

HIPPOLYTE.

Eteignez cette flâme où rien ne vous oblige.

DORIMANT.

Vos charmes trop puissans me forcent à ces feux.

HIPPOLYTE.

Oui, mais rien ne vous force à vous approcher d'eux.

DORIMANT.

Ma présence vous fâche, et vous est odieuse.

HIPPOLYTE.

Non; mais tout ce discours la peut rendre ennuyeuse.

DORIMANT.

Je vois bien ce que c'est, je lis dans votre cœur;
Il a reçu les traits d'un plus heureux vainqueur;
Un autre, regardé d'un œil plus favorable,
A mes soumissions vous fait inexorable;
C'est pour lui seulement que vous voulez brûler.

HIPPOLYTE.

Il est vrai. Je ne puis vous le dissimuler:
Il faut que je vous traite avec toute franchise.
Alors que je vous pris, un autre m'avoit prise,
Un autre captivoit mes inclinations.
Vous devez présumer de vos perfections
Que, si vous attaquiez un cœur qui fût à prendre,
Il seroit mal-aisé qu'il s'en pût bien défendre.
Vous auriez eu le mien s'il n'eût été donné;
Mais, puisque les destins ainsi l'ont ordonné,
Tant que ma passion aura quelque espérance,
N'attendez rien de moi que de l'indifférence.

DORIMANT.

Vous ne m'apprenez point le nom de cet amant.
Sans doute que Lysandre est cet objet charmant
Dont les discours flatteurs vous ont préoccupée.

HIPPOLYTE.

Cela ne se dit point à des hommes d'épée.
Vous exposer aux coups d'un duel hasardeux,
Ce seroit le moyen de vous perdre tous deux.
Je vous veux, si je puis, conserver l'un et l'autre:
Je chéris sa personne, et hais si peu la vôtre,

Qu'ayant perdu l'espoir de le voir mon époux,
Si ma mère y consent, Hippolyte est à vous;
Mais aussi jusque-là plaignez votre infortune.

DORIMANT.

Permettez pour ce nom que je vous importune;
Ne me refusez plus de me le déclarer;
Que je sache en quel tems j'aurai droit d'espérer.
Un mot me suffira pour me tirer de peine;
Et lors j'étoufferai si bien toute ma haine,
Que vous me trouverez vous-même trop remis.

SCENE VI.

PLEIRANTE, LYSANDRE, CÉLIDÉE, DORIMANT, HIPPOLYTE.

PLEIRANTE.

Souffrez, mon cavalier, que je vous rende amis.
Vous ne lui voulez pas quereller Célidée?

DORIMANT.

L'affaire, à cela près, peut être décidée;
Voici le seul objet de nos affections,
Et l'unique motif de nos dissensions.

LYSANDRE.

Dissipe, cher ami, cette jalouse atteinte;
C'est l'objet de tes feux et celui de ma feinte.
Mon cœur fut toujours ferme, et moi je me dédis
Des vœux que de ma bouche elle reçut jadis.

Piqué d'un faux dédain, j'avois pris fantaisie
De mettre Célidée en quelque jalousie ;
Mais au lieu d'un esprit j'en ai fait deux jaloux.

PLEIRANTE.

Vous pouvez désormais achever entre vous ;
Je vais dans ce logis dire un mot à madame.

SCENE VII.

DORIMANT, LYSANDRE, CÉLIDÉE, HIPPOLYTE.

DORIMANT.

Ainsi, loin de m'aider, tu traversois ma flâme !

LYSANDRE.

Les efforts que Pleirante à ma prière a faits
T'auroient acquis déjà le but de tes souhaits ;
Mais tu dois accuser les glaces d'Hippolyte,
Si ton bonheur n'est pas égal à ton mérite.

HIPPOLYTE.

Qu'aurai-je cependant pour satisfaction
D'avoir servi d'objet à votre fiction ?
Dans votre différend je suis la plus blessée,
Et me trouve à l'accord entièrement laissée.

CÉLIDÉE.

N'y songe plus, de grace ; et, pour l'amour de moi,
Trouve bon qu'il ait feint de vivre sous ta loi.
Veux-tu le quereller lorsque je lui pardonne ?
Le droit de l'amitié tout autrement ordonne.

Tout prêts d'être assemblés d'un lien conjugal,
Tu ne le peux haïr sans me vouloir du mal.
J'ai feint par ton conseil, lui, par celui d'un autre ;
Et bien qu'amour jamais ne fût égal au nôtre,
Je m'étonne comment cette confusion
Laisse finir si tôt notre division.

HIPPOLYTE.

De sorte qu'à présent le ciel y remédie ?

CÉLIDÉE.

Tu vois; mais après tout, s'il faut que je le die,
Ton conseil est fort bon, mais un peu dangereux.

HIPPOLYTE.

Excuse, chère amie, un esprit amoureux.
Lysandre me plaisoit, et tout mon artifice
N'alloit qu'à détourner son cœur de ton service.
J'ai fait ce que j'ai pu pour brouiller vos esprits ;
J'ai, pour me l'attirer, pratiqué tes mépris :
Mais puisqu'ainsi le ciel rejoint votre hyménée....

DORIMANT.

Votre rigueur vers moi doit être terminée.
Sans chercher de raison pour vous persuader,
Votre amour hors d'espoir fait qu'il me faut céder ;
Vous savez trop à quoi la parole vous lie.

HIPPOLYTE.

A vous dire le vrai, j'ai fait une folie :
Je les croyois encor loin de se réunir,
Et moi, par conséquent, loin de vous la tenir.

DORIMANT.

Auriez-vous, pour la rompre, une ame assez légère?

HIPPOLYTE.

Puisque je l'ai promis, vous pouvez voir ma mère.

LYSANDRE.

Si tu juges Pleirante à cela suffisant,
Je crois qu'eux deux ensemble en parlent à présent.

DORIMANT.

Après cette faveur qu'on vient de me promettre,
Je crois que mes devoirs ne se peuvent remettre;
J'espère tout de lui : mais pour un bien si doux
Je ne saurois.....

LYSANDRE.

Arrête, ils s'avancent vers nous.

SCENE DERNIERE.

PLEIRANTE, CHRYSANTE, LYSANDRE, DORIMANT, CÉLIDÉE, HIPPOLYTE, FLORICE.

DORIMANT, *à Chrysante.*

MADAME, un pauvre amant, captif de cette belle,
Implore le pouvoir que vous avez sur elle;
Tenant ses volontés vous gouvernez mon sort.
J'attends, de votre bouche, ou la vie, ou la mort.

CHRYSANTE, *à Dorimant.*

Un homme tel que vous, et de votre naissance,
Ne peut avoir besoin d'implorer ma puissance.

Si vous avez gagné ses inclinations,
Soyez sûr du succès de vos affections.
Mais je ne suis pas femme à forcer son courage;
Je sais ce que la force est en un mariage.
Il me souvient encor de tous mes déplaisirs
Lorsqu'un premier hymen contraignit mes desirs :
Et, sage à mes dépens, je veux bien qu'Hippolyte
Prenne ou laisse, à son choix, un homme de mérite.
Ainsi présumez tout de mon consentement,
Mais ne prétendez rien de mon commandement.

DORIMANT, *à Hippolyte.*

Après un tel aveu serez-vous inhumaine ?

HIPPOLYTE, *à Chrysante.*

Madame, un mot de vous me mettroit hors de peine.
Ce que vous remettez à mon choix d'accorder,
Vous feriez beaucoup mieux de me le commander.

PLEIRANTE, *à Chrysante.*

Elle vous montre assez où son desir se porte.

CHRYSANTE.

Puisqu'elle s'y résout, le reste ne m'importe.

DORIMANT.

Ce favorable mot me rend le plus heureux
De tout ce que jamais on a vu d'amoureux.

LYSANDRE.

J'en sens croître la joie au milieu de mon ame,
Comme si de nouveau l'on acceptoit ma flâme.

HIPPOLYTE, *à Lysandre.*

Ferez-vous donc enfin quelque chose pour moi?

LYSANDRE.

Tout, hormis ce seul point, de lui manquer de foi.

HIPPOLYTE.

Pardonnez donc à ceux qui gagnés par Florice,
Lorsque je vous aimois, m'ont fait quelque service.

LYSANDRE.

Je vous entends assez, soit. Aronte, impuni,
Pour ses mauvais conseils ne sera point banni;
Tu le souffriras bien, puisqu'elle m'en supplie.

CÉLIDÉE.

Il n'est rien que pour elle et pour toi je n'oublie.

PLEIRANTE.

Attendant que demain ces deux couples d'amans
Soient mis au plus haut point de leurs contentemens,
Allons chez moi, madame, achever la journée.

CHRYSANTHE.

Mon cœur est tout ravi de ce double hyménée.

FLORICE.

Mais, afin que la joie en soit égale à tous,
(*montrant Pleirante.*)
Faites encor celui de monsieur et de vous.

CHRYSANTE.

Outre l'âge en tous deux un peu trop refroidie,
Cela sentiroit trop sa fin de comédie.

Fin du cinquième et dernier acte.

EXAMEN
DE LA GALERIE
DU PALAIS.

Ce titre seroit tout-à-fait irrégulier, puisqu'il n'est fondé que sur le spectacle du premier acte, où commence l'amour de Dorimant pour Hippolyte, s'il n'étoit autorisé par l'exemple des anciens, qui étoient sans doute encore bien plus licencieux quand ils ne donnoient à leurs tragédies que le nom des chœurs qui n'étoient que témoins de l'action, comme les *Trachiniennes* et les *Phœniciennes.* L'Ajax même de Sophocle ne porte pas pour titre, *la mort d'Ajax*, qui est sa principale action, mais *Ajax porte-fouet*, qui n'est que l'action du premier acte. Je ne parle point des Nues, des Guêpes et des Grenouilles d'Aristophane ; ceci doit suffire pour montrer que les Grecs nos premiers maîtres ne s'attachoient point à la principale action pour en faire porter le nom à leurs ouvrages, et qu'ils ne gardoient aucune règle sur cet article. J'ai donc pris ce titre de *la Galerie du Palais*, parce que la promesse de ce spectacle extraordinaire et agréable

pour sa naïveté devoit exciter vraisemblablement la curiosité des auditeurs, et c'a été pour leur plaire plus d'une fois que j'ai fait paroître ce même spectacle à la fin du quatrième acte où il est entièrement inutile, et n'est renoué avec celui du premier que par des valets qui viennent prendre dans les boutiques ce que leurs maîtres y avoient acheté, ou voir si les marchands ont reçu les nippes qu'ils attendoient. Cette espèce de renouement lui étoit nécessaire, afin qu'il eût quelque liaison qui lui fit trouver sa place, et qu'il ne fût pas tout-à-fait hors d'œuvre. La rencontre que j'y fais faire d'Aronte et de Florice est ce qui le fixe particulièrement en ce lieu-là ; et sans cet incident il eût été aussi propre à la fin du second ou du troisième qu'en la place qu'il occupe. Sans cet agrément la pièce auroit été très-régulière pour l'unité du lieu, et la liaison des scènes qui n'est interrompue que par là. Célidée et Hippolyte sont deux voisines, dont les demeures ne sont séparées que par le travers d'une rue, et ne sont pas d'une condition trop élevée pour souffrir que leurs amans les entretiennent à leur porte.

Il est vrai que ce qu'elles y disent seroit mieux dit dans une chambre ou dans une salle, et même ce n'est que pour se faire voir aux spectateurs qu'elles quittent cette porte où elles devroient être retranchées, et viennent parler au milieu de la scène ; mais c'est un accommodement de théâtre qu'il faut souffrir, pour trouver cette rigoureuse unité de lieu qu'exigent les grands réguliers. Il sort un peu de l'exacte vraisemblance, et de la bienséance même ; mais il est presque impossible d'en user autrement, et les spectateurs y sont si accoutumés, qu'ils n'y trouvent rien qui les blesse. Les anciens, sur les exemples desquels on a formé les règles, se donnoient cette liberté. Ils choisissoient pour le lieu de leurs comédies, et même de leurs tragédies, une place publique ; mais je m'assure qu'à les bien examiner il y a plus de la moitié de ce qu'ils font dire qui seroit mieux dit dans la maison qu'en cette place. Je n'en produirai qu'un exemple sur qui le lecteur en pourra trouver d'autres.

L'Andrienne de Térence commence par le vieillard Simon, qui revient du marché avec des

valets chargés de ce qu'il vient d'acheter pour les noces de son fils ; il leur commande d'entrer dans sa maison avec leur charge, et retient avec lui Sosie pour lui apprendre que ces noces ne sont que des noces feintes à dessein de voir ce qu'en dira son fils qu'il croit engagé dans une autre affection dont il lui conte l'histoire. Je ne pense pas qu'aucun me dénie qu'il seroit mieux dans sa salle à lui faire confidence de ce secret que dans une rue. Dans la seconde scène il menace Davus de le maltraiter s'il fait aucune fourbe pour troubler les noces : il le menaceroit plus à propos dans sa maison qu'en public ; et la seule raison qui le fait parler devant son logis est afin que ce Davus demeuré seul puisse voir Mysis sortir de chez Glicère, et qu'il se fasse une liaison d'œil entre ces deux scènes ; ce qui ne regarde pas l'action présente de cette première, qui se passeroit mieux dans la maison, mais une action future qu'ils ne prévoient point, et qui est plutôt du dessein du poëte, qui force un peu la vraisemblance pour observer les règles de son art, que du choix des acteurs qui ont à parler, et qui ne seroient pas où les met le poëte,

s'il n'étoit question que de dire ce qu'il leur fait dire. Je laisse aux curieux à examiner le reste de cette comédie de Térence, et je veux croire qu'à moins que d'avoir l'esprit fort préoccupé d'un sentiment contraire, ils demeureront d'accord de ce que je dis.

Quant à la durée de cette pièce, elle est dans le même ordre que la précédente, c'est-à-dire dans cinq jours consécutifs. Le style en est plus fort et plus dégagé des pointes dont j'ai parlé, qui s'y trouveront assez rares. Le personnage de nourrice, qui est de la vieille comédie, et que le manque d'actrices sur nos théâtres y avoit conservé jusqu'alors, afin qu'un homme le pût représenter sous le masque, se trouve ici métamorphosé en celui de suivante, qu'une femme représente sur son visage. Le caractère des deux amantes a quelque chose de choquant, en ce qu'elles sont toutes deux amoureuses d'hommes qui ne le sont point d'elles, et Célidée particulièrement s'emporte jusqu'à s'offrir elle-même. On la pourroit excuser sur le violent dépit qu'elle a de s'être vue méprisée par son amant, qui en sa présence même a conté des fleurettes

à une autre ; et j'aurois de plus à dire, que nous ne mettons pas sur la scène des personnages si parfaits ; qu'ils ne soient sujets à des défauts et aux foiblesses qu'impriment les passions : mais je veux bien avouer que cela va trop avant, et passe trop la bienséance et la modestie du sexe, bien qu'absolument il ne soit pas condamnable. En récompense, le cinquième acte est moins traînant que celui des précédentes, et conclut deux mariages sans laisser aucun mécontent, ce qui n'arrive pas dans celles-là.

LA SUIVANTE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES.

1637.

ÉPITRE DÉDICATOIRE.

Monsieur,

Je vous présente une comédie qui n'a pas été également aimée de toutes sortes d'esprits : beaucoup , et de fort bons , n'en ont pas fait grand état ; et beaucoup d'autres l'ont mise au-dessus du reste des miennes. Pour moi , je laisse dire tout le monde , et fais mon profit des bons avis , de quelque part que je les reçoive. Je traite toujours mon sujet le moins mal qu'il m'est possible ; et , après y avoir corrigé ce qu'on m'y fait connoître d'inexcusable, je l'abandonne au public. Si je ne fais bien , qu'un autre fasse mieux , je ferai des vers à sa louange au lieu de le censurer. Chacun a sa méthode ; je ne blâme point celle des autres , et me tiens à la mienne : jusqu'à présent je m'en suis trouvé fort bien ; j'en chercherai une meilleure , quand je commencerai à m'en trouver mal. Ceux qui se font presser à la représentation de mes ouvrages m'obligent infiniment ; ceux qui ne les approuvent pas peuvent se dispenser d'y venir gagner la migraine ; ils épargneront de l'argent , et me feront plaisir. Les jugemens sont libres en ces matières , et les goûts divers. J'ai vu des personnes de fort bon sens admirer des endroits sur qui j'aurois

passé l'éponge, et j'en connois dont les poëmes réussissent au théâtre avec éclat, et qui, pour principaux ornemens, y emploient des choses que j'évite dans les miens. Ils pensent avoir raison, et moi aussi : qui d'eux ou de moi se trompe? C'est ce qui n'est pas aisé à juger. Chez les philosophes, tout ce qui n'est point de la foi ni des principes est disputable; et souvent ils soutiendront, à votre choix, le pour et le contre d'une même proposition: marques certaines de l'excellence de l'esprit humain, qui trouve des raisons à défendre tout; ou plutôt de sa foiblesse, qui n'en peut trouver de convaincantes, ni qui ne puissent être combattues et détruites par de contraires. Ainsi ce n'est pas merveille si les critiques donnent de mauvaises interprétations à nos vers, et de mauvaises faces à nos personnages. « Qu'on me donne, dit monsieur de Montagne, » au chapitre 36 du premier livre, l'action la » plus excellente et pure, je m'en vais y fournir » vraisemblablement cinquante vicieuses in- » tentions. » C'est au lecteur désintéressé à prendre la médaille par le beau revers. Comme il nous a quelque obligation d'avoir travaillé à le divertir, j'ose dire que pour reconnoissance il nous doit un peu de faveur, et qu'il commet une espèce d'ingratitude, s'il ne se montre plus ingénieux à nous défendre qu'à nous condamner, et s'il n'applique la subtilité de son esprit plutôt à colorer et justifier en quelque sorte nos véritables défauts, qu'à en trouver où il n'y en a point. Nous pardonnons beau-

coup de choses aux anciens ; nous admirons quelquefois dans leurs écrits ce que nous ne souffririons pas dans les nôtres ; nous faisons des mystères de leurs imperfections, et couvrons leurs fautes du nom de licences poétiques. Le docte Scaliger a remarqué des taches dans tous les latins ; et de moins savans que lui en remarqueroient bien dans les grecs, et dans son Virgile même, à qui il dresse des autels sur le mépris des autres. Je vous laisse donc à penser si notre présomption ne seroit pas ridicule de prétendre qu'une exacte censure ne pût mordre sur nos ouvrages, puisque ceux de ces grands génies de l'antiquité ne se peuvent pas soutenir contre un rigoureux examen. Je ne me suis jamais imaginé avoir rien mis au jour de parfait ; je n'espère pas même y pouvoir jamais arriver : je fais néanmoins mon possible pour en approcher ; et les plus beaux succès des autres ne produisent en moi qu'une vertueuse émulation qui me fait redoubler mes efforts afin d'en avoir de pareils.

Je vois d'un œil égal croître le nom d'autrui,
Et tâche à m'élever aussi haut comme lui,
Sans hasarder ma peine à le faire descendre.
La gloire a des trésors qu'on ne peut épuiser ;
Et plus elle en prodigue à nous favoriser,
Plus elle en garde encore où chacun peut prétendre.

Pour venir à cette Suivante que je vous dédie, elle est d'un genre qui demande plutôt un style naïf que pompeux : les fourbes et les intrigues sont principalement du jeu de la comédie, les passions n'y entrent que par acci-

dent. Les règles des anciens sont assez religieusement observées en celle-ci. Il n'y a qu'une action principale, à qui toutes les autres aboutissent; son lieu n'a point plus d'étendue que celle du théâtre, et le tems n'en est point plus long que celui de la représentation, si vous en exceptez l'heure du dîner qui se passe entre le premier et le second acte. La liaison même des scènes, qui n'est qu'un embellissement, et non pas un précepte, y est gardée; et si vous prenez la peine de compter les vers, vous n'en trouverez en pas un acte plus qu'en l'autre. Ce n'est pas que je me sois assujetti depuis aux mêmes rigueurs. J'aime à suivre les règles; mais loin de me rendre leur esclave, je les élargis et resserre selon le besoin qu'en a mon sujet, et je romps même sans scrupule celle qui regarde la durée de l'action, quand sa sévérité me semble absolument incompatible avec les beautés des évènemens que je décris. Savoir les règles, et entendre le secret de les apprivoiser adroitement avec notre théâtre, ce sont deux sciences bien différentes; et peut-être que, pour faire maintenant réussir une pièce, ce n'est pas assez d'avoir étudié les livres d'Aristote et d'Horace. J'espère un jour traiter ces matières plus à fond, et montrer de quelle espèce est la vraisemblance qu'ont suivie ces grands maîtres des autres siècles, en faisant parler des bêtes, et des choses qui n'ont point de corps. Cependant mon avis est celui de Térence. Puisque nous faisons des poëmes pour être représentés, notre premier but doit être de

plaire à la cour et au peuple, et d'attirer un grand nombre à leurs représentations. Il faut, s'il se peut, y ajouter les règles, afin de ne déplaire pas aux savans, et recevoir un applaudissement universel : mais sur-tout gagnons la voix publique ; autrement, notre pièce aura beau être régulière, si elle est sifflée au théâtre, les savans n'oseront se déclarer en notre faveur, et aimeront mieux dire que nous aurons mal entendu les règles, que de nous donner des louanges quand nous serons décriés par le consentement général de ceux qui ne voient la comédie que pour se divertir. Je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,
P. CORNEILLE.

ACTEURS.

GÉRASTE, père de Daphnis.

POLÉMON, oncle de Clarimond.

CLARIMOND, amoureux de Daphnis.

FLORAME, amant de Daphnis.

THÉANTE, aussi amoureux de Daphnis.

DAMON, ami de Florame et de Théante.

DAPHNIS, maîtresse de Florame, aimée de Clarimond et de Théante.

AMARANTE, suivante de Daphnis.

CÉLIE, voisine de Géraste, et sa confidente.

CLÉON, domestique de Damon.

La scène est à Paris.

LA SUIVANTE.

LA SUIVANTE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

DAMON, THÉANTE.

DAMON.

Ami, j'ai beau rêver, toute ma rêverie
Ne me fait rien comprendre en ta galanterie.
Auprés de ta maîtresse engager un ami,
C'est à mon jugement ne l'aimer qu'à demi.
Ton humeur qui s'en lasse au changement l'invite,
Et, n'osant la quitter, tu veux qu'elle te quitte.

THEANTE.

Ami, n'y rêve plus ; c'est en juger trop bien
Pour t'oser plaindre encor de n'y comprendre rien.
Quelques puissans appas que possède Amarante,
Je trouve qu'aprés tout ce n'est qu'une suivante ;
Et je ne puis songer à sa condition,
Que mon amour ne cède à mon ambition.
Ainsi, malgré l'ardeur qui pour elle me presse,
A la fin j'ai levé les yeux sur sa maîtresse,
Où mon dessein plus haut et plus laborieux
Se promet des succés beaucoup plus glorieux.
Mais lors, soit qu'Amarante eût pour moi quelque flâme,
Soit qu'elle pénétrât jusqu'au fond de mon ame,

Et que malicieuse elle prît du plaisir
A rompre les effets de mon nouveau desir,
Elle savoit toujours m'arrêter auprès d'elle
A tenir des propos d'une suite éternelle.
L'ardeur qui me brûloit de parler à Daphnis
Me fournissoit en vain des détours infinis :
Elle usoit de ses droits; et, toute impérieuse,
D'une voix demi-gaie et demi-sérieuse,
« Quand j'ai des serviteurs, c'est pour m'entretenir,
» Disoit-elle; autrement, je les sais bien punir;
» Leurs devoirs près de moi n'ont rien qui les excuse. »

DAMON.

Maintenant je devine à peu près une ruse,
Que tout autre en ta place à peine entreprendroit.

THEANTE.

Ecoute, et tu verras si je suis mal-adroit.
Tu sais comme Florame à tous les beaux visages
Fait par civilité toujours de feints hommages,
Et sans avoir d'amour, offrant par-tout des vœux,
Traite de peu d'esprit les véritables feux.
Un jour qu'il se vantoit de cette humeur étrange
A qui chaque objet plaît et que pas un ne range,
Et reprochoit à tous que leur peu de beauté
Lui laissoit si long-tems garder sa liberté;
« Florame, dis-je alors, ton ame indifférente
» Ne tiendroit que fort peu contre mon Amarante.
» Théante, me dit-il, il faudroit l'éprouver,
» Mais l'éprouvant peut-être on te feroit rêver;

» Mon feu, qui ne seroit que pure courtoisie,
» La rempliroit d'amour, et toi de jalousie. »
Je réplique, il repart, et nous tombons d'accord
Qu'au hasard du succès il y feroit effort.
Ainsi je l'introduis; et par ce tour d'adresse
Qui me fait pour un tems lui céder ma maîtresse,
Engageant Amarante et Florame au discours,
J'entretiens à loisir mes nouvelles amours.

DAMON.

Fut-elle sur ce point, ou fâcheuse, ou facile?

THEANTE.

Plus que je n'espérois je l'y trouvai docile;
Soit que je lui donnasse une fort douce loi,
Et qu'il fût à ses yeux plus aimable que moi,
Soit qu'elle fit dessein sur ce fameux rebelle
Qu'une simple gageure attachoit auprès d'elle,
Elle perdit pour moi son importunité,
Et n'en demanda plus tant d'assiduité.
La douceur d'être seule à gouverner Florame
Ne souffrit plus chez elle aucun soin de ma flâme;
Et ce qu'elle goûtoit avec lui de plaisirs
Lui fit abandonner mon ame à mes desirs.

DAMON.

On t'abuse, Théante; il faut que je te die
Que Florame est atteint de même maladie,
Qu'il roule en son esprit mêmes desseins que toi,
Et que c'est à Daphnis qu'il veut donner sa foi.
A servir Amarante il met beaucoup d'étude,
Mais ce n'est qu'un prétexte à faire une habitude:

Il accoutume ainsi ta Daphnis à le voir,
Et ménage un accès qu'il ne pouvoit avoir.
Sa richesse l'attire, et sa beauté le blesse ;
Elle le passe en bien, il l'égale en noblesse ;
Et cherche, ambitieux, par sa possession
A relever l'éclat de son extraction.
Il a peu de fortune, et beaucoup de courage ;
Et, hors cette espérance, il hait le mariage.
C'est ce que l'autre jour en secret il m'apprit.
Tu peux sur cet avis lire dans son esprit.

THEANTE.

Parmi ses hauts projets il manque de prudence,
Puisqu'il traite avec toi de telle confidence.

DAMON.

Crois qu'il m'éprouvera fidelle au dernier point,
Lorsque ton intérêt ne s'y mêlera point.

THEANTE.

Je dois l'attendre ici. Quitte-moi, je te prie,
De peur qu'il n'ait soupçon de ta supercherie.

DAMON.

Adieu. Je suis à toi.

SCENE II.

THÉANTE, *seul.*

Par quel malheur fatal
Ai-je donné moi-même entrée à mon rival !
De quelque trait rusé que mon esprit se vante,
Je me trompe moi-même en trompant Amarante,

Et choisis un ami qui ne veut que m'ôter
Ce que par lui je tâche à me faciliter.
Qu'importe toutefois qu'il brûle et qu'il soupire ?
Je sais trop comme il faut l'empêcher d'en rien dire.
Amarante l'arrête, et j'arrête Daphnis ;
Ainsi tous entretiens d'entr'eux deux sont bannis ;
Et tant d'heur se rencontre en ma sage conduite,
Qu'au langage des yeux son amour est réduite.
Mais n'est-ce pas assez pour se communiquer?
Que faut-il aux amans de plus pour s'expliquer?
Même ceux de Daphnis à tous coups lui répondent;
L'un dans l'autre à tous coups leurs regards se confondent;
Et d'un commun aveu ces muets truchemens
Ne se disent que trop leurs amoureux tourmens.
Quelles vaines frayeurs troublent ma fantaisie!
Que l'amour aisément penche à la jalousie!
Qu'on croit tôt ce qu'on craint en ces perplexités
Où les moindres soupçons passent pour vérités!
Daphnis est toute aimable, et, si Florame l'aime,
Dois-je m'imaginer qu'il soit aimé de même ?
Florame avec raison adore tant d'appas,
Et Daphnis sans raison s'abaisseroit trop bas.
Ce feu si juste en l'un, en l'autre inexcusable ;
Rendroit l'un glorieux, et l'autre méprisable.
Simple! l'amour peut-il écouter la raison ?
Et même ces raisons sont-elles de saison ?
Si Daphnis doit rougir en brûlant pour Florame,
Qui l'en affranchiroit en secondant ma flâme ?

Etant tous deux égaux, il faut bien que nos feux
Lui fassent même honte ou même honneur tous deux :
Ou tous deux nous formons un dessein téméraire,
Ou nous avons tous deux même droit de lui plaire :
Si l'espoir m'est permis, il y peut aspirer ;
Et s'il prétend trop haut, je dois désespérer.
Mais le voici venir.

SCENE III.

THÉANTE, FLORAME.

THEANTE.

Tu me fais bien attendre.

FLORAME.

Encore est-ce à regret qu'ici je viens me rendre,
Et comme un criminel qu'on traîne à sa prison.

THÉANTE.

Tu ne fais qu'en raillant cette comparaison.

FLORAME.

Elle n'est que trop vraie.

THEANTE.

Et ton indifférence ?

FLORAME.

La conserver encor ! le moyen ? l'apparence ?
Je m'étois plu toujours d'aimer en mille lieux :
Voyant une beauté, mon cœur suivoit mes yeux ;
Mais de quelques attraits que le ciel l'eût pourvue,
J'en perdois la mémoire aussitôt que la vue ;

Et, bien que mes diseours lui donnassent ma foi,
De retour au logis je me trouvois à moi.
Cette façon d'aimer me sembloit fort commode.
Et maintenant encor je vivrois à ma mode :
Mais l'objet d'Amarante est trop embarrassant;
Ce n'est point un visage à ne voir qu'en passant;
Un je ne sais quel charme auprès d'elle m'attache;
Je ne la puis quitter que le jour ne se cache ;
Même alors, malgré moi, son image me suit,
Et me vient au-lieu d'elle entretenir la nuit.
Le sommeil n'oseroit me peindre une autre idée ;
J'en ai l'esprit rempli, j'en ai l'ame obsédée.
Théante, ou permets-moi de n'en plus approcher;
Ou songe que mon cœur n'est pas fait d'un rocher;
Tant de charmes enfin me rendroient infidelle.

THEANTE.

Deviens-le, si tu veux ; je suis assuré d'elle :
Et quand il te faudra tout de bon l'adorer,
Je prendrai du plaisir à te voir soupirer,
Tandis que pour tout fruit tu porteras la peine
D'avoir tant persisté dans une humeur si vaine.
Quand tu ne pourras plus te priver de la voir,
C'est alors que je veux t'en ôter le pouvoir;
Et j'attends de pied ferme à reprendre ma place,
Qu'il ne soit plus en toi de retrouver ta glace.
Tu te défends encore, et n'en tiens qu'à demi.

FLORAME.

Cruel, est-ce là donc me traiter en ami ?

Garde, pour châtiment de cet injuste outrage,
Qu'Amarante pour toi ne change de courage,
Et, se rendant sensible à l'ardeur de mes vœux....

THEANTE.

A cela près, poursuis ; gagne-la, si tu peux ;
Je ne m'en prendrai lors qu'à ma seule imprudence ;
Et demeurant ensemble en bonne intelligence,
En dépit du malheur que j'aurai mérité,
J'aimerai le rival qui m'aura supplanté.

FLORAME.

Ami, qu'il vaut bien mieux ne tomber point en peine
De faire à tes dépens cette épreuve incertaine !
Je me confesse pris, je quitte, j'ai perdu ;
Que veux-tu plus de moi ? reprends ce qui t'est dû.
Séparer plus long-tems une amour si parfaite !
Continuer encor la faute que j'ai faite !
Elle n'est que trop grande, et, pour la réparer,
J'empêcherai Daphnis de vous plus séparer.
Pour peu qu'à mes discours je la trouve accessible,
Vous jouirez vous deux d'un entretien paisible ;
Je saurai l'amuser ; et vos feux redoublés
Par son fâcheux abord ne seront plus troublés.

THEANTE.

Ce seroit prendre un soin qui n'est pas nécessaire.
Daphnis sait d'elle-même assez bien se distraire ;
Et jamais son abord ne trouble nos plaisirs,
Tant elle est complaisante à nos chastes desirs.

SCENE IV.

AMARANTE, FLORAME, THÉANTE.

THEANTE, *à Amarante.*

DÉPLOIE, il en est tems, tes meilleurs artifices,
Sans mettre toutefois en oubli mes services.
Je t'améne un captif qui te veut échapper.

AMARANTE.

J'en ai vu d'échappés que j'ai su ratrapper.

THEANTE.

Vois qu'en sa liberté ta gloire se hasarde.

AMARANTE.

Allez, laissez-le moi, j'en ferai bonne garde.
Daphnis est au jardin.

FLORAME.

Sans plus vous désunir.,
Souffre qu'au lieu de toi je l'aille entretenir.

SCENE V.

AMARANTE, FLORAME.

AMARANTE.

LAISSEZ, mon cavalier, laissez aller Théante,
Il porte assez au cœur le portrait d'Amarante;
Je n'appréhende point qu'on l'en puisse effacer:
C'est au vôtre à présent que je le veux tracer;

Et la difficulté d'une telle victoire
M'en augmente l'ardeur comme elle en croît la gloire.

FLORAME.

Aurez-vous quelque gloire à me faire souffrir ?

AMARANTE.

Plus que de tous les vœux qu'on me pourroit offrir.

FLORAME.

Vous plaisez-vous à ceux d'une ame si contrainte,
Qu'une vieille amitié retient toujours en crainte ?

AMARANTE.

Vous n'êtes pas encore au point où je vous veux ;
Et toute amitié meurt où naissent de vrais feux.

FLORAME.

De vrai, contre ses droits mon esprit se rebelle :
Mais feriez-vous état d'un amant infidelle ?

AMARANTE.

Je ne prendrai jamais pour un manque de foi
D'oublier un ami pour se donner à moi.

FLORAME.

Encor si je pouvois former quelque espérance
De vous voir favorable à ma persévérance,
Que vous pussiez m'aimer après tant de tourment,
Et d'un mauvais ami faire un heureux amant !
Mais, hélas ! je vous sers, je vis sous votre empire,
Et je ne puis prétendre où mon desir aspire.
Théante, ah ! nom fatal pour me combler d'ennui !
Vous demandez mon cœur, et le vôtre est à lui !
Souffrez qu'en autre lieu j'adresse mes services,
Que du manque d'espoir j'évite les supplices.

Qui ne peut rien prétendre a droit d'abandonner.

AMARANTE.

S'il ne tient qu'à l'espoir, je vous en veux donner.
Apprenez que chez moi c'est un foible avantage
De m'avoir de ses vœux le premier fait hommage;
Le mérite y fait tout; et tel plaît à mes yeux,
Que je négligerois près de qui vaudroit mieux.
Lui seul de mes amans règle la différence,
Sans que le tems leur donne aucune préférence.

FLORAME.

Vous ne flattez mes sens que pour m'embarrasser.

AMARANTE.

Peut-être : mais enfin, il faut le confesser,
Vous vous trouveriez mieux aupès de ma maîtresse.

FLORAME.

Ne pensez pas....

AMARANTE.

Non, non; c'est là ce qui vous presse:
Allons dans le jardin ensemble la chercher.

(*A part.*)

Que j'ai su dextrement à ses yeux la cacher!

SCENE VI.

DAPHNIS, THÉANTE.

DAPHNIS.

Voyez comme tous deux ont fui notre rencontre.
Je vous l'ai déjà dit, et l'effet vous le montre,
Vous perdez Amarante, et cet ami fardé
Se saisit finement d'un bien si mal gardé:
Vous devez vous lasser de tant de patience;
Et votre sureté n'est qu'en la défiance.

THEANTE.

Je connois Amarante; et ma facilité
Etablit mon repos sur sa fidélité;
Elle rit de Florame, et de ses flatteries,
Qui ne sont après tout que des galanteries.

DAPHNIS.

Amarante, de vrai, n'aime pas à changer;
Mais votre peu de soin l'y pourroit engager.
On néglige aisément un homme qui néglige.
Son naturel est vain, et qui la sert l'oblige.
D'ailleurs les nouveautés ont de puissans appas;
Théante, croyez-moi, ne vous y fiez pas.
J'ai su me faire jour jusqu'au fond de son ame.
Où j'ai peu remarqué de sa première flâme;
Et, s'il tournoit la feinte en véritable amour,
Elle seroit bien fille à vous jouer d'un tour.

Mais afin que l'issue en soit pour vous meilleure,
Laissez-moi ce causeur à gouverner une heure;
J'ai tant de passion pour tous vos intérêts,
Que j'en saurai bientôt pénétrer les secrets.

THEANTE.

C'est un trop bas emploi pour de si hauts mérites;
Et quand elle aimeroit à souffrir ses visites,
Quand elle auroit pour lui quelque inclination,
Vous m'en verriez toujours sans appréhension.
Qu'il se mette à loisir, s'il peut, dans son courage,
Un moment de ma vue en efface l'image.
Nous nous ressemblons mal; et, pour ce changement,
Elle a de trop bons yeux et trop de jugement.

DAPHNIS.

Vous le méprisez trop; je trouve en lui des charmes
Qui vous devroïent du moins donner quelques alarmes.
Clarimond n'a de moi que haine et que rigueur;
Mais, s'il lui ressembloit, il gagneroit mon cœur.

THEANTE.

Vous en parlez ainsi faute de le connoître.

DAPHNIS.

J'en parle et juge ainsi sur ce qu'on voit paroître.

THEANTE.

Quoi qu'il en soit, l'honneur de vous entretenir...

DAPHNIS.

Brisons là ce discours, je l'apperçois venir.
Amarante, ce semble, en est fort satisfaite.

SCENE VII.

DAPHNIS, FLORAME, THEANTE, AMARANTE.

THEANTE.

Je t'attendois, ami, pour faire la retraite :
L'heure du dîner presse ; et nous incommodons
Celles qu'en nos discours ici nous retardons.

DAPHNIS.

Il n'est pas encor tard.

THEANTE.

Nous ferions conscience
D'abuser plus long-temps de votre patience.

FLORAME.

Madame, excusez donc cette incivilité,
Dont l'heure nous impose une nécessité.

DAPHNIS.

Sa force vous excuse, et je lis dans votre ame
Qu'à regret vous quittez l'objet de votre flâme.

SCENE VIII.

DAPHNIS, AMARANTE.

DAPHNIS.

Cette assiduité de Florame avec vous
A la fin a rendu Théante un peu jaloux.
Aussi de vous y voir tous les jours attachée,
Quelle puissante amour n'en seroit point touchée?

Je viens d'examiner son esprit en passant:
Mais vous ne croiriez pas l'ennui qu'il en ressent.
Vous y devez pourvoir; et, si vous êtes sage,
Il faut à cet ami faire mauvais visage,
Lui fausser compagnie, éviter ses discours;
Ce sont pour l'appaiser les chemins les plus courts:
Sinon, faites état qu'il va courir au change.

AMARANTE.

Il seroit en ce cas d'une humeur bien étrange.
A sa prière seule, et pour le contenter,
J'écoute cet ami quand il m'en vient conter;
Et, pour vous dire tout, cet amant infidelle
Ne m'aime pas assez pour en être en cervelle;
Il forme des desseins beaucoup plus relevés,
Et de plus beaux portraits en son cœur sont gravés.
Mes yeux pour l'asservir ont de trop foibles armes:
Il voudroit pour m'aimer que j'eusse d'autres charmes;
Que l'éclat de mon sang, mieux soutenu de biens,
Ne fût point ravalé par le rang que je tiens;
Enfin, (que serviroit aussi-bien de le taire?)
Sa vanité le porte au souci de vous plaire.

DAPHNIS.

En ce cas il verra que je sais comme il faut
Punir des insolens qui prétendent trop haut.

AMARANTE.

Je lui veux quelque bien, puisque, changeant de flâme,
Vous voyez par pitié qu'il me laisse Florame,

Qui, n'étant pas si vain, a plus de fermeté.

DAPHNIS.

Amarante, après tout, disons la vérité,
Théante n'est si vain qu'en votre fantaisie;
Et sa froideur pour vous naît de sa jalousie :
Mais, soit qu'il change ou non, il ne m'importe en rien;
Et ce que je vous dis n'est que pour votre bien.

SCENE IX.

AMARANTE, *seule.*

Pour peu savant qu'on soit aux mouvemens de l'ame,
On devine aisément qu'elle en veut à Florame.
Sa fermeté pour moi, que je vantois à faux,
Lui portoit dans l'esprit de terribles assauts.
Sa surprise à ce mot a paru manifeste;
Son teint en a changé, sa parole, son geste :
L'entretien que j'en ai lui sembleroit bien doux;
Et je crois que Théante en est le moins jaloux.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en suis doutée.
Être toujours des yeux sur un homme arrêtée,
Dans son manque de bien déplorer son malheur,
Juger à sa façon qu'il a de la valeur,
Demander si l'esprit en répond à la mine,
Tout cela de ses feux eût instruit la moins fine.
Florame en est de même, il meurt de lui parler;
Et, s'il peut d'avec moi jamais se démêler,
C'en est fait, je le perds. L'impertinente crainte!
Que m'importe de perdre une amitié si feinte?

Et que me peut servir un ridicule feu,
Où jamais de son cœur sa bouche n'a l'aveu?
Je m'en veux mal en vain; l'amour a tant de force,
Qu'il attache mes sens à cette fausse amorce,
Et fera son possible à toujours conserver
Ce doux extérieur dont on me veut priver.

Fin du premier acte.

ACTE SECOND.

SCENE I.

GÉRASTE, CÉLIE.

CELIE.

Hé bien! j'en parlerai; mais songez qu'à votre âge
Mille accidens fâcheux suivent le mariage.
On aime rarement de si sages époux;
Et leur moindre malheur c'est d'être un peu jaloux.
Convaincus au dedans de leur propre foiblesse,
Une ombre leur fait peur, une mouche les blesse;
Et cet heureux hymen qui les charmoit si fort,
Devient souvent pour eux un fourrier de la mort.

GERASTE.

Excuse, ou pour le moins pardonne à ma folie;
Le sort en est jeté: va, ma chère Célie,
Va trouver la beauté qui me tient sous sa loi,
Flatte-la de ma part, promets-lui tout de moi:
Dis-lui que, si l'amour d'un vieillard l'importune,
Elle fait une planche à sa bonne fortune;
Que l'excès de mes biens, à force de présens,
Répare la vigueur qui manque à mes vieux ans;
Qu'il ne lui peut échoir de meilleure aventure.

CELIE.

Ne m'importunez point de votre tablature;

Sans vos instructions je sais bien mon métier;
Et je n'en laisserai pas un trait à quartier.

GERASTE.

Je ne suis point ingrat quand on me rend office.
Peins-lui bien mon amour, offre bien mon service;
Dis bien que mes beaux jours ne sont pas si passés
Qu'il ne m'en reste encor...

CELIE.

Que vous m'étourdissez!
N'est-ce point assez dit que votre ame est éprise,
Que vous allez mourir si vous n'avez Florise?
Reposez-vous sur moi.

GERASTE.

Que voilà froidement
Me promettre ton aide à finir mon tourment!

CELIE.

S'il faut aller plus vîte, allons; je vois son frére;
Et vais, tout devant vous, lui proposer l'affaire.

GERASTE.

Ce seroit tout gâter: arrête; et par douceur
Essaye auparavant d'y résoudre la sœur.

SCENE II.

FLORAME, *seul.*

Jamais ne verrai-je finie
Cette incommode affection
Dont l'impitoyable manie
Tyrannise ma passion?
Je feins; et je fais naître un feu si véritable,
Qu'à force d'être aimé je deviens misérable.

Toi qui m'assiéges tout le jour,
Fâcheuse cause de ma peine,
Amarante, de qui l'amour
Commence à mériter ma haine,
Cesse de te donner tant de soins superflus;
Je te voudrai du bien de ne m'en vouloir plus.

Dans une ardeur si violente,
Près de l'objet de mes desirs,
Penses-tu que je me contente
D'un regard et de deux soupirs,
Et que je souffre encor cet injuste partage
Où tu tiens mes discours, et Daphnis mon courage?

Si j'ai feint pour toi quelques feux,
C'est à quoi plus rien ne m'oblige;
Quand on a l'effet de ses vœux,
Ce qu'on adoroit se néglige.
Je ne voulois de toi qu'un accès chez Daphnis;
Amarante, je l'ai, mes amours sont finis.

Théante, reprends ta maîtresse;
N'ôte plus à mes entretiens
L'unique sujet qui me blesse,
Et qui peut-être est las des tiens.
Et toi, puissant amour, fais enfin que j'obtienne
Un peu de liberté pour lui donner la mienne!

SCENE III.

AMARANTE, FLORAME.

AMARANTE.

Que vous voilà soudain de retour en ces lieux!

FLORAME.

Vous jugerez par là du pouvoir de vos yeux.

AMARANTE.

Autre objet que mes yeux devers nous vous attire.

FLORAME.

Autre objet que vos yeux ne cause mon martyre.

AMARANTE.

Votre martyre donc est de perdre avec moi
Un tems dont vous voulez faire un meilleur emploi.

SCENE IV.

DAPHNIS, AMARANTE, FLORAME.

DAPHNIS.

AMARANTE, allez voir si dans la galerie
Ils ont bientôt tendu cette tapisserie :
Ces gens-là ne font rien si l'on n'a l'œil sur eux.

SCENE V.

DAPHNIS, FLORAME.

DAPHNIS.

JE romps pour quelque tems le discours de vos feux.

FLORAME.

N'appellez point des feux un peu de complaisance,
Que détruit votre abord, qu'éteint votre présence.

DAPHNIS.

Votre amour est trop forte, et vos cœurs trop unis,
Pour l'oublier soudain à l'abord de Daphnis;
Et vos civilités étant dans l'impossible
Vous rendent bien flatteur, mais non pas insensible.

FLORAME.

Quoi que vous estimiez de ma civilité,
Je ne me pique point d'insensibilité.
J'aime, il n'est que trop vrai; je brûle, je soupire;
Mais un plus haut sujet me tient sous son empire.

DAPHNIS.

Le nom ne s'en dit point ?

FLORAME.

Je ris de ces amans
Dont le trop de respect redouble les tourmens,
Et qui, pour les cacher se faisant violence,
Se promettent beaucoup d'un timide silence.
Pour moi, j'ai toujours cru qu'un amour vertueux
N'avoit point à rougir d'être présomptueux.
Je veux bien vous nommer le bel œil qui me dompte;
Et ma témérité ne me fait point de honte.
Ce rare et haut sujet....

SCENE VI.

AMARANTE, DAPHNIS, FLORAME.

AMARANTE.

Tout est presque tendu.

DAPHNIS.

Vous n'avez auprès d'eux guère de tems perdu.

AMARANTE.

J'ai vu qu'ils l'employoient, et je suis revenue.

DAPHNIS.

J'ai peur de m'enrhumer au froid qui continue;
Allez au cabinet me querir un mouchoir;
J'en ai laissé les clefs autour de mon miroir;
Vous les trouverez là.

SCENE VII.

DAPHNIS, FLORAME.

DAPHNIS.

J'ai cru que cette belle
Ne pouvoit à propos se nommer devant elle,
Qui, recevant par là quelque espéce d'affront,
En auroit eu soudain la rougeur sur le front.

FLORAME.

Sans affront je la quitte, et lui préfère une autre,
Dont le mérite égal, le rang pareil, au vôtre,
L'esprit et les attraits également puissans,
Ne devroient de ma part avoir que de l'encens :
Oui, sa perfection, comme la vôtre extrême,
N'a que vous de pareille ; en un mot, c'est....

DAPHNIS.

Moi-même :
Je vois bien que c'est là que vous voulez venir,
Non tant pour m'obliger, comme pour me punir.
Ma curiosité, devenue indiscrette,
A voulu trop savoir d'une flâme secrette :
Mais, bien qu'elle en reçoive un juste châtiment,
Vous pouviez me traiter un peu plus doucement.
Sans me faire rougir, il vous devoit suffire
De me taire l'objet dont vous aimez l'empire :
Mettre en sa place un nom qui ne vous touche pas,
C'est un cruel reproche au peu que j'ai d'appas.

FLORAME.

Vu le peu que je suis, vous dédaignez de croire
Une si malheureuse et si basse victoire.
Mon cœur est un captif si peu digne de vous,
Que vos yeux en voudroient désavouer leurs coups;
Ou peut-être mon sort me rend si méprisable
Que ma témérité vous devient incroyable.
Mais, quoi que désormais il m'en puisse arriver,
Je fais serment....

SCENE VIII.

DAPHNIS, FLORAME, AMARANTE.

AMARANTE.

Vos clefs ne sauroient se trouver.

DAPHNIS.

Faute d'un plus exquis, et comme par bravade,
Ceci servira donc de mouchoir de parade.
Enfin ce cavalier que nous vîmes au bal,
Vous trouvez, comme moi, qu'il ne danse pas mal?

FLORAME.

Je ne le vis jamais mieux sur sa bonne mine.

DAPHNIS

Il s'étoit si bien mis pour l'amour de Clarine.

(*à Amarante.*)

A propos de Clarine, il m'étoit échappé,
Qu'elle en a deux à moi d'un nouveau point-coupé.

Allez, et dites-lui qu'elle me les renvoye.

AMARANTE.

Il est hors d'apparence aujourd'hui qu'on la voye;
Dès une heure au plus tard elle devoit sortir.

DAPHNIS.

Son cocher n'est jamais si tôt prêt à partir;
Et d'ailleurs son logis n'est pas au bout du monde;
Vous perdrez peu de pas. Quoi qu'elle vous réponde,
Dites-lui nettement que je les veux avoir.

AMARANTE.

A vous les rapporter je ferai mon pouvoir.

SCENE IX.

FLORAME, DAPHNIS.

FLORAME.

C'est à vous maintenant d'ordonner mon supplice,
Sure que sa rigueur n'aura point d'injustice.

DAPHNIS.

Vous voyez qu'Amarante a pour vous de l'amour,
Et ne manquera pas d'être tôt de retour.
Bien que je pusse encore user de ma prudence,
Il vaut mieux ménager le tems de son absence:
Donc pour n'en perdre point en discours superflus,
Je crois que vous m'aimez, n'attendez rien de plus:
Florame, je suis fille, et je dépends d'un père.

FLORAME.

Mais de votre côté que faut-il que j'espère?

DAPHNIS

Si ma jalouse encor vous rencontroit ici,
Ce qu'elle a de soupçons seroit trop éclairci ;
Laissez-moi seule ; allez.

FLORAME.

Se peut-il que Florame
Souffre d'être si tôt séparé de son ame ?
Oui, l'honneur d'obéir à vos commandemens
Lui doit être plus cher que ses contentemens.

SCENE X.

DAPHNIS, *seule.*

Mon amour, par ses yeux plus forte devenue,
L'eût bientôt emporté dessus ma retenue ;
Et je sentois mon feu tellement s'augmenter
Qu'il n'étoit plus en moi de le pouvoir dompter.
J'avois peur d'en trop dire ; et, cruelle à moi-même,
Parce que j'aime trop, j'ai banni ce que j'aime.
Je me trouve captive en de si beaux liens
Que je meurs qu'il le sache, et j'en fuis les moyens.
Quelle importune loi que cette modestie,
Par qui notre apparence en glace convertie
Etouffe dans la bouche, et nourrit dans le cœur,
Un feu dont la contrainte augmente la vigueur !
Que ce penser m'est doux ! que je t'aime, Florame !
Et que je songe peu, dans l'excès de ma flâme,
A ce qu'en nos destins contre nous irrités
Le mérite et les biens font d'inégalités !

Aussi par celle-là de bien loin tu me passes,
Et l'autre seulement est pour les ames basses;
Et ce penser flatteur me fait croire aisément
Que mon père sera de même sentiment.
Hélas! c'est en effet bien flatter mon courage,
D'accommoder son sens aux desirs de son âge;
Il voit par d'autres yeux, et veut d'autres appas.

SCENE XI.

AMARANTE, DAPHNIS.

AMARANTE.

Je vous l'avois bien dit qu'elle n'y seroit pas.

DAPHNIS.

Que vous avez tardé pour ne trouver personne!

AMARANTE.

Ce reproche vraiment ne peut qu'il ne m'étonne:
Pour revenir plus vîte il eût fallu voler.

DAPHNIS.

Florame cependant, qui vient de s'en aller,
A la fin, malgré moi, s'est ennuyé d'attendre.

AMARANTE.

C'est chose toutefois que je ne puis comprendre.
Des hommes de mérite et d'esprit comme lui
N'ont jamais avec vous aucun sujet d'ennui;
Votre ame généreuse a trop de courtoisie.

DAPHNIS.

Et la vôtre amoureuse un peu de jalousie.

AMARANTE.

De vrai, je goûtois mal de faire tant de tours,
Et perdois à regret ma part de ses discours.

DAPHNIS.

Aussi je me trouvois si promptement servie
Que je me doutois bien qu'on me portoit envie.
En un mot, l'aimez-vous?

AMARANTE.

Je l'aime aucunement,
Non pas jusqu'à troubler votre contentement :
Mais si son entretien n'a point de quoi vous plaire,
Vous m'obligerez fort de ne m'en plus distraire.

DAPHNIS.

Mais au cas qu'il me plût?

AMARANTE.

Il faudroit vous céder.
C'est ainsi qu'avec vous je ne puis rien garder.
Au moindre feu pour moi qu'un amant fait paroître,
Par curiosité vous le voulez connoître ;
Et, quand il a goûté d'un si doux entretien,
Je puis dire dès-lors que je ne tiens plus rien.
C'est ainsi que Théante a négligé ma flâme.
Encor tout de nouveau vous m'enlevez Florame.
Si vous continuez à rompre ainsi mes coups,
Je ne sais tantôt plus comment vivre avec vous.

DAPHNIS.

Sans colère, Amarante : il semble, à vous entendre,
Qu'en même lieu que vous je voulusse prétendre.

Allez, assurez-vous que mes contentemens
Ne vous déroberont aucun de vos amans;
Et pour vous en donner la preuve plus expresse,
Voilà votre Théante avec qui je vous laisse.

SCENE XII.

THEANTE, AMARANTE.

THEANTE.

Tu me vois sans Florame : un amoureux ennui
Assez adroitement m'a dérobé de lui.
Las de céder ma place à son discours frivole,
Et n'osant toutefois lui manquer de parole,
Je pratique un quart-d'heure à mes affections.

AMARANTE.

Ma maîtresse lisoit dans tes intentions.
Tu vois à ton abord comme elle a fait retraite,
De peur d'incommoder une amour si parfaite.

THEANTE.

Je ne la saurois croire obligeante à ce point.
Ce qui la fait partir ne se dira-t-il point?

AMARANTE.

Veux-tu que je t'en parle avec toute franchise?
C'est la mauvaise humeur où Florame l'a mise.

THEANTE.

Florame?

AMARANTE.

Oui. Ce causeur vouloit l'entretenir;
Mais il aura perdu le goût d'y revenir:

Elle n'a que fort peu souffert sa compagnie,
Et l'en a chassé presque avec ignominie.
De dépit cependant ses mouvemens aigris
Ne veulent aujourd'hui traiter que de mépris;
Et l'unique raison qui fait qu'elle me quitte,
C'est l'estime où te met près d'elle ton mérite:
Elle ne voudroit pas te voir mal satisfait,
Ni rompre sur le champ le dessein qu'elle a fait.

THEANTE.

J'ai regret que Florame ait reçu cette honte:
Mais enfin auprés d'elle il trouve mal son compte.

AMARANTE.

Aussi c'est un discours ennuyeux que le sien;
Il parle incessamment sans dire jamais rien;
Et, n'étoit que pour toi je me fais ces contraintes,
Je l'enverrois bientôt porter ailleurs ses feintes.

THEANTE.

Et je m'assure aussi tellement en ta foi,
Que, bien que tout le jour il cajole avec toi,
Mon esprit te conserve une amitié si pure
Que sans être jaloux je le vois et l'endure.

AMARANTE.

Comment le serois-tu pour un si triste objet?
Ses imperfections t'en ôtent tout sujet.
C'est à toi d'admirer qu'encor qu'un beau visage
Dedans ses entretiens à toute heure t'engage,
J'ai pour toi tant d'amour et si peu de soupçon,
Que je n'en suis jalouse en aucune façon.

C'est aimer puissamment que d'aimer de la sorte!
Mais mon affection est bien encor plus forte.
Tu sais, et je le dis sans te mésestimer,
Que quand notre Daphnis auroit su te charmer,
Ce qu'elle est plus que toi mettroit hors d'espérance
Les fruits qui seroient dus à ta persévérance:
Plût à Dieu que le ciel te donnât assez d'heur
Pour faire naître en elle autant que j'ai d'ardeur!
Voyant ainsi la porte à ta fortune ouverte,
Je pourrois librement consentir à ma perte.

THEANTE.

Je te souhaite un change autant avantageux.
Plût à Dieu que le sort te fût moins outrageux,
Ou que jusqu'à ce point il t'eût favorisée
Que Florame fût prince, et qu'il t'eût épousée!
Je prise auprès des tiens si peu mes intérêts,
Que bien que j'en sentisse au cœur mille regrets,
Et que de déplaisir il m'en coutât la vie,
Je me la tiendrois lors heureusement ravie.

AMARANTE.

Je ne voudrois point d'heur qui vînt avec ta mort;
Et Damon que voilà n'en seroit point d'accord.

THEANTE.

Il a mine d'avoir quelque chose à me dire.

AMARANTE.

Ma présence y nuiroit: Adieu; je me retire.

THEANTE.

Arrête: nous pourrons nous voir tout à loisir;
Rien ne le presse.

SCENE XIII.

DAMON, THÉANTE.

THEANTE.

Ami, que tu m'as fait plaisir!
J'étois fort à la gêne avec cette suivante.

DAMON.

Celle qui te charmoit te devient bien pesante.

THEANTE.

Je l'aime encor pourtant : mais mon ambition
Ne laisse point agir mon inclination.
Ma flâme sur mon cœur en vain est la plus forte:
Tous mes desirs ne vont qu'où mon dessein les porte.
Au reste j'ai sondé l'esprit de mon rival.

DAMON.

Et connu?

THEANTE.

Qu'il n'est pas pour me faire grand mal.
Amarante m'en vient d'apprendre une nouvelle
Qui ne me permet plus que j'en sois en cervelle.
Il a vu....

DAMON.

Qui?

THEANTE.

Daphnis, et n'en a remporté
Que ce qu'elle devoit à sa témérité.

DAMON.

Comme quoi ?

THEANTE.

Des mépris, des rigueurs sans pareilles.

DAMON.

As-tu beaucoup de foi pour de telles merveilles ?

THEANTE.

Celle dont je les tiens en parle assurément.

DAMON.

Pour un homme si fin, on te dupe aisément.
Amarante elle-même en est mal satisfaite,
Et ne t'a rien conté que ce qu'elle souhaite.
Pour seconder Florame en ses intentions,
On l'avoit écartée à des commissions.
Je viens de le trouver tout ravi dans son ame
D'avoir eu les moyens de déclarer sa flâme,
Et qui présume tant de ses prospérités,
Qu'il croit ses vœux reçus puisqu'ils sont écoutés:
Et certes son espoir n'est point hors d'apparence.
Après ce bon accueil et cette conférence,
Dont Daphnis elle-même a fait l'occasion,
J'en crains fort un succès à ta confusion.
Tâchons d'y donner ordre; et, sans plus de langage,
Avise en quoi tu veux employer mon courage.

THEANTE.

Lui disputer un bien où j'ai si peu de part,
Ce seroit m'exposer pour quelqu'autre au hasard.
Le duel est fâcheux ; et, quoi qu'il en arrive,
De sa possession l'un et l'autre il nous prive,

Puisque, de deux rivaux l'un mort, l'autre s'enfuit,
Tandis que de sa peine un troisième a le fruit.
A croire son courage en amour on s'abuse;
La valeur d'ordinaire y sert moins que la ruse.

DAMON.

Avant que passer outre, un peu d'attention.

THEANTE.

Te viens-tu d'aviser de quelque invention?

DAMON.

Oui; ta seule maxime en fonde l'entreprise.
Clarimond voit Daphnis, il l'aime, il la courtise;
Et, quoiqu'il n'en reçoive encor que des mépris,
Un moment de bonheur lui peut gagner ce prix.

THEANTE.

Ce rival est bien moins à redouter qu'à plaindre.

DAMON.

Je veux que de sa part tu ne doives rien craindre:
N'est-ce pas le plus sûr qu'un duel hasardeux
Entre Florame et lui les en prive tous deux?

THEANTE.

Crois-tu qu'avec Florame aisément on l'engage?

DAMON.

Je l'y résoudrai trop avec un peu d'ombrage.
Un amant dédaigné ne voit pas de bon œil
Ceux qui du même objet ont un plus doux accueil;
Des faveurs qu'on leur fait il forme ses offenses;
Et, pour peu qu'on le pousse, il court aux violences.
Nous les verrions par là l'un et l'autre écartés
Laisser la place libre à tes félicités.

THEANTE.

Oui : mais s'il t'obligeoit d'en porter la parole ?

DAMON.

Tu te mets en l'esprit une crainte frivole.
Mon péril de ces lieux ne te bannira pas ;
Et moi, pour te servir, je courrois au trépas.

THEANTE.

En même occasion dispose de ma vie,
Et sois sûr que pour toi j'aurai la même envie.

DAMON.

Allons ; ces complimens en retardent l'effet.

THEANTE.

Le ciel ne vit jamais un ami si parfait.

Fin du second acte.

ACTE TROISIÈME.

SCENE I.

FLORAME, CÉLIE.

FLORAME.

Enfin, quelque froideur qui paroisse en Florise,
Aux volontés d'un frère elle s'en est remise.

CELIE.

Quoiqu'elle s'en rapporte à vous entièrement,
Vous lui feriez plaisir d'en user autrement.
Les amours d'un vieillard sont d'une foible amorce.

FLORAME.

Que veux-tu? Son esprit se fait un peu de force;
Elle se sacrifie à mes contentemens;
Et pour mes intérêts contraint ses sentimens.
Assure donc Géraste, en me donnant sa fille,
Qu'il gagne en un moment toute notre famille;
Et que, tout vieil qu'il est, cette condition
Ne laisse aucun obstacle à son affection.
Mais aussi de Florise il ne doit rien prétendre,
A moins que se résoudre à m'accepter pour gendre.

CELIE.

Plaisez-vous à Daphnis? c'est là le principal.

FLORAME.

Elle a trop de bonté pour me vouloir du mal.

D'ailleurs sa résistance obscurciroit sa gloire;
Je la mériterois, si je la pouvois croire.
La voilà qu'un rival m'empêche d'aborder :
Le rang qu'il tient sur moi m'oblige à lui céder ;
Et la pitié que j'ai d'un amant si fidelle
Lui veut donner loisir d'être dédaigné d'elle.

SCENE II.

DAPHNIS, CLARIMOND.

CLARIMOND.

Ces dédains rigoureux dureront-ils toujours?

DAPHNIS.

Non; ils ne dureront qu'autant que vos amours.

CLARIMOND.

C'est prescrire à mes feux des lois bien inhumaines!

DAPHNIS.

Faites finir vos feux, je finirai leurs peines.

CLARIMOND.

Le moyen de forcer mon inclination?

DAPHNIS.

Le moyen de souffrir votre obstination?

CLARIMOND.

Qui ne s'obstineroit en vous voyant si belle?

DAPHNIS.

Qui pourroit vous aimer vous voyant si rebelle?

CLARIMOND.

Est-ce rebellion que d'avoir trop de feu?

DAPHNIS.

C'est avoir trop d'amour, et m'obéir trop peu.

CLARIMOND.

La puissance sur moi que je vous ai donnée....

DAPHNIS.

D'aucune exception ne doit être bornée.

CLARIMOND.

Essayez autrement ce pouvoir souverain.

DAPHNIS.

Cet essai me fait voir que je commande en vain.

CLARIMOND.

C'est un injuste essai qui feroit ma ruine.

DAPHNIS.

Ce n'est plus obéir depuis qu'on examine.

CLARIMOND.

Mais l'amour vous défend un tel commandement.

DAPHNIS.

Et moi je me défends un plus doux traitement.

CLARIMOND.

Avec ce beau visage avoir le cœur de roche!

DAPHNIS.

Si le mien s'endurcit, ce n'est qu'à votre approche.

CLARIMOND.

Que je sache du moins d'où naissent vos froideurs.

DAPHNIS.

Peut-être du sujet qui produit vos ardeurs.

CLARIMOND.

Si je brûle, Daphnis, c'est de nous voir ensemble.

DAPHNIS.

Et c'est de nous y voir, Clarimond, que je tremble.

CLARIMOND.

Votre contentement n'est qu'à me maltraiter.

DAPHNIS.

Comme le vôtre n'est qu'à me persécuter.

CLARIMOND.

Quoi ! l'on vous persécute à force de services ?

DAPHNIS.

Non ; mais de votre part ce me sont des supplices.

CLARIMOND.

Hélas ! et quand pourra venir ma guérison ?

DAPHNIS.

Lorsque le tems chez vous remettra la raison.

CLARIMOND.

Ce n'est pas sans raison que mon ame est éprise.

DAPHNIS.

Ce n'est pas sans raison aussi qu'on vous méprise.

CLARIMOND.

Juste ciel ! Et que dois-je espérer désormais ?

DAPHNIS.

Que je ne suis pas fille à vous aimer jamais.

CLARIMOND.

C'est donc perdre mon tems que de plus y prétendre?

DAPHNIS.

Comme je perds ici le mien à vous entendre.

CLARIMOND.

Me quittez-vous si tôt sans me vouloir guérir ?

DAPHNIS.

Clarimond sans Daphnis peut et vivre et mourir.

CLARIMOND.

Je mourrai toutefois si je ne vous posséde.

DAPHNIS.

Tenez vous donc pour mort, s'il vous faut ce remède.

SCENE III.

CLARIMOND, *seul.*

Tout dédaigné, je l'aime; et malgré sa rigueur,
Ses charmes plus puissans lui conservent mon cœur;
Par un contraire effet dont mes maux s'entretiennent,
Sa bouche le refuse, et ses yeux le retiennent.
Je ne puis, tant elle a de mépris et d'appas,
Ni le faire accepter, ni ne le donner pas;
Et comme si l'amour faisoit naître sa haine,
Ou qu'elle mesurât ses plaisirs à ma peine,
On voit paroître ensemble et croître également
Ma flâme et ses froideurs, sa joie et mon tourment.
Je tâche à m'affranchir de ce malheur extrême;
Et je ne saurois plus disposer de moi-même.
Mon désespoir trop lâche obéit à mon sort;
Et mes ressentimens n'ont qu'un débile effort.
Mais pour foibles qu'ils soient, aidons leur impuissance;
Donnons-leur le secours d'une éternelle absence.

Adieu, cruelle ingrate, adieu; je fuis ces lieux,
Pour dérober mon ame au pouvoir de tes yeux.

SCENE IV.

AMARANTE, CLARIMOND.

AMARANTE.

Monsieur, monsieur, un mot. L'air de votre visage
Témoigne un déplaisir caché dans le courage.
Vous quittez ma maîtresse un peu mal satisfait.

CLARIMOND.

Ce que voit Amarante en est le moindre effet.
Je porte, malheureux, après de tels outrages,
Des douleurs sur le front, et dans le cœur des rages.

AMARANTE.

Pour un peu de froideur c'est trop désespérer.

CLARIMOND.

Que ne dis-tu plutôt que c'est trop endurer?
Je devrois être las d'un si cruel martyre,
Briser les fers honteux où me tient son empire,
Sans irriter mes maux avec un vain regret.

AMARANTE.

Si je vous croyois homme à garder un secret,
Vous pourriez sur ce point apprendre quelque chose
Que je meurs de vous dire, et toutefois je n'ose.
L'erreur où je vous vois me fait compassion.
Mais pourriez-vous avoir de la discrétion?

CLARIMOND,
lui présentant un diamant qu'elle refuse.

Prends-en ma foi pour gage, avec... Laisse-moi faire.

AMARANTE.

Vous voulez justement m'obliger à me taire.
Aux filles de ma sorte il suffit de la foi :
Réservez vos présens pour quelqu'autre que moi.

CLARIMOND.

Souffre....

AMARANTE.

Gardez-les, dis-je ; ou je vous abandonne.
Daphnis a des rigueurs dont l'excès vous étonne ;
Mais vous aurez bien plus de quoi vous étonner,
Quand vous saurez comment il faut la gouverner.
A force de douceur vous la rendez cruelle ;
Et vos soumissions vous perdent auprès d'elle.
Epargnez désormais tous ces pas superflus :
Parlez-en au bon homme, et ne la voyez plus.
Toutes ses cruautés ne sont qu'en apparence.
Du côté du vieillard tournez votre espérance ;
Quand il aura pour elle accepté quelque amant,
Un prompt amour naîtra de son commandement.
Elle vous fait tandis cette galanterie,
Pour s'acquérir le bruit de fille bien nourrie,
Et gagner d'autant plus de réputation
Qu'on la croira forcer son inclination.
Nommez cette maxime ou prudence ou sottise ;
C'est la seule raison qui fait qu'on vous méprise.

CLARIMOND.

Hélas ! Et le moyen de croire tes discours ?

AMARANTE.

De grace, n'usez point si mal de mon secours.
Croyez les bons avis d'une bouche fidelle ;
Et songeant seulement que je viens d'avec elle,
Derechef épargnez tous ces pas superflus :
Parlez-en au bon homme, et ne la voyez plus.

CLARIMOND.

Tu ne flattes mon cœur que d'un espoir frivole.

AMARANTE.

Hasardez seulement deux mots sur ma parole,
Et n'appréhendez point la honte d'un refus.

CLARIMOND.

Mais, si j'en recevois, je serois bien confus.
Un oncle pourra mieux concerter cette affaire.

AMARANTE.

Ou par vous, ou par lui, ménagez bien le pére.

SCENE V.

AMARANTE, *seule.*

Qu'aisément un esprit qui se laisse flatter,
S'imagine un bonheur qu'il pense mériter !
Clarimond est bien vain ensemble et bien crédule
De se persuader que Daphnis dissimule,
Et que ce grand dédain déguise un grand amour
Que le seul choix d'un pére a droit de mettre au jour.

Il s'en pâme de joie, et dessus ma parole
De tant d'affronts reçus son ame se console;
Il les chérit peut-être, et les tient à faveurs,
Tant ce trompeur espoir redouble ses ferveurs.
S'il rencontroit le père, et que mon entreprise....

SCENE VI.

GÉRASTE, AMARANTE.

GERASTE.

AMARANTE.

AMARANTE.

Monsieur.

GERASTE.

Vous faites la surprise,
Encor que de si loin vous m'ayez vu venir,
Que Clarimond n'est plus à vous entretenir!
Je donne ainsi la chasse à ceux qui vous en content!

AMARANTE.

A moi? Mes vanités jusque-là ne se montent.

GERASTE.

Il sembloit toutefois parler d'affection.

AMARANTE.

Oui: mais qu'estimez-vous de son intention?

GERASTE.

Je crois que ses desseins tendent au mariage.

AMARANTE.

Il est vrai.

GERASTE.

Quelque foi qu'il vous donne pour gage,

Il cherche à vous surprendre ; et sous ce faux appas
Il cache des projets que vous n'entendez pas.

AMARANTE.

Votre âge soupçonneux a toujours des chimères
Qui le font mal juger des cœurs les plus sincères.

GERASTE.

Où les conditions n'ont point d'égalité,
L'amour ne se fait guère avec sincérité.

AMARANTE.

Posé que cela soit : Clarimond me caresse ;
Mais si je vous disois que c'est pour ma maîtresse ;
Et que le seul besoin qu'il a de mon secours
Sortant d'avec Daphnis l'arrête en mes discours ?

GERASTE.

S'il a besoin de toi pour avoir bonne issue,
C'est signe que sa flâme est assez mal reçue.

AMARANTE.

Pas tant qu'elle paroît et que vous présumez.
D'un mutuel amour leurs cœurs sont enflammés :
Mais Daphnis se contraint, de peur de vous déplaire ;
Et sa bouche est toujours à ses desirs contraire,
Hormis lorsqu'avec moi s'ouvrant confidemment
Elle trouve à ses maux quelque soulagement.
Clarimond cependant, pour fondre tant de glaces,
Tâche par tous moyens d'avoir mes bonnes graces ;
Et moi, je l'entretiens toujours d'un peu d'espoir.

GERASTE.

A ce compte, Daphnis est fort dans le devoir ;

Je n'en puis souhaiter un meilleur témoignage ;
Et ce respect m'oblige à l'aimer davantage.
Je lui serai bon père ; et, puisque ce parti
A sa condition se rencontre assorti,
Bien qu'elle pût encore un peu plus haut atteindre,
Je la veux enhardir à ne se plus contraindre.

AMARANTE.

Vous n'en pourrez jamais tirer la vérité.
Honteuse de l'aimer sans votre autorité,
Elle s'en défendra de toute sa puissance.
N'en cherchez point d'aveu que dans l'obéissance:
Quand vous aurez fait choix de cet heureux amant,
Vos ordres produiront un prompt consentement.
Mais on ouvre la porte. Hélas ! je suis perdue,
Si j'ai tant de malheur qu'elle m'ait entendue.

SCENE VII.

GERASTE, *seul.*

Lui procurant du bien elle croit la fâcher,
Et cette vaine peur la fait ainsi cacher.
Que ces jeunes cerveaux ont de traits de folie !
Mais il faut aller voir ce qu'aura fait Célie.
Toutefois disons-lui quelque mot en passant
Qui la puisse guérir du mal qu'elle ressent.

SCENE VIII.

DAPHNIS, GÉRASTE.

GERASTE.

Ma fille, c'est en vain que tu fais la discrette ;
J'ai découvert enfin ta passion secrette.
Je ne t'en parle point sur des avis douteux :
N'en rougis point, Daphnis ; ton choix n'est pas honteux;
Moi-même je l'agrée, et veux bien que ton ame
A cet amant si cher ne cache plus sa flâme.
Tu pouvois en effet prétendre un peu plus haut ;
Mais on ne peut assez estimer ce qu'il vaut :
Ses belles qualités, son crédit, et sa race,
Auprès des gens d'honneur sont trop dignes de grace.
Adieu. Si tu le vois, tu peux lui témoigner
Que sans beaucoup de peine on me pourra gagner.

SCENE IX.

DAPHNIS, *seule.*

D'aise et d'étonnement je demeure immobile.
D'où lui vient cette humeur de m'être si facile ?
D'où me vient ce bonheur où je n'osois penser ?
Florame, il m'est permis de te récompenser ;
Et, sans plus déguiser ce qu'un père autorise,
Je puis me revancher du ton de ta franchise.
Ton mérite le rend, malgré ton peu de biens,
Indulgent à mes feux, et favorable aux tiens :

Il trouve en tes vertus des richesses plus belles.
Mais est-il vrai, mes sens? m'êtes-vous bien fidelles?
Mon heur me rend confuse, et ma confusion
Me fait tout soupçonner de quelque illusion.
Je ne me trompe point, ton mérite et ta race
Auprès des gens d'honneur sont trop dignes de grace.
Florame, il est tout vrai, dès-lors que je te vis,
Un battement de cœur me fit de cet avis;
Et mon père aujourd'hui souffre que dans son ame
Les mêmes sentimens....

SCENE X.

FLORAME, DAPHNIS.

DAPHNIS.

Quoi! vous voilà, Florame!
Je vous avois prié tantôt de me quitter.

FLORAME.

Et je vous ai quittée aussi sans contester.

DAPHNIS.

Mais revenir si tôt, c'est me faire une offense.

FLORAME.

Quand j'aurois sur ce point reçu quelque défense,
Si vous saviez quels feux ont pressé mon retour,
Vous en pardonneriez le crime à mon amour.

DAPHNIS.

Ne vous préparez point à dire des merveilles,
Pour me persuader des flâmes sans pareilles.

Je crois que vous m'aimez ; et c'est en croire plus
Que n'en exprimeroient vos discours superflus.

FLORAME.

Mes feux, qu'ont redoublés ces propos adorables,
A force d'être crus deviennent incroyables ;
Et vous n'en croyez rien qui ne soit au-dessous.
Que ne m'est-il permis d'en croire autant de vous !

DAPHNIS.

Votre croyance est libre.

FLORAME.

Il me la faudroit vraie.

DAPHNIS.

Mon cœur par mes regards vous fait trop voir sa plaie.
Un homme si savant au langage des yeux
Ne doit pas demander que je m'explique mieux.
Mais, puisqu'il vous en faut un aveu de ma bouche,
Allez, assurez-vous que votre amour me touche.
Depuis tantôt je parle un peu plus librement,
Ou, si vous le voulez, un peu plus hardiment :
Aussi j'ai vu mon père ; et, s'il vous faut tout dire,
Avec tous nos desirs sa volonté conspire.

FLORAME.

Surpris, ravi, confus, je n'ai que repartir.
Etre aimé de Daphnis ! un père y consentir !
Dans mon affection ne trouver plus d'obstacles !
Mon espoir n'eût osé concevoir ces miracles.

DAPHNIS.

Miracles toutefois qu'Amarante a produits.
De sa jalouse humeur nous tirons ces doux fruits.

Au récit de nos feux, malgré son artifice,
La bonté de mon pére a trompé sa malice;
Du moins je le présume, et ne puis soupçonner
Que mon pére sans elle ait pu rien deviner.

FLORAME.

Les avis d'Amarante, en trahissant ma flâme,
N'ont point gagné Géraste en faveur de Florame.
Les ressorts d'un miracle ont un plus haut moteur;
Et tout autre qu'un dieu n'en peut être l'auteur.

DAPHNIS.

C'en est un que l'amour.

FLORAME.

Et vous verrez peut-être
Que son pouvoir divin se fait ici paroître,
Dont quelques grands effets, avant qu'il soit long-tems,
Vous rendront étonnée, et nos desirs contens.

DAPHNIS.

Florame, après vos feux et l'aveu de mon père,
L'amour n'a point d'effets capables de me plaire.

FLORAME.

Aimez-en le premier, et recevez la foi
D'un bienheureux amant qu'il met sous votre loi.

DAPHNIS.

Vous, prisez le dernier, qui vous donne la mienne.

FLORAME.

Quoique dorénavant Amarante survienne,
Je crois que nos discours iront d'un pas égal,
Sans donner sur le rhume, ou gauchir sur le bal?

DAPHNIS.

Si je puis tant soit peu dissimuler ma joie,
Et que dessus mon front son excés ne se voie,
Je me joûrai bien d'elle, et des empêchemens
Que son adresse apporte à nos contentemens.

FLORAME.

J'en apprendrai de vous l'agréable nouvelle.
Un ordre nécessaire au logis me rappelle,
Et doit fort avancer le succès de nos vœux.

DAPHNIS.

Nous n'avons plus qu'une ame et qu'un vouloir tous deux.
Bien que vous éloigner ce me soit un martyre,
Puisque vous le voulez, je n'y puis contredire.
Mais quand dois-je espérer de vous revoir ici?

FLORAME.

Dans une heure au plus tard.

DAPHNIS.

Allez donc : la voici.

SCENE XI.

AMARANTE, DAPHNIS.

DAPHNIS.

Amarante, vraiment vous êtes fort jolie!
Vous n'égayez pas mal votre mélancolie!
Votre jaloux chagrin a de beaux agrémens,
Et choisit assez bien ses divertissemens!

Votre esprit pour vous-même a force complaisance
De me faire l'objet de votre médisance ;
Et, pour donner couleur à vos détractions,
Vous lisez fort avant dans mes intentions !

AMARANTE.

Moi ! que de vous j'osasse aucunement médire !

DAPHNIS.

Voyez-vous, Amarante, il n'est plus tems de rire.
Vous avez vu mon pére, avec qui vos discours
M'ont fait à votre gré de frivoles amours.
Quoi ! souffrir un moment l'entretien de Florame,
Vous le nommez bientôt une secrette flâme ?
Cette jalouse humeur dont vous suivez la loi
Vous fait en mes secrets plus savante que moi.
Mais passe pour le croire ; il falloit que mon pére
De votre confidence apprît cette chimére ?

AMARANTE.

S'il croit que vous l'aimez, c'est sur quelque soupçon
Où je ne contribue en aucune façon.
Je sais trop que le ciel, avec de telles graces,
Vous donne trop de cœur pour des flâmes si basses ;
Et quand je vous aspirois dans cet indigne choix,
Je sais ce que je suis, et ce que je vous dois.

DAPHNIS.

Ne tranchez point ici de la respectueuse :
Votre peine, aprés tout, vous est bien fructueuse ;
Vous la devez chérir, et son heureux succès
Qui chez nous à Florame interdit tout accés.

Mon père le bannit et de l'une et de l'autre :
Pensant nuire à mon feu, vous ruinez le vôtre.
Je lui viens de parler, mais c'étoit seulement
Pour lui dire l'arrêt de son bannissement.
Vous devez cependant être fort satisfaite
Qu'à votre occasion un père me maltraite.
Pour fruit de vos labeurs si cela vous suffit,
C'est acquérir ma haine avec peu de profit.

AMARANTE.

Si touchant vos amours on sait rien de ma bouche,
Que je puisse à vos yeux devenir une souche !
Que le ciel...

DAPHNIS.

Finissez vos imprécations.
J'aime votre malice et vos délations.
Ma mignonne, apprenez que vous êtes déçue.
C'est par votre rapport que mon ardeur est sue :
Mais mon père y consent ; et vos avis jaloux
N'ont fait que me donner Florame pour époux.

SCENE XII.

AMARANTE, *seule.*

Ai-je bien entendu ? Sa belle humeur se joue,
Et par plaisir soi-même elle se désavoue.
Son père la maltraite, et consent à ses vœux !
Ai-je nommé Florame en parlant de ses feux ?
Florame, Clarimond, ces deux noms, ce me semble,
Pour être confondus, n'ont rien qui se ressemble.

Le moyen que jamais on entendit si mal
Que l'un de ces amans fût pris pour son rival ?
Je ne sais où j'en suis, et toutefois j'espère.
Sous ces obscurités je soupçonne un mystère ;
Et mon esprit confus, à force de douter,
Bien qu'il n'ose rien croire, ose encor se flatter.

Fin du troisième acte.

SCENE II.

GÉRASTE, CÉLIE, DAPHNIS.

GERASTE.

Adieu, cela vaut fait.
Tu l'en peux assurer.
(*Célie rentre.*)
Ma fille, je présume,
Quelques feux dans ton cœur que ton amant allume,
Que tu ne voulois pas sortir de ton devoir.

DAPHNIS.

C'est ce que le passé vous a pu faire voir.

GERASTE.

Mais si, pour en tirer une preuve plus claire,
Je disois qu'il faut prendre un sentiment contraire,
Qu'une autre occasion te donne un autre amant?

DAPHNIS.

Il seroit un peu tard pour un tel changement.
Sous votre autorité j'ai dévoilé mon ame;
J'ai découvert mon cœur à l'objet de ma flâme;
Et c'est sous votre aveu qu'il a reçu ma foi.

GERASTE.

Oui; mais je viens de faire un autre choix pour toi.

DAPHNIS.

Ma foi ne permet plus une telle inconstance.

GERASTE.

Et moi, je ne saurois souffrir de résistance.

Si ce gage est donné par mon consentement,
Il faut le retirer par mon commandement.
Vous soupirez en vain, vos soupirs et vos larmes
Contre ma volonté sont d'impuissantes armes.
Rentrez; je ne puis voir qu'avec mille douleurs
Votre rebellion s'exprimer par vos pleurs.

SCENE III.

GERASTE, *seul.*

La pitié me gagnoit. Il m'étoit impossible
De voir encor ses pleurs, et n'être pas sensible:
Mon injuste rigueur ne pouvoit plus tenir;
Et de peur de me rendre il la falloit bannir.
N'importe toutefois, la parole me lie;
Et mon amour ainsi l'a promis à Célie;
Florise ne se peut acquérir qu'à ce prix:
Si Florame...

SCENE IV.

AMARANTE, GÉRASTE.

AMARANTE.

Monsieur, vous vous êtes mépris;
C'est Clarimond qu'elle aime.

GERASTE.

Et ma plus grande peine
N'est que d'en avoir eu la preuve trop certaine:

Dans sa rebellion à mon autorité
L'amour qu'elle a pour lui n'a que trop éclaté.
Si pour ce cavalier elle avoit moins de flâme,
Elle agréeroit le choix que je fais de Florame,
Et, prenant désormais un mouvement plus sain,
Ne s'obstineroit pas à rompre mon dessein.

AMARANTE.

C'est ce choix inégal qui vous la fait rebelle :
Mais pour tout autre amant n'appréhendez rien d'elle.

GERASTE.

Florame a peu de bien, mais pour quelque raison
C'est lui seul dont je fais l'appui de ma maison.
Examiner mon choix, c'est un trait d'imprudence.
Toi qu'à présent Daphnis traite de confidence,
Et dont le seul avis gouverne ses secrets,
Je te prie, Amarante, adoucis ses regrets;
Résous-a, si tu peux, à contenter un père;
Fais qu'elle aime Florame, ou craigne ma colère.

AMARANTE.

Puisque vous le voulez, j'y ferai mon pouvoir;
C'est chose toutefois dont j'ai si peu d'espoir
Que je craindrois plutôt de l'aigrir davantage.

GERASTE.

Il est tant de moyens de fléchir un courage!
Trouve pour la gagner quelque subtil appas:
La récompense après ne te manquera pas.

SCENE V.

AMARANTE, *seule.*

Accorde qui pourra le père avec la fille;
L'égarement d'esprit régne sur la famille.
Daphnis aime Florame, et son père y consent;
D'elle-même j'ai su l'aise qu'elle en ressent;
Et, si j'en crois ce pére, elle ne porte en l'ame
Que révolte, qu'orgueil, que mépris pour Florame.
Peut-elle s'opposer à ses propres desirs,
Démentir tout son cœur, détruire ses plaisirs?
S'ils sont sages tous deux, il faut que je sois folle.
Leur mécompte pourtant, quel qu'il soit, me console;
Et, bien qu'il me réduise au bout de mon latin,
Un peu plus en repos j'en attendrai la fin.

SCENE VI.

FLORAME, DAMON.

FLORAME.

Sans me voir elle rentre, et quelque bon génie
Me sauve de ses yeux et de sa tyrannie.
Je ne me croyois pas quitte de ses discours,
A moins que sa maîtresse en vînt rompre le cours.

DAMON.

Je voudrois t'avoir vu dedans cette contrainte.

FLORAME.

Peut-être voudrois-tu qu'elle empêchât ma plainte!

DAMON.

Si Théante sait tout, sans raison tu t'en plains.
Je t'ai dit ses secrets, comme à lui tes desseins.
Il voit dedans ton cœur, tu lis dans son courage;
Et je vous fais combattre ainsi sans avantage.

FLORAME.

Toutefois au combat tu n'as pu l'engager?

DAMON.

Sa générosité n'en craint pas le danger;
Mais cela choque un peu sa prudence amoureuse;
Vu que la fuite en est la fin la plus heureuse,
Et qu'il faut que, l'un mort, l'autre tire pays.

FLORAME.

Malgré le déplaisir de mes secrets trahis,
Je ne puis, cher ami, qu'avec toi je ne rie
Des subtiles raisons de sa poltronnerie.
Nous faire ce duel sans s'exposer aux coups,
C'est véritablement en savoir plus que nous,
Et te mettre en sa place avec assez d'adresse.

DAMON.

Qu'importe à quels périls il gagne une maîtresse?
Que ses rivaux entr'eux fassent mille combats,
Que j'en porte parole, ou ne la porte pas,
Tout lui semblera bon; pourvu que, sans en être,
Il puisse de ces lieux les faire disparoître.

FLORAME.

Mais ton service offert hasardoit bien ta foi,
Et, s'il eût eu du cœur, t'engageoit contre moi.

DAMON.

Je savois trop que l'offre en seroit rejetée.
Depuis plus de dix ans je connois sa portée.
Il ne devient mutin que fort mal-aisément,
Et préfère la ruse à l'éclaircissement.

FLORAME.

Les maximes qu'il tient pour conserver sa vie
T'ont donné des plaisirs où je te porte envie.

DAMON.

Tu peux incontinent les goûter si tu veux.
Lui, qui doute fort peu du succès de ses vœux,
Et qui croit que déjà Clarimond et Florame
Disputent loin d'ici le sujet de leur flâme,
Seroit-il homme à perdre un tems si précieux,
Sans aller chez Daphnis faire le gracieux,
Et seul, à la faveur de quelque mot pour rire,
Prendre l'occasion de conter son martyre?

FLORAME.

Mais, s'il nous trouve ensemble, il pourra soupçonner
Que nous prenons plaisir tous deux à le berner.

DAMON.

De peur que nous voyant il conçût quelque ombrage,
J'avois mis tout exprès Cléon sur le passage.

SCENE VII.

FLORAME, DAMON, CLÉON.

DAMON, *à Cléon.*

THÉANTE approche-t-il ?

CLÉON.

Il est en ce carfour.

DAMON.

Adieu donc. Nous pourrons le jouer tour à tour.

FLORAME, *seul.*

Je m'étonne comment tant de belles parties
En cet illustre amant sont si mal assorties ;
Qu'il a si mauvais cœur avec de si beaux yeux,
Et fait un si beau choix sans le défendre mieux.
Pour tant d'ambition c'est bien peu de courage.

SCENE VIII.

THÉANTE, FLORAME.

FLORAME.

QUELLE surprise, ami, paroît sur ton visage ?

THEANTE.

T'ayant cherché long-temps, je demeure confus
De t'avoir rencontré quand je n'y pensois plus.

FLORAME.

Parle plus franchement. Fâché de ta promesse,
Tu veux et n'oserois reprendre ta maîtresse.

Ta passion, qui souffre une trop dure loi,
Pour la gouverner seul te déroboit de moi?

THEANTE.

De peur que ton esprit formât cette croyance,
De l'aborder sans toi je faisois conscience.

FLORAME.

C'est ce qui t'obligeoit sans doute à me chercher?
Mais ne te prive plus d'un entretien si cher.
Je te cède Amarante, et te rends ta parole.
J'aime ailleurs; et, lassé d'un compliment frivole,
Et de feindre une ardeur qui blesse mes amis,
Ma flâme est véritable et son effet permis.
J'adore une beauté qui peut disposer d'elle,
Et seconder mes feux sans se rendre infidelle.

THEANTE.

Tu veux dire Daphnis?

FLORAME.

Je ne puis te celer
Qu'elle est l'unique objet pour qui je veux brûler.

THEANTE.

Le bruit vole déjà qu'elle est pour toi sans glace;
Et déjà d'un cartel Clarimond te menace.

FLORAME.

Qu'il vienne ce rival apprendre, à son malheur,
Que, s'il me passe en biens, il me cède en valeur:
Que sa vaine arrogance, en ce duel trompée,
Me fasse mériter Daphnis à coups d'épée.
Par là je gagne tout; ma générosité
Suppléera ce qui fait notre inégalité;

Et son pére, amoureux du bruit de ma vaillance,
La fera sur ses biens emporter la balance.

THEANTE.

Tu n'en peux espérer un moindre évènement.
L'heur suit dans les duels le plus heureux amant.
Le glorieux succès d'une action si belle,
Ton sang mis au hasard, ou répandu pour elle,
Ne peut laisser au pére aucun lieu de refus.
Tiens ta maîtresse acquise, et ton rival confus;
Et, sans t'épouvanter d'une vaine fortune
Qu'il soutient lâchement d'une valeur commune,
Ne fais de son orgueil qu'un sujet de mépris,
Et pense que Daphnis ne s'acquiert qu'à ce prix.
Adieu. Puisse le ciel à ton amour parfaite
Accorder un succès tel que je le souhaite!

FLORAME.

Ce cartel, ce me semble, est trop long à venir;
Mon courage bouillant ne se peut contenir:
Enflé par tes discours, il ne sauroit attendre
Qu'un insolent défi l'oblige à se défendre.
Va donc, et de ma part appelle Clarimond;
Dis-lui que pour demain il choisisse un second,
Et que nous l'attendrons au château de Bicêtre.

THEANTE.

J'adore ce grand cœur qu'ici tu fais paroître,
Et demeure ravi du trop d'affection
Que tu m'as témoigné par cette élection.
Prends-y garde pourtant, pense à quoi tu t'engages.
Si Clarimond, lassé de souffrir tant d'outrages,

Eteignant son amour, te cédoit ce bonheur;
Quel besoin seroit-il de le piquer d'honneur?
Peut-être qu'un faux bruit nous apprend sa menace:
C'est à toi seulement de défendre ta place.
Ces coups du désespoir des amans méprisés
N'ont rien d'avantageux pour les favorisés.
Qu'il recoure, s'il veut, à ces fâcheux remèdes:
Ne lui querelle point un bien que tu possèdes;
Ton amour, que Daphnis ne sauroit dédaigner,
Court risque d'y tout perdre, et n'y peut rien gagner.
Avise encore un coup; ta valeur inquiette
En d'extrêmes périls un peu trop tôt te jette.

FLORAME.

Quels périls? L'heur y suit le plus heureux amant.

THEANTE.

Quelquefois le hasard en dispose autrement.

FLORAME.

Clarimond n'eut jamais qu'une valeur commune.

THEANTE.

La valeur aux duels fait moins que la fortune.

FLORAME.

C'est par là seulement qu'on mérite Daphnis.

THEANTE.

Mais plutôt de ses yeux par là tu te bannis.

FLORAME.

Cette belle action pourra gagner son père.

THEANTE.

Je le souhaite ainsi plus que je ne l'espère.

FLORAME.

Acceptant un cartel, suis-je plus assuré ?

THEANTE.

Où l'honneur souffriroit, rien n'est considéré.

FLORAME.

Je ne puis résister à des raisons si fortes :
Sur ma bouillante ardeur malgré moi tu l'emportes.
J'attendrai qu'on m'attaque.

THEANTE.

Adieu donc.

FLORAME.

En ce cas,
Souviens-t'en, cher ami, tu me promets ton bras ?

THEANTE.

Dispose de ma vie.

FLORAME, *seul.*

Elle est fort assurée,
Si rien que ce duel n'empêche sa durée.
Il en parle des mieux, c'est un jeu qui lui plaît;
Mais il devient fort sage aussitôt qu'il en est,
Et montre cependant des graces peu vulgaires
A battre ses raisons par des raisons contraires.

SCENE IX.

DAPHNIS, FLORAME.

DAPHNIS.

Je n'osois t'aborder les yeux baignés de pleurs,
Et devant ce rival t'apprendre nos malheurs.

FLORAME.

Vous me jetez, madame, en d'étranges alarmes.
Dieux! Et d'où peut venir ce déluge de larmes?
Le bon homme est-il mort?

DAPHNIS.

Non, mais il se dédit:
Tout amour désormais pour toi m'est interdit:
Si bien qu'il me faut être ou rebelle, ou parjure,
Forcer les droits d'amour, ou ceux de la nature,
Mettre un autre en ta place, ou lui désobéir,
L'irriter, ou moi-même avec toi me trahir.
A moins que de changer, sa haine inévitable
Me rend de tous côtés ma perte indubitable;
Je ne puis conserver mon devoir et ma foi,
Ni sans crime brûler pour d'autres ni pour toi.

FLORAME.

Le nom de cet amant, dont l'indiscrette envie
A mes ressentimens vient apporter sa vie?
Le nom de cet amant, qui, par sa prompte mort,
Doit au lieu du vieillard me réparer ce tort,
Et qui, sur quelque orgueil que son amour se fonde,
N'a que jusqu'à ma vue à demeurer au monde?

DAPHNIS.

Je n'aime pas si mal que de m'en informer;
Je t'aurois fait trop voir que j'eusse pu l'aimer.
Si j'en savois le nom, ta juste défiance
Pourroit à ses défauts imputer ma constance,
A son peu de mérite attacher mon dédain,
Et croire qu'un plus digne auroit reçu ma main.
J'atteste ici le bras qui lance le tonnerre
Que tout ce que le ciel a fait paroître en terre
De mérites, de biens, de grandeurs et d'appas,
En même objet uni ne m'ébranleroit pas.
Florame a droit lui seul de captiver mon ame;
Florame vaut lui seul à ma pudique flâme
Tout ce que peut le monde offrir à mes ardeurs
De mérites, d'appas, de biens et de grandeurs.

FLORAME.

Qu'avec des mots si doux vous m'êtes inhumaine!
Vous me comblez de joie, et redoublez ma peine.
L'effet d'un tel amour, hors de votre pouvoir,
Irrite d'autant plus mon sanglant désespoir.
L'excès de votre ardeur ne sert qu'à mon supplice.
Devenez-moi cruelle afin que je guérisse.
Guérir! Ah! qu'ai-je dit? ce mot me fait horreur.
Pardonnez aux transports d'une aveugle fureur;
Aimez toujours Florame; et, quoi qu'il ait pu dire,
Croissez de jour en jour vos feux et son martyre.
Peut-il rendre sa vie à de plus heureux coups,
Ou mourir plus content que pour vous, et par vous?

DAPHNIS.

Puisque de nos destins la rigueur trop sévère
Oppose à nos desirs l'autorité d'un père,
Que veux-tu que je fasse en l'état où je suis?
Etre à toi malgré lui, c'est ce que je ne puis;
Mais je puis empêcher qu'un autre me possède,
Et qu'un indigne amant à Florame succède.
Le cœur me manque. Adieu. Je sens faillir ma voix.
Florame, souviens-toi de ce que tu me dois.
Si nos feux sont égaux, mon exemple t'ordonne,
Ou d'être à ta Daphnis, ou de n'être à personne.

SCENE X.

FLORAME, *seul.*

Dépourvu de conseil comme de sentiment,
L'excès de ma douleur m'ôte le jugement.
De tant de biens promis je n'ai plus que sa vue,
Et mes bras impuissans ne l'ont pas retenue!
Et même je lui laisse abandonner ce lieu,
Sans trouver de parole à lui dire un adieu!
Ma fureur pour Daphnis a de la complaisance:
Mon désespoir n'osoit agir en sa présence:
De peur que mon tourment aigrît ses déplaisirs,
Une pitié secrette étouffoit mes soupirs;
Sa douleur par respect faisoit taire la mienne;
Mais ma rage à présent n'a rien qui la retienne.
Sors, infame vieillard, dont le consentement
Nous a vendu si cher le bonheur d'un moment;

Sors, que tu sois puni de cette humeur brutale
Qui rend ta volonté pour nos feux inégale.
A nos chastes amours qui t'a fait consentir,
Barbare ? mais plutôt qui t'en fait repentir ?
Crois-tu qu'aimant Daphnis le titre de son pére
Débilite ma force, ou rompe ma colére ?
Un nom si glorieux, lâche, ne t'est plus dû ;
En lui manquant de foi ton crime l'a perdu.
Plus j'ai d'amour pour elle, et plus pour toi de haine
Enhardit ma vengeance et redouble ta peine :
Tu mourras, et je veux, pour finir mes ennuis,
Mériter par ta mort celle où tu me réduis.

Daphnis, à ma fureur ma bouche abandonnée
Parle d'ôter la vie à qui te l'a donnée !
Je t'aime, et je t'oblige à m'avoir en horreur,
Et ne connois encor qu'à peine mon erreur !
Si je suis sans respect pour ce que tu respectes,
Que mes affections ne t'en soient point suspectes.
De plus réglés transports me feroient trahison ;
Si j'avois moins d'amour, j'aurois de la raison ;
C'est peu que de la perdre après t'avoir perdue :
Rien ne sert plus de guide à mon ame éperdue ;
Je condamne à l'instant ce que j'ai résolu ;
Je veux, et ne veux plus si tôt que j'ai voulu.
Je menace Géraste, et pardonne à ton père ;
Ainsi rien ne me venge, et tout me désespère.

(*en soupirant.*)
Célie...

SCENE XI.

CELIE, FLORAME.

CELIE.

Hé bien Célie? Enfin elle a tant fait
Qu'à vos desirs Géraste accorde leur effet.
Quel visage avez-vous? Votre aise vous transporte.

FLORAME.

Cesse d'aigrir ma flâme en raillant de la sorte,
Organe d'un vieillard qui croit faire un bon tour
De se jouer de moi par une feinte amour.
Si tu te veux du bien, fais-lui tenir promesse;
Vous me rendrez tous deux la vie, ou ma maitresse;
Et, ce jour expiré, je vous ferai sentir
Que rien de ma fureur ne vous peut garantir.

CELIE.

Florame.

FLORAME.

Je ne puis parler à des perfides.

SCENE XII.

CELIE, *seule.*

Il veut donner l'alarme à mes esprits timides,
Et prend plaisir lui-même à se jouer de moi.
Géraste a trop d'amour pour n'avoir point de foi;
Et s'il pouvoit donner trois Daphnis pour Florise,
Il la tiendroit encore heureusement acquise.

D'ailleurs, ce grand courroux pourroit-il être feint?
Auroit-il pu si tôt falsifier son teint,
Et si bien ajuster ses yeux et son langage
A ce que sa fureur marquoit sur son visage?
Quelqu'un des deux me joue : épions tous les deux,
Et nous éclaircissons sur un point si douteux.

Fin du quatrième acte.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE I.

THEANTE, DAMON.

THEANTE.

Croirois-tu qu'un moment m'ait pu changer de sorte
Que je passe à regret par-devant cette porte ?

DAMON.

Que ton humeur n'a-t-elle un peu plutôt changé!
Nous aurions vu l'effet où tu m'as engagé.
Tantôt quelque démon ennemi de ta flâme,
Te faisoit en ces lieux accompagner Florame;
Sans la crainte qu'alors il te prît pour second,
Je l'allois appeler au nom de Clarimond;
Et, comme si depuis il étoit invisible,
Sa rencontre pour moi s'est rendue impossible.

THEANTE.

Ne le cherche donc plus. A bien considérer,
Qu'ils se battent, ou non, je n'en puis qu'espérer.
Daphnis, que son adresse a malgré moi séduite,
Ne pourroit l'oublier quand il seroit en fuite.
Leur amour est trop forte; et d'ailleurs son trépas,
Le privant d'un tel bien, ne me le donne pas.
Inégal en fortune à ce qu'est cette belle,
Et déjà par malheur assez mal voulu d'elle,

Que pourrois-je après tout prétendre de ses pleurs?
Et quel espoir pour moi naîtroit de ses douleurs?
Deviendrois-je par là plus riche ou plus aimable?
Que si de l'obtenir je me trouve incapable,
Mon amitié pour lui, qui ne peut expirer,
A tout autre qu'à moi me le fait préférer;
Et j'aurois peine à voir un troisième en sa place.

DAMON.

Tu t'avises trop tard: que veux-tu que je fasse?
J'ai poussé Clarimond à lui faire un appel;
J'ai chargé de sa part de lui rendre un cartel;
Le puis-je supprimer?

THEANTE.

Non, mais tu pourrois faire....

DAMON.

Quoi?

THEANTE.

Que Clarimond prît un sentiment contraire.

DAMON.

Le détourner d'un coup où seul je l'ai porté!
Mon courage est mal propre à cette lâcheté.

THEANTE.

A de telles raisons je n'ai de repartie,
Sinon que c'est à moi de rompre la partie.
J'en vais semer le bruit.

DAMON.

Et sur ce bruit tu veux?

THEANTE.

Qu'on leur donne dans peu des gardes à tous deux,

Et qu'une main puissante arrête leur querelle.
Qu'en dis-tu, cher ami?

DAMON.

L'invention est belle;
Et le chemin bien court à les mettre d'accord:
Mais souffre auparavant que j'y fasse un effort.
Peut-être mon esprit trouvera quelque ruse
Par où, sans en rougir, du cartel je m'excuse.
Ne donnons point sujet de tant parler de nous;
Et sachons seulement à quoi tu te résous.

THEANTE.

A les laisser en paix, et courir l'Italie,
Pour divertir le cours de ma mélancolie,
Et ne voir point Florame emporter à mes yeux
Le prix ou prétendoit mon cœur ambitieux.

DAMON.

Amarante à ce compte est hors de ta pensée?

THEANTE.

Son image du tout n'en est pas effacée,
Mais...

DAMON.

Tu crains que pour elle on te fasse un duel.

THEANTE.

Railler un malheureux, c'est être trop cruel.
Bien que ses yeux encor règnent sur mon courage,
Le bonheur de Florame à la quitter m'engage.
Le ciel ne nous fit point et pareils et rivaux,
Pour avoir des succès tellement inégaux.

C'est me perdre d'honneur, et, par cette poursuite,
D'égal que je lui suis me ranger à sa suite.
Je donne désormais des régles à mes feux ;
De moindres que Daphnis sont incapables d'eux;
Et rien dorénavant n'asservira mon ame,
Qui ne me puisse mettre au-dessus de Florame.
Allons, je ne puis voir, sans mille déplaisirs,
Ce possesseur du bien où tendoient mes desirs.

DAMON.

Arrête. Cette fuite est hors de bienséance,
Et je n'ai point d'appel à faire en ta présence.
(Théante se retire du théâtre comme par force.)

SCENE II.

FLORAME, *seul.*

JETTERAI-JE toujours des menaces en l'air,
Sans que je sache enfin à qui je dois parler?
Auroit-on jamais cru qu'elle me fût ravie,
Et qu'on me pût ôter Daphnis avant la vie ?
Le possesseur du prix de ma fidélité,
Bien que je sois vivant, demeure en sureté ;
Tout inconnu qu'il m'est, il produit ma misère ;
Tout mon rival qu'il est, il rit de ma colère.
Rival! Ah ! quel malheur! j'en ai pour me bannir,
Et cesse d'en avoir quand je le veux punir.
Grands dieux, qui m'enviez cette juste allégeance
Qu'un amant supplanté tire de la vengeance,

Et me cachez le bras dont je reçois les coups ;
Est-ce votre dessein que je m'en prenne à vous ?
Est-ce votre dessein d'attirer mes blasphêmes,
Et qu'ainsi que mes maux mes crimes soient extrêmes,
Qu'à mille impiétés osant me dispenser
A votre foudre oisif je donne où se lancer ?
Ah ! souffrez qu'en l'état de mon sort déplorable
Je demeure innocent encor que misérable.
Destinez à vos feux d'autres objets que moi,
Vous n'en sauriez manquer quand on manque de foi.
Employez le tonnerre à punir les parjures,
Et prenez intérêt vous-même à mes injures :
Montrez en me vengeant que vous êtes des dieux ;
Ou conduisez mon bras puisque je n'ai point d'yeux,
Et qu'on sait dérober d'un rival qui me tue
Le nom à mon oreille et l'objet à ma vue.
Rival, qui que tu sois, dont l'insolent amour
Idolâtre un soleil, et n'ose voir le jour,
N'oppose plus ta crainte à l'ardeur qui te presse ;
Fais-toi, fais-toi connoître allant voir ta maîtresse.

SCENE III.

FLORAME, AMARANTE.

FLORAME.

Amarante, aussi-bien te faut-il confesser
Que la seule Daphnis avoit su me blesser,
Dis-moi qui me l'enlève, apprends-moi quel mystère
Me cache le rival qui possède son père,

A quel heureux amant Géraste a destiné
Ce beau prix que l'amour m'avoit si bien donné.

AMARANTE.

Ce dut vous être assez de m'avoir abusée,
Sans faire encor de moi vos sujets de risée.
Je sais que le vieillard favorise vos feux,
Et que rien que Daphnis n'est contraire à vos vœux.

FLORAME.

Que me dis-tu ? Lui seul et sa rigueur nouvelle
Empêchent les effets d'une ardeur mutuelle.

AMARANTE.

Pensez-vous me duper avec ce feint courroux ?
Lui-même il m'a prié de lui parler pour vous.

FLORAME.

Vois-tu, ne t'en ris plus ; ta seule jalousie
A mis à ce vieillard ce change en fantaisie.
Ce n'est pas avec moi que tu te dois jouer,
Et ton crime redouble à le désavouer :
Mais sache qu'aujourd'hui, si tu ne fais en sorte
Que mon fidelle amour sur ce rival l'emporte,
J'aurai trop de moyens à te faire sentir
Qu'on ne m'offense point sans un prompt repentir.

SCENE IV.

AMARANTE, *seule.*

Voila de quoi tomber dans un nouveau dédale.
O ciel! qui vit jamais confusion égale?
Si j'écoute Daphnis, j'apprends qu'un feu puissant
La brule pour Florame, et qu'un père y consent:
Si j'écoute Géraste, il lui donne Florame,
Et se plaint que Daphnis en rejette la flâme:
Et, si Florame est cru, ce vieillard aujourd'hui
Dispose de Daphnis pour un autre que lui.
Sous un tel embarras je me trouve accablée:
Eux, ou moi, nous avons la cervelle troublée,
Si ce n'est qu'à dessein ils se soient concertés
Pour me faire enrager par ces diversités.
Mon foible esprit s'y perd, et n'y peut rien comprendre;
Pour en venir à bout il me les faut surprendre,
Et, quand ils se verront, écouter leurs discours,
Pour apprendre par là le fond de ces détours.
Voici mon vieux rêveur. Fuyons de sa présence,
Qu'il ne m'embrouille encor de quelque confidence:
De crainte que j'en ai, d'ici je me bannis,
Tant qu'avec lui je voie ou Florame ou Daphnis.

SCENE V.

GERASTE, POLEMON.

POLEMON.

J'AI grand regret, monsieur, que la foi qui vous lie
Empêche que chez vous mon neveu ne s'allie,
Et que son feu m'emploie aux offres qu'il vous fait,
Lorsqu'il n'est plus en vous d'en accepter l'effet.

GERASTE.

C'est un rare trésor que mon malheur me vole;
Et si l'honneur souffroit un manque de parole,
L'avantageux parti que vous me présentez
Me verroit aussitôt prêt à ses volontés.

POLEMON.

Mais si quelque hasard rompoit cette alliance?

GERASTE.

N'ayez lors, je vous prie, aucune défiance;
Je m'en tiendrois heureux, et ma foi vous répond
Que Daphnis sans tarder épouse Clarimond.

POLEMON.

Adieu. Faites état de mon humble service.

GERASTE.

Et vous pareillement d'un cœur sans artifice.

SCENE VI.

CELIE, GERASTE.

CELIE.

De sorte qu'à mes yeux votre foi lui répond
Que Daphnis sans tarder épouse Clarimond ?

GERASTE.

Cette vaine promesse en un cas impossible
Adoucit un refus et le rend moins sensible ;
C'est ainsi qu'on oblige un homme à peu de frais.

CELIE.

Ajouter l'impudence à vos perfides traits !
Il vous faudroit du charme au lieu de cette ruse
Pour me persuader que qui promet refuse.

GERASTE.

J'ai promis, et tiendrois ce que j'ai protesté,
Si Florame rompoit le concert arrêté.
Pour Daphnis, c'est en vain qu'elle fait la rebelle ;
J'en viendrai trop à bout.

CELIE.

Impudence nouvelle !
Florame, que Daphnis fait maître de son cœur,
De votre seul caprice accuse la rigueur ;
Et je sais que sans vous leur mutuelle flâme
Uniroit deux amans qui n'ont déjà qu'une ame.
Vous m'osez cependant effrontément conter
Que Daphnis sur ce point aime à vous résister !

Vous m'en aviez promis une toute autre issue ;
J'en ai porté parole après l'avoir reçue :
Qu'avois-je contre vous ou fait ou projeté,
Pour me faire tremper en votre lâcheté ?
Ne pouviez-vous trahir que par mon entremise ?
Avisez. Il y va de plus que de Florise.
Ne vous estimez pas quitte pour la quitter,
Ni que de cette sorte on se laisse affronter.

GERASTE.

Me prends-tu donc pour homme à manquer de parole,
En faveur d'un caprice où s'obstine une folle ?
Va, fais venir Florame ; à ses yeux tu verras
Que pour lui mon pouvoir ne s'épargnera pas ;
Que je maltraiterai Daphnis en sa présence
D'avoir pour son amour si peu de complaisance.
Qu'il vienne seulement voir un père irrité,
Et joindre sa prière à mon autorité ;
Et lors, soit que Daphnis y résiste ou consente,
Crois que ma volonté sera la plus puissante.

CELIE.

Croyez que nous tromper ce n'est pas votre mieux.

GERASTE.

Me foudroie en ce cas la colère des cieux !

SCENE VII.

GERASTE, *seul.*

Géraste, sur le champ il te falloit contraindre
Celle que ta pitié ne pouvoit ouïr plaindre.
Tu n'as pu refuser du tems à ses douleurs;
Ton cœur s'attendrissoit de voir couler ses pleurs;
Et, pour avoir usé trop peu de ta puissance,
On t'impute à forfait sa désobéissance.
Un traitement trop doux te fait croire sans foi.

SCENE VIII.

GERASTE, DAPHNIS.

GERASTE.

Faudra-t-il que de vous je reçoive la loi,
Et que l'aveuglement d'un amour obstinée
Contre ma volonté règle votre hyménée?
Mon extrême indulgence a donné par malheur
A vos rebellions quelque foible couleur;
Et pour quelques momens que vos feux m'ont su plaire,
Vous pensez avoir droit de braver ma colère!
Mais sachez qu'il falloit, ingrate, en vos amours,
Ou ne m'obéir point, ou m'obéir toujours.

DAPHNIS.

Si dans mes premiers feux je vous semble obstinée,
C'est l'effet de ma foi sous votre aveu donnée.

Quoi que mette en avant votre injuste courroux,
Je ne veux opposer à vous-même que vous.
Votre permission doit être irrévocable :
Devenez seulement à vous-même semblable.
Il vous falloit, monsieur, vous-même à mes amours
Ou ne consentir point, ou consentir toujours.
Je choisirai la mort plutôt que le parjure ;
M'y voulant obliger, vous vous faites injure.
Ne veuillez point combattre ainsi, hors de saison,
Votre vouloir, ma foi, mes pleurs, et la raison.
Que vous a fait Daphnis? que vous a fait Florame,
Que pour lui vous vouliez que j'éteigne ma flâme?

GERASTE.

Mais que vous a-t-il fait, que pour lui seulement
Vous vous rendiez rebelle à mon commandement?
Ma foi n'est-elle rien au-dessus de la vôtre?
Vous vous donnez à l'un, ma foi vous donne à l'autre.
Qui le doit emporter, ou de vous, ou de moi?
Et qui doit de nous deux plutôt manquer de foi?
Quand vous en manquerez, mon vouloir vous excuse.
Mais à trop raisonner moi-même je m'abuse.
Il n'est point de raison valable entre nous deux ;
Et pour toute raison il suffit que je veux.

DAPHNIS.

Un parjure jamais ne devient légitime.
Une excuse ne peut justifier un crime.
Malgré vos changemens, mon esprit résolu
Croit suffire à mes feux que vous ayez voulu.

SCENE IX.

GERASTE, DAPHNIS, FLORAME, CELIE, AMARANTE.

DAPHNIS.

Voici ce cher amant qui me tient engagée;
A qui sous votre aveu ma foi s'est obligée.
Changez de volonté pour un objet nouveau;
Daphnis épousera Florame, ou le tombeau.

GERASTE.

Que vois-je ici, bons dieux?

DAPHNIS.

Mon amour, ma constance.

GERASTE.

Et sur quoi donc fonder ta désobéissance?
Quel envieux démon, et quel charme assez fort
Faisoit entrechoquer deux volontés d'accord?
C'est lui que tu chéris et que je te destine;
Et ta rebellion dans un refus s'obstine!

FLORAME.

Appelez-vous refus, de me donner sa foi,
Quand votre volonté se déclara pour moi?
Et cette volonté, pour un autre tournée,
Vous peut-elle obéir après la foi donnée?

GERASTE.

C'est pour vous que je change, et pour vous seulement
Je veux qu'elle renonce à son premier amant.

Lorsque je consentis à sa secrette flâme,
C'étoit pour Clarimond qui possédoit son ame;
Amarante du moins me l'avoit dit ainsi.

DAPHNIS.

Amarante, approchez; que tout soit éclairci.
Une telle imposture est-elle pardonnable?

AMARANTE.

Mon amour pour Florame en est le seul coupable.
Mon esprit l'adoroit; et vous étonnez-vous
S'il devint inventif, puisqu'il étoit jaloux?

GERASTE.

Et par là tu voulois?....

AMARANTE.

Que votre ame déçue
Donnât à Clarimond une si bonne issue,
Que Florame, frustré de l'objet de ses vœux,
Fût réduit désormais à seconder mes feux.

FLORAME.

Pardonnez-lui, monsieur; et vous, daignez, madame,
Justifier son feu par votre propre flâme.
Si vous m'aimez encor, vous devez estimer
Qu'on ne peut faire un crime à force de m'aimer.

DAPHNIS.

Si je t'aime, Florame! Ah! ce doute m'offense.
D'Amarante avec toi je prendrai la défense.

GERASTE.

Et moi, dans ce pardon je vous veux prévenir.
Votre hymen aussi-bien saura trop la punir.

DAPHNIS.

Qu'un nom tû par hasard nous a donné de peine!

CELIE.

Mais que su maintenant il rend sa ruse vaine,
Et donne un prompt succès à vos contentemens!

FLORAME, *à Géraste.*

Vous de qui je les tiens....

GERASTE.

Trêve de complimens;
Ils nous empêcheroient de parler de Florise.

FLORAME.

Il n'en faut point parler, elle vous est acquise.

GERASTE.

Allons donc la trouver; que cet échange heureux
Comble d'aise à son tour un vieillard amoureux.

DAPHNIS.

Quoi! je ne savois rien d'une telle partie!

FLORAME.

Je pense toutefois vous avoir avertie
Qu'un grand effet d'amour, avant qu'il fût long-tems,
Vous rendroit étonnée, et nos desirs contens.

(*A Géraste.*)

Mais différez, monsieur, une telle visite;
Mon feu ne souffre point que si tôt je la quitte;
Et d'ailleurs je sais trop que la loi du devoir
Veut que je sois chez nous pour vous y recevoir.

GERASTE, *à Célie.*

Va donc lui témoigner le desir qui me presse.

FLORAME.

Plutôt fais-la venir saluer ma maîtresse ;
Ainsi tout à la fois nous verrons satisfaits
Vos feux et mon devoir, ma flâme et vos souhaits.

GERASTE.

Je dois être honteux d'attendre qu'elle vienne.

CELIE.

Attendez-la, monsieur, et qu'à cela ne tienne ;
Je cours exécuter cette commission.

GERASTE.

Le tems en sera long à mon affection.

FLORAME.

Toujours l'impatience à l'amour est mêlée.

GERASTE.

Allons dans le jardin faire deux tours d'allée ;
Afin que cet ennui que j'en pourrai sentir
Parmi votre entretien trouve à se divertir.

SCENE DERNIERE.

AMARANTE, *seule.*

Je le perds donc, l'ingrat, sans que mon artifice
Ait tiré de ses maux aucun soulagement ;
Sans que pas un effet ait suivi ma malice
Où ma confusion n'égalât son tourment.

Pour agréer ailleurs il tâchoit à me plaire ;
Un amour dans la bouche, un autre dans le sein :
J'ai servi de prétexte à son feu téméraire,
Et je n'ai pu servir d'obstacle à son dessein.

Daphnis me le ravit, non par son beau visage,
Non par son bel esprit ou ses doux entretiens,
Non que sur moi sa race ait aucun avantage,
Mais par le seul éclat qui sort d'un peu de biens.

Filles que la nature a si bien partagées,
Vous devez présumer fort peu de vos attraits ;
Quelques charmans qu'ils soient, vous êtes négligées,
A moins que la fortune en rehausse les traits.

Mais encor que Daphnis eût captivé Florame,
Le moyen qu'inégal il en fût possesseur ?
Destin, pour rendre aisé le succès de sa flâme,
Falloit-il qu'un vieux fou fût épris de sa sœur !

Pour tromper mon attente, et me faire un supplice,
Deux fois l'ordre commun se renverse en un jour :
Un jeune amant s'attache aux loix de l'avarice,
Et ce vieillard pour lui suit celles de l'amour.

Un discours amoureux n'est qu'une fausse amorce,
Et Théante et Florame ont feint pour moi des feux ;
L'un m'échappe de gré, comme l'autre de force ;
J'ai quitté l'un pour l'autre, et je les perds tous deux.

Mon cœur n'a point d'espoir dont je ne sois séduite.
Si je prends quelque peine, un autre en a les fruits;
Et, dans le triste état où le ciel m'a réduite,
Je ne sens que douleurs et ne prévois qu'ennuis.

Vieillard, qui de ta fille achètes une femme
Dont peut-être aussitôt tu seras mécontent,
Puisse le ciel aux soins qui te vont ronger l'ame
Dénier le repos du tombeau qui t'attend!

Puisse le noir chagrin de ton humeur jalouse
Me contraindre moi-même à déplorer ton sort,
Te faire un long trépas, et cette jeune épouse
User toute sa vie à souhaiter ta mort!

Fin du cinquième et dernier acte.

EXAMEN

DE LA SUIVANTE.

Je ne dirai pas grand mal de celle-ci, que je tiens assez régulière, bien qu'elle ne soit pas sans tache. Le style en est plus foible que celui des autres. L'amour de Géraste pour Florise n'est point marqué dans le premier acte, et ainsi la protase comprend la première scène du second, où il se présente avec sa confidente Célie, sans qu'on les connoisse ni l'un ni l'autre. Cela ne seroit pas vicieux, s'il ne s'y présentoit que comme père de Daphnis, et qu'il ne s'expliquât que sur les intérêts de sa fille; mais il en a de si notables pour lui, qu'ils font le nœud et le dénouement. Ainsi c'est un défaut, selon moi, qu'on ne le connoisse pas dès ce premier acte. Il pourroit être encore souffert comme Célidan dans la Veuve, si Florame l'alloit voir pour le faire consentir à son mariage avec sa fille, et que par occasion il lui proposât celui de sa sœur pour lui-même; car alors ce seroit Florame qui l'introduiroit dans la pièce, et il y seroit appelé par un acteur agissant dès le commencement. Clarimond, qui ne paroît qu'au

troisiéme, est insinué dés le premier, où Daphnis parle de l'amour qu'il a pour elle, et avoue qu'elle ne le dédaignèroit pas s'il ressembloit à Florame. Ce même Clarimond fait venir son oncle Polémon au cinquième, et ces deux acteurs sont ainsi exempts du défaut que je remarque en Géraste. L'entretien de Daphnis au troisiéme avec cet amant dédaigné a une affectation assez dangereuse de ne dire que chacun un vers à la fois; cela sort tout-à-fait du vraisemblable, puisque naturellement on ne peut être si mesuré en ce qu'on s'entredit. Les exemples d'Euripide et de Sénèque pourroient autoriser cette affectation qu'ils pratiquent si souvent, et même par discours si généraux qu'il semble que leurs acteurs ne viennent quelquefois sur la scène que pour s'y battre à coups de sentence; mais c'est une beauté qu'il ne leur faut pas envier. Elle est trop fardée pour donner un amour raisonnable à ceux qui ont de bons yeux, et ne prend pas assez de soin de cacher l'artifice de ses parures, comme l'ordonne Aristote.

Géraste n'agit pas mal en vieillard amoureux, puisqu'il ne traite l'amour que par tierce personne, qu'il ne prétend être considérable que par son

bien, et qu'il ne se produit point aux yeux de sa maîtresse, de peur de lui donner du dégoût par sa présence. On peut douter s'il ne sort point du caractère des vieillards, en ce qu'étant naturellement avares, ils considèrent le bien plus que toute autre chose dans les mariages de leurs enfans, et que celui-ci donne assez libéralement sa fille à Florame malgré son peu de fortune, pourvu qu'il en obtienne sa sœur. En cela j'ai suivi la peinture que fait Quintilien d'un vieux mari qui a épousé une jeune femme, et n'ai point fait de scrupule de l'appliquer à un vieillard qui veut se marier. Les termes en sont si beaux, que je n'ose les gâter par ma traduction : *Genus infirmissimæ servitutis est senex maritus, et flagrantius uxoriæ charitatis ardorem frigidis concipimus affectibus.* C'est sur ces deux lignes que je me suis cru bien fondé à faire dire de ce bon homme :

Que s'il pouvoit donner trois Daphnis pour Florise,
Il la tiendroit encore heureusement acquise.

Il peut naître encore une autre difficulté sur ce que Théante et Amarante forment chacun un dessein pour traverser les amours de Florame et

de Daphnis, et qu'ainsi ce sont deux intrigues qui rompent l'unité d'action. A quoi je réponds, premièrement, que ces deux desseins formés en même tems, et continués tous deux jusqu'au bout, font une concurrence qui n'empêche pas cette unité ; ce qui ne seroit pas, si, après celui de Théante avorté, Amarante en formoit un nouveau de sa part : en second lieu, que ces deux desseins ont une espèce d'unité entr'eux, en ce que tous deux sont fondés sur l'amour que Clarimond a pour Daphnis, qui sert de prétexte à l'un et à l'autre : et enfin que de ces deux desseins il n'y en a qu'un qui fasse effet, l'autre se détruisant de soi-même ; et qu'ainsi la fourbe d'Amarante est le seul véritable nœud de cette comédie, où le dessein de Théante ne sert qu'à un agréable épisode de deux honnêtes gens qui jouent tour à tour un poltron, et le tournent en ridicule.

Il y avoit ici un aussi beau jeu pour les à parte qu'en la Veuve ; mais j'y en fais voir la même aversion, avec cet avantage qu'une seule scène qui ouvre le théâtre donne ici l'intelligence du sens caché de ce que disent mes acteurs, et

qu'en l'autre j'en emploie quatre ou cinq pour l'éclaircir.

L'unité de lieu est assez exactement gardée en cette comédie, avec ce passe-droit toutefois dont j'ai déjà parlé, que tout ce que dit Daphnis à sa porte ou en la rue seroit mieux dit dans sa chambre, où les scènes qui se font sans elle et sans Amarante, ne peuvent se placer. C'est ce qui m'oblige à la faire sortir au dehors, afin qu'il puisse y avoir, et unité de lieu entière, et liaison de scène perpétuelle dans la pièce ; ce qui ne pourroit être, si elle parloit dans sa chambre, et les autres dans la rue.

J'ai déjà dit que je tiens impossible de choisir une place publique pour le lieu de la scène que cet inconvénient n'arrive ; j'en parlerai encore plus au long quand je m'expliquerai sur l'unité de lieu. J'ai dit que la liaison de scène est ici perpétuelle, et j'y en ai mis de deux sortes, de présence et de vue. Quelques-uns ne veulent pas que quand un acteur sort du théâtre pour n'être point vu de celui qui y vient, cela fasse une liaison : mais je ne puis être de leur avis sur ce point, et tiens que c'en est une suffisante, quand l'acteur

qui entre sur le théâtre voit celui qui en sort, ou que celui qui sort voit celui qui entre ; soit qu'il le cherche, soit qu'il le fuie, soit qu'il le voye simplement sans avoir intérêt à le chercher ni à le fuir. Aussi j'appelle en général une liaison de vue ce qu'ils nomment une liaison de recherche. J'avoue que cette liaison est beaucoup plus imparfaite que celle de présence et de discours, qui se fait lorsqu'un acteur ne sort point du théâtre sans y laisser un autre à qui il ait parlé ; et dans mes derniers ouvrages je me suis arrêté à celle-ci, sans me servir de l'autre : mais enfin je crois qu'on s'en peut contenter ; et je la préférerois de beaucoup à celle qu'on appelle liaison de bruit, qui ne me semble pas supportable, s'il n'y a de très-justes et de très-importantes occasions qui obligent un acteur à sortir du théâtre quand il en entend ; car d'y venir simplement par curiosité, pour savoir ce que veut dire ce bruit, c'est une si foible liaison, que je ne conseillerois jamais de s'en servir.

La durée de l'action ne passeroit point en cette comédie celle de la représentation, si l'heure du diner n'y séparoit point les deux premiers actes. Le reste n'emporte que ce tems-là ; et je n'aurois

pu lui en donner davantage, que mes acteurs n'eussent le loisir de s'éclaircir, ce qui les brouille n'étant qu'un mal-entendu qui ne peut subsister qu'autant que Géraste, Florame et Daphnis ne se trouvent point tous trois ensemble. Je n'ose dire que je m'y suis asservi à faire les actes si égaux qu'aucun n'a pas un vers plus que l'autre; c'est une affectation qui ne fait aucune beauté. Il faut à la vérité les rendre les plus égaux qu'il se peut, mais il n'est pas besoin de cette exactitude : il suffit qu'il n'y ait point d'inégalité notable, qui fatigue l'attention de l'auditeur en quelques-uns, et ne la remplisse pas dans les autres.

LA PLACE ROYALE,

COMEDIE

EN CINQ ACTES.

ÉPITRE

A MONSIEUR ***

MONSIEUR,

J'observe religieusement la loi que vous m'avez prescrite, et vous rends mes devoirs avec le même secret que je traiterois un amour, si j'étois homme à bonne fortune. Il me suffit que vous sachiez que je m'acquitte, sans le faire connoître à tout le monde, et sans que par cette publication je vous mette en mauvaise odeur auprès d'un sexe dont vous conservez les bonnes graces avec tant de soin. Le héros de cette pièce ne traite pas bien les dames, et tâche d'établir des maximes qui leur sont trop désavantageuses, pour nommer son protecteur; elles s'imagineroient que vous ne pourriez l'approuver sans avoir grande part à ses sentimens, et que toute sa morale seroit plutôt un portrait de votre conduite,

qu'un effort de mon imagination : et véritablement, Monsieur, cette possession de vous-même, que vous conservez si parfaite parmi tant d'intrigues où vous semblez embarrassé, en approche beaucoup. C'est de vous que j'ai appris que l'amour d'un honnête homme doit être toujours volontaire ; qu'on ne doit jamais aimer en un point qu'on ne puisse n'aimer pas ; que si on en vient jusque là, c'est une tyrannie dont il faut secouer le joug ; et qu'enfin la personne aimée nous a beaucoup plus d'obligation de notre amour, alors qu'elle est toujours l'effet de notre choix et de son mérite, que quand elle vient d'une inclination aveugle, et forcée par quelque ascendant de naissance à qui nous ne pouvons résister. Nous ne sommes point redevables à celui de qui nous recevons un bienfait par contrainte, et on ne nous donne point ce qu'on ne sauroit nous refuser. Mais je vais trop avant pour une épître ; il sembleroit que j'entreprendrois la justification de mon Alidor, et ce n'est pas mon dessein de mériter par cette défense la haine de la plus belle moitié du monde, et qui domine si puissamment sur les volontés de l'autre. Un poëte n'est jamais garant des fantaisies qu'il donne à ses acteurs ; et si les dames trouvent ici quelques discours qui les blessent, je les supplie de se souvenir que j'appelle ex-

travagant celui dont ils partent, et que par d'autres poëmes j'ai assez relevé leur gloire, et soutenu leur pouvoir, pour effacer les mauvaises idées que celui-ci leur pourra faire concevoir de mon esprit. Trouvez bon que j'achève par là, et que je n'ajoute à cette prière que je leur fais, que la protestation d'être éternellement,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-
obéissant serviteur
P. CORNEILLE.

ACTEURS.

ALIDOR, amant d'Angélique.
CLÉANDRE, ami d'Alidor.
DORASTE, amoureux d'Angélique.
LYSIS, amoureux de Phylis.
ANGÉLIQUE, maîtresse d'Alidor et de Doraste.
PHYLIS, sœur de Doraste.
POLYMAS, domestique d'Alidor.
LYCANTE, domestique de Doraste.

La scène est à Paris, dans la place royale.

LA PLACE ROYALE.

LA PLACE ROYALE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

ANGÉLIQUE, PHYLIS.

ANGÉLIQUE.

TON frère, je l'avoue, a beaucoup de mérite;
Mais souffre qu'envers lui cet éloge m'acquitte,
Et ne m'entretiens plus du feu qu'il a pour moi.

PHYLIS.

C'est me vouloir prescrire une trop dure loi.
Puis-je, sans étouffer la voix de la nature,
Dénier mon secours aux tourmens qu'il endure?
Quoi! tu m'aimes, il meurt, et tu peux le guérir;
Et, sans t'importuner, je le verrois périr!
Ne me diras-tu point que j'ai tort de le plaindre?

ANGÉLIQUE.

C'est un mal bien léger qu'un feu qu'on peut éteindre.

PHYLIS.

Je sais qu'il le devroit; mais avec tant d'appas
Le moyen qu'il te voye, et ne t'adore pas?
Ses yeux ne souffrent point que son cœur soit de glace;
On ne pourroit aussi m'y résoudre en sa place;
Et tes regards sur moi, plus forts que tes mépris,
Te sauroient conserver ce que tu m'aurois pris.

ANGÉLIQUE.

S'il veut garder encor cette humeur obstinée,
Je puis bien m'empêcher d'en être importunée.
Feindre un peu de migraine, ou me faire celer,
C'est un moyen bien court de ne lui plus parler;
Mais ce qui m'en déplaît, et qui me désespère,
C'est de perdre la sœur pour éviter le frère,
Et me violenter à fuir ton entretien,
Puisque te voir encor c'est m'exposer au sien.
Du moins, s'il faut quitter cette douce pratique,
Ne mets point en oubli l'amitié d'Angélique;
Et crois que ses effets auront leur premier cours
Aussitôt que ton frère aura d'autres amours.

PHYLIS.

Tu vis d'un air étrange et presque insupportable.

ANGÉLIQUE.

Que toi-même pourtant dois trouver équitable:
Mais la raison sur toi ne sauroit l'emporter;
Dans l'intérêt d'un frère on ne peut l'écouter.

PHYLIS.

Et par quelle raison négliger son martyre?

ANGÉLIQUE.

Vois-tu, j'aime Alidor, et c'est assez te dire:
Le reste des mortels pourroit m'offrir des vœux;
Je suis aveugle, sourde, insensible pour eux.
La pitié de leurs maux ne peut toucher mon ame
Que par des sentimens dérobés à ma flâme.
On ne doit point avoir des amans par quartier;
Alidor a mon cœur, et l'aura tout entier.

En aimer deux, c'est être à tous deux infidelle.

PHYLIS.

Qu'Alidor seul te rende à tout autre cruelle !
C'est avoir pour le reste un cœur trop endurci.

ANGÉLIQUE.

Pour aimer comme il faut, il faut aimer ainsi.

PHYLIS.

Dans l'obstination où je te vois réduite,
J'admire ton amour et ris de ta conduite.
Fasse état qui voudra de ta fidélité,
Je ne me pique point de cette vanité ;
Et l'exemple d'autrui m'a trop fait reconnoître
Qu'au lieu d'un serviteur c'est accepter un maître.
Quand on n'en souffre qu'un, qu'on ne pense qu'à lui,
Tous autres entretiens nous donnent de l'ennui ;
Il nous faut de tout point vivre à sa fantaisie,
Souffrir de son humeur, craindre sa jalousie,
Et, de peur que le tems n'emporte ses ferveurs,
Le combler chaque jour de nouvelles faveurs.
Notre ame, s'il s'éloigne, est chagrine, abattue ;
Sa mort nous désespère, et son change nous tue ;
Et, de quelque douceur que nos feux soient suivis,
On dispose de nous sans prendre notre avis.
C'est rarement qu'un père à nos goûts s'accommode ;
Et lors, juge quels fruits on a de ta méthode.
Pour moi, j'aime un chacun ; et, sans rien négliger,
Le premier qui m'en conte a de quoi m'engager :

Ainsi tout contribue à ma bonne fortune ;
Tout le monde me plaît, et rien ne m'importune.
De mille que je rends l'un de l'autre jaloux,
Mon cœur n'est à pas un, et se promet à tous ;
Ainsi tous à l'envi s'efforcent à me plaire ;
Tous vivent d'espérance, et briguent leur salaire ;
L'éloignement d'aucun ne sauroit m'affliger,
Mille encore présens m'empêchent d'y songer.
Je n'en crains point la mort, je n'en crains point le change ;
Un monde m'en console aussitôt, ou me venge.
Le moyen que de tant, et de si différens,
Quelqu'un n'ait assez d'heur pour plaire à mes parens ?
Et si quelque inconnu m'obtient d'eux pour maîtresse,
Ne crois pas que j'en tombe en profonde tristesse ;
Il aura quelques traits de tant que je chéris,
Et je puis avec joie accepter tous maris.

ANGÉLIQUE.

Voilà fort plaisamment tailler cette matière,
Et donner à ta langue une libre carrière.
Ce grand flux de raisons dont tu viens m'attaquer
Est bon à faire rire, et non à pratiquer.
Simple ! tu ne sais pas ce que c'est que tu blâmes,
Et ce qu'a de douceur l'union de deux ames :
Tu n'éprouvas jamais de quels contentemens
Se nourrissent les feux des fidelles amans.
Qui peut en avoir mille en est plus estimée,
Mais qui les aime tous de pas un n'est aimée ;
Elle voit leur amour soudain se dissiper.
Qui veut tout retenir laisse tout échapper.

PHYLIS.

Défais-toi, défais-toi de tes fausses maximes;
Ou si ces vieux abus te semblent légitimes,
Si le seul Alidor te plaît dessous les cieux,
Conserve-lui ton cœur, mais partage tes yeux.
De mon frère par là soulage un peu les plaies,
Accorde un faux remède à des douleurs si vraies;
Feins, déguise avec lui; trompe-le par pitié,
Ou du moins par vengeance, et par inimitié.

ANGÉLIQUE.

Le beau prix qu'il auroit de m'avoir tant chérie,
Si je ne le payois que d'une tromperie!
Pour salaire des maux qu'il endure en m'aimant,
Il aura qu'avec lui je vivrai franchement.

PHYLIS.

Franchement, c'est-à-dire avec mille rudesses,
Le mépriser, le fuir, et par quelques adresses
Qu'il tâche d'adoucir... Quoi! me quitter ainsi,
Et sans me dire adieu! Le sujet?

SCENE II.

DORASTE, PHYLIS.

DORASTE.

Le voici,
Ma sœur; ne cherche plus une chose trouvée.
Sa fuite n'est l'effet que de mon arrivée;
Ma présence la chasse; et son muet départ
A presque devancé son dédaigneux regard.

PHYLIS.

Juge par là quels fruits produit mon entremise.
Je m'acquitte des mieux de la charge commise,
Je te fais plus parfait mille fois que tu n'es,
Ton feu ne peut aller au point où je le mets;
J'invente des raisons à combattre sa haine;
Je blâme, flatte, prie, et perds toujours ma peine,
En grand péril d'y perdre encor son amitié,
Et d'être en tes malheurs avec toi de moitié.

DORASTE.

Ah! tu ris de mes maux.

PHYLIS.

Que veux-tu que je fasse?
Ris des miens, si jamais tu me vois en ta place.
Qúe serviroient mes pleurs? Veux-tu qu'à tes tourmens
J'ajoute la pitié de mes ressentimens?
Aprés mille mépris qu'a reçus ta folie,
Tu n'es que trop chargé de ta mélancolie;
Si j'y joignois la mienne, elle t'accâbleroit,
Et de mon déplaisir le tien redoubleroit.
Contraindre mon humeur me seroit un supplice
Qui me rendroit moins propre à te faire service.
Vois-tu, par tous moyens je te veux soulager;
Mais j'ai bien plus d'esprit que de m'en affliger.
Il n'est point de douleur si forte en un courage
Qui ne perde sa force auprès de mon visage;
C'est toujours de tes maux autant de rabattu.
Confesse, ont-ils encor le pouvoir qu'ils ont eu?
Ne sens-tu point déjà ton ame un peu plus gaie?

DORASTE.

Tu me forces à rire en dépit que j'en aie.
Je souffre tout de toi, mais à condition
D'employer tous tes soins à mon affection.
Dis-moi par quelle ruse il faut...

PHYLIS.

Rentrons, mon frère;
Un de mes amans vient qui pourroit nous distraire.

SCENE III.

CLÉANDRE, *seul.*

Que je dois bien faire pitié
De souffrir les rigueurs d'un sort si tyrannique!
J'aime Alidor, j'aime Angélique,
Mais l'amour cède à l'amitié;
Et jamais on n'a vu sous les loix d'une belle
D'amant si malheureux, ni d'ami si fidelle.

Ma bouche ignore mes desirs;
Et, de peur de se voir trahi par imprudence,
Mon cœur n'a point de confidence
Avec mes yeux ni mes soupirs.
Tous mes vœux sont muets, et l'ardeur de ma flâme
S'enferme toute entière au dedans de mon ame.

Je feins d'aimer en d'autres lieux;
Et, pour en quelque sorte alléger mon supplice,
Je porte du moins mon service
A celle qu'elle aime le mieux.

Phylis à qui j'en conte a beau faire la fine,
Son plus charmant appas c'est d'être sa voisine.

Esclave d'un œil si puissant
Jusque là seulement me laisse aller ma chaîne,
Trop récompensé dans ma peine
D'un de ses regards en passant.
Je n'en veux à Phylis que pour voir Angélique,
Et mon feu qui vient d'elle auprès d'elle s'explique.

Ami mieux aimé mille fois,
Faut-il, pour m'accabler de douleurs infinies,
Que nos volontés soient unies
Jusqu'à faire le même choix!
Viens quereller mon cœur d'avoir tant de foiblesse
Que de se laisser prendre au même œil qui te blesse.

Mais plutôt vois te préférer
A celle que le tien préfère à tout le monde;
Et ton amitié sans seconde
N'aura plus de quoi murmurer.
Ainsi je veux punir ma flâme déloyale,
Ainsi...

SCENE IV.

ALIDOR, CLÉANDRE.

ALIDOR.

Te rencontrer dans la place royale,
Solitaire, et si près de ta douce prison,
Montre bien que Phylis n'est pas à la maison.

CLÉANDRE.

Mais voir de ce côté ta démarche avancée,
Montre bien qu'Angélique est fort dans ta pensée.

ALIDOR.

Hélas! c'est mon malheur; son objet trop charmant,
Quoi que je puisse faire, y règne absolument.

CLÉANDRE.

De ce pouvoir peut-être elle use en inhumaine?

ALIDOR.

Rien moins, et c'est par là que redouble ma peine;
Ce n'est qu'en m'aimant trop qu'elle me fait mourir;
Un moment de froideur, et je pourrois guérir;
Une mauvaise œillade, un peu de jalousie,
Et j'en aurois soudain passé ma fantaisie.
Mais, las! elle est parfaite, et sa perfection
N'approche point encor de son affection.
Point de refus pour moi, point d'heures inégales.
Accablé de faveurs à mon repos fatales,

Si tôt qu'elle voit jour à d'innocens plaisirs,
Je vois qu'elle devine et prévient mes désirs;
Et si j'ai des rivaux, sa dédaigneuse vue
Les désespère autant que son ardeur me tue.

CLÉANDRE.

Vit-on jamais amant de la sorte enflammé,
Qui se tînt malheureux pour être trop aimé?

ALIDOR.

Comptes-tu mon esprit entre les ordinaires?
Penses-tu qu'il s'arrête aux sentimens vulgaires?
Les règles que je suis ont un air tout divers;
Je veux la liberté dans le milieu des fers.
Il ne faut point servir d'objet qui nous possède;
Il ne faut point nourrir d'amour qui ne nous cède;
Je le hais s'il me force; et quand j'aime, je veux
Que de ma volonté dépendent tous mes vœux,
Que mon feu m'obéisse au lieu de me contraindre,
Que je puisse à mon gré l'enflammer et l'éteindre,
Et, toujours en état de disposer de moi,
Donner quand il me plaît et retirer ma foi.
Pour vivre de la sorte Angélique est trop belle;
Mes pensers ne sauroient m'entretenir que d'elle:
Je sens de ses regards mes plaisirs se borner;
Mes pas d'autre côté n'oseroient se tourner;
Et de tous mes soucis la liberté bannie
Me soumet en esclave à trop de tyrannie.
J'ai honte de souffrir les maux dont je me plains,
Et d'éprouver ses yeux plus forts que mes desseins.

Je n'ai que trop langui sous de si rudes gênes ;
A tel prix que ce soit il faut rompre mes chaînes,
De crainte qu'un hymen, m'en ôtant le pouvoir,
Fît d'un amour par force un amour par devoir.

CLÉANDRE.

Crains-tu de posséder un objet qui te charme ?

ALIDOR.

Ne parle point d'un nœud dont le seul nom m'alarme.
J'idolâtre Angélique ; elle est belle aujourd'hui,
Mais sa beauté peut-elle autant durer que lui ?
Et, pour peu qu'elle dure, aucun me peut-il dire
Si je pourrai l'aimer jusqu'à ce qu'elle expire ?
Du temps qui change tout les révolutions
Ne changent-elles pas nos résolutions ?
Est-ce une humeur égale et ferme que la nôtre ?
N'a-t-on point d'autres goûts en un âge qu'en l'autre ?
Juge alors le tourment que c'est d'être attaché,
Et de ne pouvoir rompre un si fâcheux marché.
Cependant Angélique, à force de me plaire,
Me flatte doucement de l'espoir du contraire ;
Et si d'autre façon je ne me sais garder,
Je sens que ses attraits m'en vont persuader.
Mais puisque son amour me donne tant de peine,
Je la veux offenser pour acquérir sa haine,
Et mériter enfin un doux commandement
Qui prononce l'arrêt de mon bannissement.
Ce remède est cruel, mais pourtant nécessaire :
Puisqu'elle me plaît trop, il me faut lui déplaire.

Tant que j'aurai chez elle encor le moindre accés,
Mes desseins de guérir n'auront point de succés.

CLÉANDRE.

Etrange humeur d'amant!

ALIDOR.

Etrange, mais utile:
Je me procure un mal pour en éviter mille.

CLÉANDRE.

Tu ne prévois donc pas ce qui t'attend de maux
Quand un rival aura le fruit de tes travaux?
Pour se venger de toi cette belle offensée
Sous les loix d'un mari sera bientôt passée;
Et lors, que de soupirs et de pleurs répandus
Ne te rendront aucun de tant de biens perdus!

ALIDOR.

Dis mieux, que pour rentrer dans mon indifférence
Je perdrai mon amour avec mon espérance;
Et qu'y trouvant alors sujet d'aversion,
Ma liberté naîtra de ma punition.

CLÉANDRE.

Aprés cette assurance, ami, je me déclare.
Amoureux dés long-temps d'une beauté si rare,
Toi seul de la servir me pouvois empêcher,
Et je n'aimois Phylis que pour m'en approcher.
Souffre donc maintenant que pour mon allégeance
Je prenne, si je puis, le tems de sa vengeance,

Que des ressentimens qu'elle aura contre toi
Je tire un avantage en lui portant ma foi;
Et que cette colère en son ame conçue
Puisse de mes desirs faciliter l'issue.

ALIDOR.

Si ce joug inhumain, ce passage trompeur,
Ce supplice éternel, ne te fait point de peur;
A moi ne tiendra pas que la beauté que j'aime
Ne me quitte bientôt pour un autre moi-même.
Tu portes en bons lieux tes desirs amoureux;
Mais songe que l'hymen fait bien des malheureux.

CLÉANDRE.

J'en veux bien faire essai: mais d'ailleurs, quand j'y pense,
Peut-être seulement le nom d'époux t'offense;
Et tu voulois qu'un autre...

ALIDOR.

Ami, que me dis-tu!
Connois mieux Angélique et sa haute vertu;
Et sache qu'une fille a beau toucher mon ame,
Je ne la connois plus dès l'heure qu'elle est femme.
De mille qu'autrefois tu m'as vu caresser,
En pas une un mari pouvoit-il s'offenser?
J'évite l'apparence autant comme le crime;
Je fuis un compliment qui semble illégitime;
Et le jeu m'en déplaît quand on fait à tous coups
Causer un médisant, et rêver un jaloux.
Encor que dans mon feu mon cœur ne s'intéresse,
Je veux pouvoir prétendre où ma bouche l'adresse,

Et garder, si je puis, parmi ces fictions,
Un renom aussi pur que mes intentions.
Ami, soupçon à part, et sans plus de réplique,
Si tu veux en ma place être aimé d'Angélique,
Allons tout de ce pas ensemble imaginer
Les moyens de la perdre et de te la donner,
Et quelle invention sera la plus aisée.

CLÉANDRE.

Allons. Ce que j'ai dit n'étoit que par risée.

Fin du premier acte.

ACTE SECOND.

SCENE I.

ANGÉLIQUE, POLYMAS.

ANGÉLIQUE, *tenant une lettre ouverte.*

De cette trahison ton maître est donc l'auteur ?

POLYMAS.

Assez imprudemment il m'en fait le porteur.
Comme il se rend par là digne qu'on le prévienne ;
Je veux bien en faire une en haine de la sienne ;
Et mon devoir, mal propre à de si lâches coups,
Manque aussitôt vers lui que son amour vers vous.

ANGÉLIQUE.

Contre ce que je vois le mien encor s'obstine.
Qu'Alidor ait écrit cette lettre à Clarine !
Et qu'ainsi d'Angélique il se voulût jouer !

POLYMAS.

Il n'aura pas le front de le désavouer.
Opposez-lui ces traits, battez-le de ses armes ;
Pour s'en pouvoir défendre il lui faudroit des charmes.
Mais sur-tout cachez-lui ce que je fais pour vous,
Et ne m'exposez point aux traits de son courroux :
Que je vous puisse encor trahir son artifice,
Et pour mieux vous servir rester à son service.

ANGÉLIQUE.

Rien ne m'échappera qui te puisse toucher;
Je sais ce qu'il faut dire, et ce qu'il faut cacher.

POLYMAS.

Feignez d'avoir reçu ce billet de Clarine,
Et que....

ANGÉLIQUE.

Ne m'instruis point; et va, qu'il ne devine.

POLYMAS.

Mais....

ANGÉLIQUE.

Ne réplique plus, et va-t-en.

POLYMAS.

J'obéis.

SCENE II.

ANGÉLIQUE, *seule.*

Mes feux, il est donc vrai que l'on vous a trahis!
Et ceux dont Alidor montroit son ame atteinte
Ne sont plus que fumée, ou n'étoient qu'une feinte!
Que la foi des amans est un gage pipeur!
Que leurs sermens sont vains, et notre espoir trompeur!
Qu'on est peu dans leur cœur pour être dans leur bouche!
Et que mal-aisément on sait ce qui les touche!
Mais voici l'infidelle. Ah! qu'il se contraint bien!

SCENE III.

ALIDOR, ANGÉLIQUE.

ALIDOR.

Puis-je avoir un moment de ton cher entretien?
Mais j'appelle un moment, de même qu'une année
Passe entre deux amans pour moins qu'une journée.

ANGÉLIQUE.

Avec de tels discours oses-tu m'aborder,
Perfide? et sans rougir peux-tu me regarder?
As-tu cru que le ciel consentît à ma perte
Jusqu'à souffrir encor ta lâcheté couverte?
Apprends, perfide, apprends que je suis hors d'erreur:
Tes yeux ne me sont plus que des objets d'horreur;
Je ne suis plus charmée, et mon ame plus saine
N'eut jamais tant d'amour qu'elle a pour toi de haine.

ALIDOR.

Voilà me recevoir avec des complimens
Qui seroient pour tout autre un peu moins que charmans.
Quel en est le sujet?

ANGÉLIQUE.

Le sujet? lis, parjure;
Et puis accuse-moi de te faire une injure.

ALIDOR,
lisant la lettre entre les mains d'Angélique.

Clarine, je suis tout à vous,
Ma liberté vous rend les armes;
Angélique n'a point de charmes

Pour me défendre de vos coups :
Ce n'est qu'une idole mouvante;
Ses yeux sont sans vigueur, sa bouche sans appas :
Alors que je l'aimai, je ne la connus pas;
Et, de quelques attraits que le monde vous vante,
Vous devez mes affections
Autant à ses défauts qu'à vos perfections.

ANGÉLIQUE.

Hé bien! ta perfidie est-elle en évidence ?

ALIDOR.

Est-ce là tant de quoi ?

ANGÉLIQUE.

Tant de quoi! l'impudence!
Après mille sermens il me manque de foi,
Et me demande encor si c'est là tant de quoi!
Change, si tu le veux, je n'y perds qu'un volage;
Mais en m'abandonnant laisse en paix mon visage;
Oublie avec ta foi ce que j'ai de défauts;
N'établis point tes feux sur le peu que je vaux;
Fais que sans m'y mêler ton compliment s'explique,
Et ne le grossis point du mépris d'Angélique.

ALIDOR.

Deux mots de vérité vous mettent bien aux champs.

ANGÉLIQUE.

Ciel, tu ne punis point des hommes si méchans!
Ce traître vit encore, il me voit, il respire,
Il m'affronte, il l'avoue, il rit quand je soupire!

ALIDOR.

Vraiment le ciel a tort de ne vous pas donner,
Lorsque vous tempêtez, sa foudre à gouverner;
Il devroit avec vous être d'intelligence.

(*Angélique déchire la lettre, et en jette les morceaux.*)

Le digne et grand objet d'une haute vengeance!
Vous traitez du papier avec trop de rigueur.

ANGÉLIQUE.

Que n'en puis-je autant faire à ton perfide cœur!

ALIDOR.

Qui ne vous flatte point puissamment vous irrite.
Pour dire franchement votre peu de mérite
Commet-on des forfaits si grands et si nouveaux
Qu'on doive tout-à-l'heure être mis en morceaux?
Si ce crime autrement ne sauroit se remettre,

(*Il lui présente aux yeux un miroir qu'elle porte à sa ceinture.*)

Cassez, ceci vous dit encor pis que ma lettre.

ANGÉLIQUE.

S'il me dit mes défauts autant ou plus que toi,
Déloyal, pour le moins il n'en dit rien qu'à moi:
C'est dedans son crystal que je les étudie:
Mais après il s'en tait, et moi j'y remédie;
Il m'en donne un avis sans me les reprocher,
Et me les découvrant il m'aide à les cacher.

ALIDOR.

Vous êtes en colère, et vous dites des pointes!
Ne présumiez-vous point que j'irois à mains jointes,

Les yeux enflés de pleurs, et le cœur de soupirs,
Vous faire offre à genoux de mille repentirs?
Que vous êtes à plaindre étant si fort déçue !

ANGÉLIQUE.

Insolent, ôte-toi pour jamais de ma vue.

ALIDOR.

Me défendre vos yeux, après mon changement,
Appelez-vous cela du nom de châtiment?
Ce n'est que me bannir du lieu de mon supplice;
Et ce commandement est si plein de justice,
Que, bien que je renonce à vivre sous vos loix,
Je vais vous obéir pour la dernière fois.

SCENE IV.

ANGÉLIQUE, *seule.*

Commandement honteux, où ton obéissance
N'est qu'un signe trop clair de mon peu de puissance,
Où ton bannissement a pour toi des appas,
Et me devient cruel de ne te l'être pas!
A quoi se résoudra désormais ma colère,
Si ta punition te tient lieu de salaire?
Que mon pouvoir me nuit! et qu'il m'est cher vendu!
Voilà ce que me vaut d'avoir trop attendu.
Je devois prévenir ton outrageux caprice;
Mon bonheur dépendoit de te faire injustice.
Je chasse un fugitif avec trop de raison,
Et lui donne les champs quand il rompt sa prison.

Ah! que n'ai-je eu des bras à suivre mon courage!
Qu'il m'eût bien autrement réparé cet outrage!
Que j'eusse retranché de ses propos railleurs!
Le traître n'eût jamais porté son cœur ailleurs:
Puisqu'il m'étoit donné, je m'en fusse saisie;
Et, sans prendre conseil que de ma jalousie,
Puisqu'un autre portrait en efface le mien,
Cent coups auroient chassé ce voleur de mon bien.
Vains projets, vains discours, vaine et fausse allégeance!
Et mes bras et son cœur manquent à ma vengeance!
Ciel, qui m'en vois donner de si justes sujets,
Donne-m'en des moyens, donne-m'en des objets.
Où me dois-je adresser? Qui doit porter sa peine?
Qui doit à son défaut m'éprouver inhumaine?
De mille désespoirs mon cœur est assailli;
Je suis seule punie, et je n'ai point failli.
Mais j'ose faire au ciel une injuste querelle.
Je n'ai que trop failli d'aimer un infidelle,
De recevoir un traître, un ingrat, sous ma loi,
Et trouver du mérite en qui manquoit de foi.
Ciel, encore une fois écoute mon envie,
Ote-m'en la mémoire, ou le prive de vie;
Fais que de mon esprit je puisse le bannir,
Ou ne l'avoir que mort dedans mon souvenir.
Que je m'anime en vain contre un objet aimable!
Tout criminel qu'il est, il me semble adorable;
Et mes souhaits, qu'étouffe un soudain repentir,
En demandant sa mort n'y sauroient consentir.

Restes impertinens d'une flâme insensée,
Ennemis de mon heur, sortez de ma pensée;
Ou, si vous m'en peignez encore quelques traits,
Laissez là ses vertus, peignez-moi ses forfaits.

SCENE V.

ANGÉLIQUE, PHYLIS.

ANGÉLIQUE.

Le croirois-tu, Phylis? Alidor m'abandonne.

PHYLIS.

Pourquoi non? Je n'y vois rien du tout qui m'étonne,
Rien qui ne soit possible, et de plus fort commun.
La constance est un bien qu'on ne voit en pas un.
Tout change sous les cieux; mais par-tout bon remède.

ANGÉLIQUE.

Le ciel n'en a point fait au mal qui me possède.

PHYLIS.

Choisis de mes amans sans t'affliger si fort,
Et n'appréhende pas de me faire grand tort;
J'en pourrois au besoin fournir toute la ville,
Qu'il m'en demeureroit encor plus de deux mille.

ANGÉLIQUE.

Tu me ferois mourir avec de tels propos.
Ah! laisse-moi plutôt soupirer en repos,
Ma sœur.

PHYLIS.

Plût au bon Dieu que tu voulusses l'être!

ANGÉLIQUE.

Hé quoi! tu ris encor! c'est bien faire paroître...

PHYLIS.

Que je ne saurois voir d'un visage affligé
Ta cruauté punie, et mon frère vengé.
Après tout, je connois quelle est ta maladie:
Tu vois comme Alidor est plein de perfidie;
Mais je mets dans deux jours ma tête à l'abandon
Au cas qu'un repentir n'obtienne son pardon.

ANGÉLIQUE.

Après que cet ingrat me quitte pour Clarine?

PHYLIS.

De le garder long-tems elle n'a pas la mine;
Et j'estime si peu ces nouvelles amours
Que je te pleige encor son retour dans deux jours;
Et lors ne pense pas, quoi que tu te proposes,
Que de tes volontés devant lui tu disposes.
Prépare tes dédains, arme-toi de rigueur;
Une larme, un soupir te percera le cœur;
Et je serai ravie alors de voir vos flâmes
Brûler mieux que devant, et rejoindre vos ames.
Mais j'en crains un succès à ta confusion:
Qui change une fois change à toute occasion;
Et nous verrons toujours, si Dieu le laisse vivre,
Un change, un repentir, un pardon, s'entresuivre.
Ce dernier est souvent l'amorce d'un forfait;
Et l'on cesse de craindre un courroux sans effet.

ANGÉLIQUE.

Sa faute a trop d'excès pour être rémissible,
Ma sœur; je ne suis pas de la sorte insensible;
Et si je présumois que mon trop de bonté
Pût jamais se résoudre à cette lâcheté,
Qu'un si honteux pardon pût suivre cette offense,
J'en préviendrois le coup m'en ôtant la puissance.
Adieu. Dans la colère où je suis aujourd'hui,
J'accepterois plutôt un barbare que lui.

PHYLIS, *seule.*

Il faut donc se hâter, qu'elle ne refroidisse.

SCENE VI.

PHYLIS, DORASTE.

PHYLIS, *frappant du pied à la porte de son logis pour faire sortir son frère.*

Frère, quelque inconnu t'a fait un bon office.
Il ne tiendra qu'à toi d'être un second Médor.
On a fait qu'Angélique....

DORASTE.

Hé bien?

PHYLIS.

Hait Alidor.

DORASTE.

Elle hait Alidor! Angélique?

PHYLIS.

Angélique.

DORASTE.

D'où lui vient cette humeur? qui les a mis en pique?

PHYLIS.

Si tu prends bien ton tems, il y fait bon pour toi.
Va, ne t'amuse point à savoir le pourquoi;
Parle au père d'abord, tu sais qu'il te souhaite;
Et, s'il ne s'en dédit, tiens l'affaire pour faite.

DORASTE.

Bien qu'un si bon avis ne soit à mépriser,
Je crains....

PHYLIS.

Lysis m'aborde, et tu me veux causer!
Entre chez Angélique, et pousse ta fortune.
Quand je vois un amant, un frère m'importune.

SCENE VII.

LYSIS, PHYLIS.

LYSIS.

Comme vous le chassez!

PHYLIS.

Qu'eût-il fait avec nous?
Mon entretien sans lui te semblera plus doux.
Tu pourras t'expliquer avec moins de contrainte,
Me conter de quels feux tu te sens l'ame atteinte,

Et ce que tu croiras propre à te soulager.
Regarde maintenant si je sais t'obliger.

LYSIS.

Cette obligation seroit bien plus extrême
Si vous vouliez traiter tous mes rivaux de même ;
Et vous feriez bien plus pour mon contentement
De souffrir avec vous vingt frères qu'un amant.

PHYLIS.

Nous sommes donc, Lysis, d'une humeur bien contraire,
J'y souffrirois plutôt cinquante amans qu'un frère ;
Et, puisque nos esprits ont si peu de rapport,
Je m'étonne comment nous nous aimons si fort.

LYSIS.

Vous êtes ma maîtresse, et mes flâmes discrettes
Doivent un tel respect aux lois que vous me faites,
Que pour leur obéir mes sentimens domptés
N'osent plus se régler que sur vos volontés.

PHYLIS.

J'aime des serviteurs qui pour une maîtresse
Souffrent ce qu'leur nuit, aiment ce qui les blesse.
Si tu vois quelque jour tes feux récompensés,
Souviens-toi.... Qu'est ceci ? Cléandre, vous passez ?

(*Cléandre va pour entrer chez Angélique, et Phylis l'arrête.*)

SCENE VIII.

CLÉANDRE, PHYLIS, LYSIS.

CLÉANDRE.

Il me faut bien passer, puisque la place est prise.

PHYLIS.

Venez ; cette raison est de mauvaise mise.
D'un million d'amans je puis flatter les vœux,
Et n'aurois pas l'esprit d'en entretenir deux ?
Sortez de cette erreur ; et, souffrant ce partage,
Ne faites pas ici l'entendu davantage.

CLÉANDRE.

Le moyen que je sois insensible à ce point ?

PHYLIS.

Quoi ! pour l'entretenir ne vous aimai-je point ?

CLÉANDRE.

Encor que votre ardeur à la mienne réponde,
Je ne veux plus d'un bien commun à tout le monde.

PHYLIS.

Si vous nommez ma flâme un bien commun à tous,
Je n'aime pour le moins personne plus que vous ;
Cela vous doit suffire.

CLÉANDRE.

Oui bien à des volages
Qui peuvent en un jour adorer cent visages ;
Mais ceux dont un objet possède tous les soins,
Se donnant tout entiers, n'en méritent pas moins.

PHYLIS.

De vrai, si vous valiez beaucoup plus que les autres,
Je devrois dédaigner leurs vœux auprès des vôtres;
Mais mille aussi bien faits ne sont pas mieux traités,
Et ne murmurent point contre mes volontés.
Est-ce à moi, s'il vous plaît, de vivre à votre mode?
Votre amour en ce cas seroit fort incommode;
Loin de la recevoir vous me feriez la loi.
Qui m'aime de la sorte, il s'aime, et non pas moi.

LYSIS, *à Cléandre.*

Persiste en ton humeur, je te prie, et conseille
A tous nos concurrens d'en prendre une pareille.

CLÉANDRE.

Tu seras bientôt seul s'ils veulent m'imiter.

PHYLIS.

Quoi donc! c'est tout de bon que tu me veux quitter?
Tu ne dis mot, rêveur; et pour toute réplique
Tu tournes tes regards du côté d'Angélique!
Est-elle donc l'objet de tes légéretés?
Veux-tu faire d'un coup deux infidélités,
Et que dans mon offense Alidor s'intéresse?
Cléandre, c'est assez de trahir ta maîtresse:
Dans ta nouvelle flâme épargne tes amis,
Et ne l'adresse point en lieu qui soit promis.

CLÉANDRE.

De la part d'Alidor je vais voir cette belle.
Laisse-m'en avec lui démêler la querelle,

Et ne t'informe point de mes intentions.

PHYLIS.

Puisqu'il me faut résoudre en mes afflictions,
Et que pour te garder j'ai trop peu de mérite,
Du moins avant l'adieu demeurons quitte à quitte,
Que ce que j'ai du tien je te le rende ici :
Tu m'as offert des vœux, que je t'en offre aussi;
Et faisons entre nous toutes choses égales.

LYSIS.

Et moi, durant ce tems, je garderai les balles?

PHYLIS.

Je te donne congé d'une heure, si tu veux.

LYSIS.

Je l'accepte, au hasard de le prendre pour deux.

PHYLIS.

Pour deux, pour quatre, soit; ne crains pas qu'il m'ennuie.

SCENE IX.

CLÉANDRE, PHYLIS.

PHYLIS, *arrêtant Cléandre, qui tâche de s'échapper pour entrer chez Angélique.*

Mais je ne consens pas cependant qu'on me fuie :
Tu perds tems d'y tâcher si tu n'as mon congé.
Inhumain, est-ce ainsi que je t'ai négligé?
Quand tu m'offrois des vœux, prenois-je ainsi la fuite?
Et rends-tu la pareille à ma juste poursuite?

Avant tant de douceurs tu te vis écouter,
Et tu tournes le dos quand je t'en veux conter!

CLÉANDRE.

Va te jouer d'un autre avec tes railleries;
J'ai l'oreille mal faite à ces galanteries :
Ou cesse de m'aimer, ou n'aime plus que moi.

PHYLIS.

Je ne t'impose pas une si dure loi :
Avec moi, si tu veux, aime toute la terre,
Sans craindre que jamais je t'en fasse la guerre.
Je reconnois assez mes imperfections;
Et quelque part que j'aie en tes affections,
C'est encor trop pour moi; seulement ne rejette
La parfaite amitié d'une fille imparfaite.

CLÉANDRE.

Qui te rend obstinée à me persécuter?

PHYLIS.

Qui te rend si cruel que de me rebuter?

CLÉANDRE.

Il faut que de tes mains un adieu me délivre.

PHYLIS.

Si tu sais t'en aller, je saurai bien te suivre;
Et, quelque occasion qui t'amène en ces lieux,
Tu ne lui diras pas grand secret à mes yeux.
Je suis plus incommode encor qu'il ne te semble.
Parlons plutôt d'accord, et composons ensemble.
Hier un peintre excellent m'apporta mon portrait:
Tandis qu'il t'en demeure encore quelque trait,

Qu'encor tu me connois, et que de ta pensée
Mon image n'est pas tout-à-fait effacée,
Ne m'en refuse point ton petit jugement.

CLÉANDRE.

Je le tiens pour bien fait.

PHYLIS.

Plains-tu tant un moment?
Et, m'attachant à toi, si je te désespère,
A ce prix trouves-tu ta liberté trop chère?

CLÉANDRE.

Allons, puisqu'autrement je ne te puis quitter,
A tel prix que ce soit, il me faut racheter.

Fin du second acte.

ACTE TROISIÈME.

SCENE I.

PHYLIS, CLÉANDRE.

CLÉANDRE.

En ce point il ressemble à ton humeur volage,
Qu'il reçoit tout le monde avec même visage;
Mais d'ailleurs ce portrait ne te ressemble pas,
En ce qu'il ne dit mot, et ne suit point mes pas.

PHYLIS.

En quoi que désormais ma présence te nuise,
La civilité veut que je te reconduise.

CLÉANDRE.

Mets enfin quelque borne à ta civilité,
Et, suivant notre accord, me laisse en liberté.

SCENE II.

DORASTE, PHYLIS, CLÉANDRE.

DORASTE, *sortant de chez Angélique.*

Tout est gagné, ma sœur; la belle m'est acquise.
Jamais occasion ne se trouva mieux prise;
Je possède Angélique.

CLÉANDRE.

Angélique?

DORASTE.

Oui ; tu peux
Avertir Alidor du succès de mes vœux,
Et qu'au sortir du bal que je donne chez elle,
Demain un sacré nœud m'unit à cette belle.
Dis-lui qu'il s'en console. Adieu. Je vais pourvoir
A tout ce qu'il me faut préparer pour ce soir.

SCENE III.

PHYLIS, CLÉANDRE.

PHYLIS.

Ce soir j'ai bien la mine, en dépit de ta glace,
D'en trouver là cinquante à qui donner ta place.
Va-t-en, si bon te semble, ou demeure en ces lieux.
Je ne t'arrêtois pas ici pour tes beaux yeux;
Mais jusqu'à maintenant j'ai voulu te distraire,
De peur que ton abord interrompît mon frère.
Quelque fin que tu sois, tiens-toi pour affiné.

SCENE IV.

CLÉANDRE, *seul.*

Ciel, à tant de malheurs m'aviez-vous destiné?
Faut-il que d'un dessein si juste que le nôtre
La peine soit pour nous, et les fruits pour un autre,
Et que notre artifice ait si mal succédé,
Qu'il me dérobe un bien qu'Alidor m'a cédé!

Officieux ami d'un amant déplorable,
Que tu m'offres en vain cet objet adorable!
Qu'en vain de m'en saisir ton adresse entreprend!
Ce que tu m'as donné, Doraste le surprend.
Tandis qu'il me supplante, une sœur me cajole;
Elle me tient les mains cependant qu'il me vole.
On me joue, on me brave, on me tue, on s'en rit:
L'un me vante son heur, l'autre son trait d'esprit;
L'un et l'autre à la fois me perd, me désespère:
Et je puis épargner ou la sœur, ou le frère,
Etre sans Angélique, et sans ressentiment,
Avec si peu de cœur aimer si puissamment!
Cléandre, est-ce un forfait que l'ardeur qui te presse?
Craignois-tu d'avouer une telle maîtresse?
Et cachois-tu l'excès de ton affection
Par honte, par dépit, ou par discrétion?
Pouvois-tu desirer occasion plus belle
Que le nom d'Alidor à venger ta querelle?
Si pour tes feux cachés tu n'oses t'émouvoir,
Laisse leurs intérêts, suis ceux de ton devoir.
On supplante Alidor, du moins en apparence;
Et sans ressentimens tu souffres cette offense!
Ton courage est muet, et ton bras endormi!
Pour être amant discret, tu parois lâche ami!
C'est trop abandonner ta renommée au blâme;
Il faut sauver d'un coup ton honneur et ta flâme;
Et l'un et l'autre ici marchent d'un pas égal;
Soutenant un ami, tu t'ôtes un rival.

Ne diffère donc plus ce que l'honneur commande,
Et lui gagne Angélique, afin qu'il te la rende.
Il faut....

SCENE V.

ALIDOR, CLÉANDRE.

ALIDOR.

Hé bien, Cléandre, ai-je su t'obliger ?

CLÉANDRE.

Pour m'avoir obligé, que je vais t'affliger !
Doraste a pris le tems des dépits d'Angélique.

ALIDOR.

Après ?

CLÉANDRE.

Après cela, tu veux que je m'explique ?

ALIDOR.

Qu'en a-t-il obtenu ?

CLÉANDRE.

Par-delà son espoir.
Il l'épouse demain, lui donne bal ce soir ;
Juge, juge par là si mon mal est extrême.

ALIDOR.

En es-tu bien certain ?

CLÉANDRE.

J'ai tout su de lui-même.

ALIDOR.

Que je serois heureux si je ne t'aimois point !
Ton malheur auroit mis mon bonheur à ce point.

La prison d'Angélique auroit rompu la mienne.
Quelque empire sur moi que son visage obtienne,
Ma passion fut morte avec sa liberté ;
Et, trop vain pour souffrir qu'en sa captivité
Les restes d'un rival m'eussent enchaîné l'ame,
Les feux de son hymen auroient éteint ma flâme.
Pour forcer sa colère à de si doux effets,
Quels efforts, cher ami, ne me suis-je point faits !
Malgré tout mon amour, prendre un orgueil farouche,
L'adorer dans le cœur, et l'outrager de bouche ;
J'ai souffert ce supplice, et me suis feint léger,
De honte et de dépit de ne pouvoir changer :
Et je vois, près du but où je voulois prétendre,
Les fruits de mon travail n'être pas pour Cléandre !
A ces conditions mon bonheur me déplaît.
Je ne puis être heureux, si Cléandre ne l'est.
Ce que je t'ai promis ne peut être à personne ;
Il faut que je périsse, ou que je te le donne.
J'aurai trop de moyens de te garder ma foi ;
Et, malgré les destins, Angélique est à toi.

CLÉANDRE.

Ne trouble point pour moi le repos de ton ame ;
Il t'en coûteroit trop pour avancer ma flâme.
Sans que ton amitié fasse un second effort,
Voici de qui j'aurai ma maîtresse ou la mort.
Si Doraste a du cœur, il faut qu'il la défende,
Et que l'épée au poing il la gagne, ou la rende.

ALIDOR.

Simple ! par le chemin que tu penses tenir,
Tu la lui peux ôter, mais non pas l'obtenir.
La suite des duels ne fut jamais plaisante ;
C'étoit ces jours passés ce que disoit Théante.
Je veux prendre un moyen et plus court et plus seur,
Et, sans aucun péril, t'en rendre possesseur.
Va-t-en donc, et me laisse, auprès de ta maîtresse,
De mon reste d'amour faire jouer l'adresse.

CLÉANDRE.

Cher ami.....

ALIDOR.

Va-t-en, dis-je ; et, par tes complimens,
Cesse de t'opposer à tes contentemens.
Désormais en ces lieux tu ne fais que me nuire.

CLÉANDRE.

Je vais donc te laisser ma fortune à conduire.
Adieu. Puissé-je avoir les moyens à mon tour
De faire autant pour toi, que toi pour mon amour !

SCÈNE VI.

ALIDOR, *seul.*

Que pour ton amitié je vais souffrir de peine !
Déjà presque échappé je rentre dans ma chaîne.
Il faut encore un coup, m'exposant à ses yeux,
Reprendre de l'amour, afin d'en donner mieux.
Mais reprendre un amour dont je veux me défaire,
Qu'est-ce, qu'à mes desseins un chemin tout contraire ?

Allons-y toutefois, puisque je l'ai promis,
Et que la peine est douce à qui sert ses amis.

SCENE VII.

ANGÉLIQUE, *dans son cabinet.*

QUEL malheur par-tout m'accompagne !
Qu'un indiscret hymen me venge à mes dépens !
Que de pleurs en vain je répands,
Moins pour ce que je perds que pour ce que je gagne !
L'un m'est plus doux que l'autre, et j'ai moins de tourment
Du crime d'Alidor, que de son châtiment.
Ce traître alluma donc ma flâme !
Je puis donc consentir à ces tristes accords !
Hélas ! par quelques vains efforts
Que je me fasse jour jusqu'au fond de mon ame,
J'y trouve seulement, afin de me punir,
Le dépit du passé, l'horreur de l'avenir.

SCENE VIII.

ANGÉLIQUE, ALIDOR.

ANGÉLIQUE.

Ou viens-tu, déloyal ? Avec quel impudence
Oses-tu redoubler mes maux par ta présence !
Qui te donne le front de surprendre mes pleurs ?
Cherches-tu de la joie à même mes douleurs ?
Et peux-tu conserver une ame assez hardie
Pour voir ce qu'à mon cœur coûte ta perfidie ?

Après que tu m'as fait un insolent aveu
De n'avoir plus pour moi ni de foi ni de feu,
Tu te mets à genoux, et tu veux, misérable,
Que ton feint repentir m'en donne un véritable!
Va, va, n'espère rien de tes soumissions;
Porte-les à l'objet de tes affections;
Ne me présente plus les traits qui m'ont déçue;
N'attaque point mon cœur en me blessant la vue.
Penses-tu que je sois, après ton changement,
Ou sans ressouvenir, ou sans ressentiment?
S'il te souvient encor de ton brutal caprice,
Dis-moi, que viens-tu faire au lieu de ton supplice?
Garde un exil si cher à tes légéretés.
Je ne veux plus savoir de toi mes vérités.
Quoi! tu ne me dis mot! crois-tu que ton silence
Puisse de tes discours réparer l'insolence?
Des pleurs effacent-ils un mépris si cuisant?
Et ne t'en dédis-tu, traître, qu'en te taisant?
Pour triompher de moi, veux-tu, pour toutes armes,
Employer des soupirs et de muettes larmes?
Sur notre amour passé c'est trop te confier:
Du moins dis quelque chose à te justifier;
Demande le pardon que tes regards m'arrachent;
Explique leurs discours, dis-moi ce qu'ils me cachent.
Que mon courroux est foible! et que leurs traits puissans
Rendent des criminels aisément innocens!
Je n'y puis résister, quelqu'effort que je fasse;
Et de peur de me rendre il faut quitter la place.

ALIDOR, *la retenant.*

Quoi! votre amour renaît, et vous m'abandonnez!
C'est bien là me punir quand vous me pardonnez.
Je sais ce que j'ai fait, et qu'après tant d'audace
Je ne mérite pas de jouir de ma grace :
Mais demeurez du moins, tant que vous ayez su
Que par un feint mépris votre amour fut déçu ;
Que je vous fus fidelle en dépit de ma lettre ;
Qu'en vos mains seulement on la devoit remettre;
Que mon dessein n'alloit qu'à voir vos mouvemens,
Et juger de vos feux par vos ressentimens.
Dites ; quand je la vis entre vos mains remise,
Changeai-je de couleur ? eus-je quelque surprise ?
Ma parole plus ferme et mon port assuré
Ne vous montroient-ils pas un esprit préparé ?
Que Clarine vous dise, à la première vue,
Si jamais de mon change elle s'est apperçue.
Ce mauvais compliment flattoit mal ses appas ;
Il vous faisoit outrage, et ne l'obligeoit pas ;
Et ses termes piquans, mal conçus pour lui plaire,
Au lieu de son amour cherchoient votre colère.

ANGÉLIQUE.

Cesse de m'éclaircir sur ce triste secret,
En te montrant fidelle il accroît mon regret.
Je perds moins si je crois ne perdre qu'un volage ;
Et je ne puis sortir d'erreur qu'à mon dommage.
Que me sert de savoir que tes vœux sont constans,
Que te sert d'être aimé, quand il n'en est plus tems?

ALIDOR.

Aussi je ne viens pas pour regagner votre ame.
Préférez-moi Doraste, et devenez sa femme.
Je vous viens par ma mort en donner le pouvoir :
Moi vivant, votre foi ne le peut recevoir,
Elle m'est engagée ; et, quoi que l'on vous die,
Sans crime elle ne peut durer moins que ma vie.
Mais voici qui vous rend l'une et l'autre à la fois.

ANGÉLIQUE.

Ah ! ce cruel discours me réduit aux abois.
Ma colère a rendu ma perte inévitable ;
Et je déteste en vain ma faute irréparable.

ALIDOR.

Si vous avez du cœur, on la peut réparer.

ANGÉLIQUE.

On nous doit dès demain pour jamais séparer.
Que puis-je à de tels maux appliquer pour remède?

ALIDOR.

Ce qu'ordonne l'amour aux ames qu'il possède.
Si vous m'aimez encor, vous saurez dès ce soir
Rompre les noirs effets d'un juste désespoir.
Quittez avec le bal vos malheurs pour me suivre,
Ou soudain à vos yeux je vais cesser de vivre.
Mettrez-vous en ma mort votre contentement ?

ANGÉLIQUE.

Non ; mais que dira-t-on d'un tel emportement?

ALIDOR.

Est-ce là donc le prix de vous avoir servie ?
Il y va de votre heur, il y va de ma vie ;
Et vous vous arrêtez à ce qu'on en dira !
Mais faites désormais tout ce qu'il vous plaira ;
Puisque vous consentez plutôt à vos supplices
Qu'à l'unique moyen de payer mes services,
Ma mort va me venger de votre peu d'amour :
Si vous n'êtes à moi, je ne veux plus du jour.

ANGÉLIQUE.

Retiens ce coup fatal, me voilà résolue ;
Use sur tout mon cœur de puissance absolue ;
Puisqu'il est tout à toi, tu peux tout commander,
Et contre nos malheurs j'ose tout hasarder.
Cet éclat du dehors n'a rien qui m'embarrasse :
Mon honneur seulement te demande une grace.
Accorde à ma pudeur que deux mots de ta main
Puissent justifier ma fuite et ton dessein ;
Que mes parens surpris trouvent ici ce gage
Qui les rende assurés d'un heureux mariage ;
Et que je sauve ainsi ma réputation
Par la sincérité de ton intention.
Ma faute en sera moindre, et mon trop de constance
Paroîtra seulement fuir une violence.

ALIDOR.

Enfin par ce dessein vous me ressuscitez.
Agissez pleinement dessus mes volontés.

J'avois pour votre honneur la même inquiétude ;
Et ne pourrois d'ailleurs qu'avec ingratitude,
Voyant ce que pour moi votre flâme résout,
Dénier quelque chose à qui m'accorde tout.
Donnez-moi, sur le champ je vous veux satisfaire.

ANGÉLIQUE.

Il vaut mieux que l'effet à tantôt se diffère.
Je manque ici de tout, et j'ai le cœur transi
De crainte que quelqu'un ne te découvre ici.
Mon dessein généreux fait naître cette crainte ;
Depuis qu'il est formé, j'en ai senti l'atteinte.
Quitte-moi, je te prie, et coule-toi sans bruit.

ALIDOR.

Puisque vous le voulez, adieu jusqu'à minuit.

SCENE IX.

ANGÉLIQUE, *seule.*

Que promets-tu, pauvre aveuglée !
A quoi t'engage ici ta folle passion !
Et de quelle indiscrétion
Ne s'accompagne point ton ardeur déréglée !
Tu cours à ta ruine, et vas tout hasarder
Sur la foi d'un amant qui n'en sauroit garder.
Je me trompe, il n'est point volage ;
J'ai vu sa fermeté, j'en ai cru ses soupirs ;

Et si je flatte mes desirs,
Une si douce erreur n'est qu'à mon avantage.
Me manquât-il de foi, je la lui dois garder ;
Et pour perdre Doraste il faut tout hasarder.

SCENE X.

ALIDOR, *sortant de la maison d'Angélique, et traversant le théâtre.*

Cléandre, elle est à toi, j'ai fléchi son courage.
Que ne peut l'artifice et le fard du langage !
Et si pour un ami ces effets je produis,
Lorsque j'agis pour moi, qu'est-ce que je ne puis ?

SCENE XI.

PHYLIS, *seule.*

Alidor à mes yeux sort de chez Angélique,
Comme s'il y gardoit encor quelque pratique ;
Et même a son visage il semble assez content.
Auroit-il regagné cet esprit inconstant ?
Oh ! qu'il feroit bon voir que cette humeur volage
Deux fois, en moins d'une heure, eût changé de courage !
Que mon frère en tiendroit s'ils s'étoient mis d'accord !
Il faut qu'à le savoir je fasse mon effort.
Ce soir je sonderai les secrets de son ame ;
Et, si son entretien ne me trahit sa flâme,

J'aurai l'œil de si près dessus ses actions,
Que je m'éclaircirai de ses intentions.

SCENE XII.

PHYLIS, LYSIS.

PHYLIS.

Quoi ! Lysis, ta retraite est de peu de durée !

LYSIS.

L'heure de mon congé n'est qu'à peine expirée ;
Mais vous voyant ici sans frère et sans amant...

PHYLIS.

N'en présume pas mieux pour ton contentement.

LYSIS.

Et d'où vient à Phylis une humeur si nouvelle ?

PHYLIS.

Vois-tu, je ne sais quoi me brouille la cervelle.
Va, ne me conte rien de ton affection,
Elle en auroit fort peu de satisfaction.

LYSIS.

Cependant sans parler il faut que je soupire ?

PHYLIS.

Réserve pour le bal ce que tu veux me dire.

LYSIS.

Le bal ! où le tient-on ?

PHYLIS.

Là-dedans.

LYSIS.

Il suffit.
De votre bon avis je ferai mon profit.

Fin du troisième acte.

ACTE QUATRIÈME.

SCENE I.

ALIDOR, CLÉANDRE, TROUPE D'HOMMES ARMÉS.

ALIDOR.

(L'acte est dans la nuit, et Alidor dit ce premier vers à Cléandre ; et l'ayant fait retirer avec sa troupe, il continue seul.)

ATTENDS, sans faire bruit, que je t'en avertisse.
Enfin la nuit s'avance, et son voile propice
Me va faciliter le succès que j'attends,
Pour rendre heureux Cléandre, et mes desirs contens.
Mon cœur, las de porter un joug si tyrannique,
Ne sera plus qu'une heure esclave d'Angélique.
Je vais faire un ami possesseur de mon bien :
Aussi dans son bonheur je rencontre le mien.
C'est moins pour l'obliger que pour me satisfaire,
Moins pour le lui donner qu'afin de m'en défaire.
Ce trait paroîtra lâche et plein de trahison,
Mais cette lâcheté m'ouvrira ma prison ;
Je veux bien à ce prix avoir l'ame traîtresse,
Et que ma liberté me coûte une maîtresse.
Que lui fais-je après tout qu'elle n'ait mérité
Pour avoir malgré moi fait ma captivité ?

Qu'on ne m'accuse point d'aucune ingratitude ;
Ce n'est que me venger d'un an de servitude,
Que rompre son dessein comme elle a fait le mien ;
Qu'user de mon pouvoir comme elle a fait du sien,
Et ne lui pas laisser un si grand avantage
De suivre son humeur et forcer mon courage.
Le forcer! Mais, hélas! que mon consentement
Par un si doux effort fut surpris aisément!
Quel excès de plaisir goûta mon imprudence
Avant que réfléchir sur cette violence!
Examinant mon feu, qu'est-ce que je ne perds!
Et qu'il m'est cher vendu de connoître mes fers!
Je soupçonne déjà mon dessein d'injustice,
Et je doute s'il est ou raison ou caprice.
Je crains un pire mal après ma guérison,
Et d'aller au supplice en rompant ma prison.
Alidor, tu consens qu'un autre la possède!
Tu t'exposes sans crainte à des maux sans remède!
Ne romps point les effets de son intention,
Et laisse un libre cours à ton affection.
Fais ce beau coup pour toi, suis l'ardeur qui te presse.
Mais trahir ton ami! mais trahir ta maîtresse!
Je n'en veux obliger pas un à me haïr,
Et ne sais qui des deux ou servir ou trahir.
Quoi! je balance encor, je m'arrête, je doute!
Mes résolutions, qui vous met en déroute?
Revenez, mes desseins, et ne permettez pas
Qu'on triomphe de vous avec un peu d'appas.

En vain pour Angélique ils prennent la querelle;
Cléandre, elle est à toi, nous sommes deux contre elle.
Ma liberté conspire avecque tes ardeurs;
Les miennes désormais vont tourner en froideurs;
Et, lassé de souffrir un si rude servage,
J'ai l'esprit assez fort pour combattre un visage.
Ce coup n'est qu'un effet de générosité,
Et je ne suis honteux que d'en avoir douté.
Amour, que ton pouvoir tâche en vain de paroître!
Fuis, petit insolent, je veux être le maître;
Il ne sera pas dit qu'un homme tel que moi,
En dépit qu'il en ait, obéisse à ta loi.
Je ne me résoudrai jamais à l'hyménée
Que d'une volonté franche et déterminée;
Et celle à qui ses nœuds m'uniront pour jamais
M'en sera redevable, et non à ses attraits;
Et ma flâme....

SCENE II.

ALIDOR, CLÉANDRE.

CLÉANDRE.

Alidor.

ALIDOR.

Qui m'appelle?

CLÉANDRE.

Cléandre.

ALIDOR.

Tu t'avances trop tôt.

CLÉANDRE.

Je me lasse d'attendre.

ALIDOR.

Laisse-moi, cher ami, le soin de t'avertir
En quel tems de ce coin il te faudra sortir.

CLÉANDRE.

Minuit vient de sonner; et, par expérience,
Tu sais comme l'amour est plein d'impatience.

ALIDOR.

Va donc tenir tout prêt à faire un si beau coup;
Ce que nous attendons ne peut tarder beaucoup.
Je livre entre tes mains cette belle maîtresse.
Si tôt que j'aurai pu lui rendre ta promesse,
Sans lumière, et d'ailleurs s'assurant en ma foi,
Rien ne l'empêchera de la croire de moi.
Aprés, achève seul; je ne puis sans supplice
Forcer ici mes bras à te faire service;
Et mon reste d'amour en cet enlévement
Ne peut contribuer que mon consentement.

CLÉANDRE.

Ami, ce m'est assez.

ALIDOR.

Va donc là-bas attendre
Que je te donne avis du tems qu'il faudra prendre.
Cléandre, encor un mot. Pour de pareils exploits
Nous nous ressemblons mal et de taille et de voix;
Angélique soudain pourra te reconnoître;
Regarde après ses cris si tu serois le maître.

CLÉANDRE.

Ma main dessus sa bouche y saura trop pourvoir.

ALIDOR.

Ami, séparons-nous, je pense l'entrevoir.

CLÉANDRE.

Adieu. Fais promptement.

SCENE III.

ALIDOR, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

QUE la nuit est obscure!
Alidor n'est pas loin, j'entends quelque murmure.

ALIDOR.

De peur d'être connu, je défends à mes gens
De paroître en ces lieux avant qu'il en soit tems.
Tenez.

(*Il lui donne la promesse de Cléandre.*)

ANGÉLIQUE.

Je prends sans lire, et ta foi m'est si claire,
Que je la prends bien moins pour moi que pour mon père.
Je la porte à ma chambre. Epargnons les discours;
Fais avancer tes gens, et dépêche.

ALIDOR.

J'y cours.

(*Seul.*)

Lorsque de son honneur je lui rends l'assurance,
C'est quand je trompe mieux sa crédule espérance;

Mais, puisqu'au lieu de moi je lui donne un ami,
A tout prendre, ce n'est la tromper qu'à demi.

SCENE IV.

PHYLIS, *seule.*

Angélique! C'est fait, mon frère en a dans l'aile:
La voyant échapper, je courois après elle;
Mais un maudit galant m'est venu brusquement
Servir à la traverse un mauvais compliment,
Et par ses vains discours m'embarrasser de sorte
Qu'Angélique à son aise a su gagner la porte.
Sa perte est assurée, et le traître Alidor
La posséda jadis et la possède encor.
Mais jusques à ce point seroit-elle imprudente?
Il n'en faut point douter, sa perte est évidente;
Le cœur me le disoit le voyant en sortir;
Et mon frère dès-lors se devoit avertir.
Je te trahis, mon frère; et par ma négligence
Etant sans y penser de leur intelligence....

(*Alidor paroît avec Cléandre accompagné d'une troupe; et après lui avoir montré Phylis, qu'il croit être Angélique, il se retire en un coin du théâtre, et Cléandre enlève Phylis, et lui met d'abord la main sur la bouche.*)

SCENE V.

ALIDOR, *seul.*

On l'enlève; et mon cœur, surpris d'un vain regret,
Fait à ma perfidie un reproche secret;
Il tient pour Angélique, il la suit, le rebelle;
Parmi mes trahisons il veut être fidelle;
Je le sens, malgré moi de nouveaux feux épris,
Refuser de ma main sa franchise à ce prix,
Désavouer mon crime, et, pour mieux s'en défendre,
Me demander son bien que je cède à Cléandre.
Hélas! qui me prescrit cette brutale loi
De payer tant d'amour avec si peu de foi?
Qu'envers cette beauté ma flâme est inhumaine!
Si mon feu la trahit, que lui feroit ma haine!
Juge, juge, Alidor, en quelle extrémité
La va précipiter ton infidélité.
Ecoute ses soupirs, considère ses larmes,
Laisse-toi vaincre enfin à de si fortes armes;
Et va voir si Cléandre, à qui tu sers d'appui,
Pourra faire pour toi ce que tu fais pour lui.
Mais mon esprit s'égare; et, quoi qu'il se figure,
Faut-il que je me rende à des pleurs en peinture,
Et qu'Alidor de nuit plus foible que de jour
Redonne à la pitié ce qu'il ôte à l'amour!
Ainsi donc mes desseins se tournent en fumée!
J'ai d'autres repentirs que de l'avoir aimée!

Suis-je encore Alidor après ces sentimens?
Et ne pourrai-je enfin régler mes mouvemens?
Vaine compassion des douleurs d'Angélique,
Qui pense triompher d'un cœur mélancolique!
Téméraire avorton d'un impuissant remords,
Va, va porter ailleurs tes débiles efforts.
Après de tels appas qui ne m'ont pu séduire,
Qui te fait espérer ce qu'ils n'ont su produire?
Pour un méchant soupir que tu m'as dérobé,
Ne me présume pas tout-à-fait succombé:
Je sais trop maintenir ce que je me propose;
Et, souverain sur moi, rien que moi n'en dispose.
En vain un peu d'amour me déguise en forfait
Du bien que je me veux le généreux effet;
De nouveau j'y consens, et, prêt à l'entreprendre...

SCENE VI.

ANGÉLIQUE, ALIDOR.

ANGÉLIQUE.

Je demande pardon de t'avoir fait attendre;
D'autant qu'en l'escalier on faisoit quelque bruit,
Et qu'un peu de lumière en effaçoit la nuit,
Je n'osois avancer de peur d'être apperçue.
Allons, tout est-il prêt? Personne ne m'a vue.
De grace, dépêchons, c'est trop perdre de tems,
Et les momens ici nous sont trop importans;

Fuyons vîte, et craignons les yeux d'un domestique.
Quoi! tu ne réponds point à la voix d'Angélique?

ALIDOR.

Angélique! Mes gens vous viennent d'enlever;
Qui vous a fait si tôt de leurs mains vous sauver?
Quel soudain repentir, quelle crainte de blâme,
Et quelle ruse enfin vous dérobe à ma flâme?
Ne vous suffit-il point de me manquer de foi,
Sans prendre encor plaisir à vous jouer de moi?

ANGÉLIQUE.

Que tes gens cette nuit m'aient vue ou saisie!
N'ouvre point ton esprit à cette fantaisie.

ALIDOR.

Autant que l'ont permis les ombres de la nuit,
Je l'ai vu de mes yeux.

ANGÉLIQUE.

Tes yeux t'ont donc séduit;
Et quelqu'autre sans doute, après moi descendue,
Se trouve entre les mains dont j'étois attendue.
Mais, ingrat, pour toi seul j'abandonne ces lieux,
Et tu n'accompagnois ma fuite que des yeux!
Pour marque d'un amour que je croyois extrême,
Tu remets ma conduite à d'autres qu'à toi-même!
Je suis donc un larcin indigne de tes mains!

ALIDOR.

Quand vous aurez appris le fond de mes desseins,
Vous n'attribûrez plus, voyant mon innocence,
A peu d'affection l'effet de ma prudence.

ANGÉLIQUE.

Pour ôter tout soupçon, et tromper ton rival,
Tu diras qu'il falloit te montrer dans le bal.
Foible ruse !

ALIDOR.

Ajoutez, et vaine, et sans adresse,
Puisque je ne pouvois démentir ma promesse.

ANGÉLIQUE.

Quel étoit donc ton but ?

ALIDOR.

D'attendre ici le bruit
Que les premiers soupçons auront bientôt produit,
Et, d'un autre côté me jetant à la fuite,
Divertir de vos pas leur plus chaude poursuite.

ANGÉLIQUE, *en pleurant.*

Mais enfin, Alidor, tes gens se sont mépris.

ALIDOR.

Dans ce coup de malheur, et confus et surpris,
Je vois tous mes desseins succéder à ma honte.
Mais il me faut donner quelque ordre à ce mécompte :
Permettez....

ANGÉLIQUE.

Cependant à qui me laisses-tu ?
Tu frustres donc mes vœux de l'espoir qu'ils ont eu !
Et ton manque d'amour, de mes malheurs complice,
M'abandonnant ici, me livre à mon supplice !
L'hymen (ah! ce mot seul me réduit aux abois!)
D'un amant odieux me va soumettre aux lois ;

Et tu peux m'exposer à cette tyrannie !
De l'erreur de tes gens je me verrai punie !

ALIDOR.

Nous préserve le ciel d'un pareil désespoir !
Mais votre éloignement n'est plus en mon pouvoir,
J'en ai manqué le coup ; et, ce que je regrette,
Mon carosse est parti, mes gens ont fait retraite.
A Paris, et de nuit, une telle beauté
Suivant un homme seul est mal en sûreté :
Doraste, où par malheur quelque rencontre pire,
Me pourroit arracher le trésor où j'aspire :
Evitons ces périls en différant d'un jour.

ANGÉLIQUE.

Tu manques de courage aussi-bien que d'amour;
Et tu me fais trop voir, par ta bizarrerie,
Le chimérique effet de ta poltronnerie.
Alidor (quel amant !) n'ose me posséder!

ALIDOR.

Un bien si précieux se doit-il hasarder ?
Et ne pouvez-vous point d'une seule journée
Retarder le malheur de ce triste hyménée ?
Peut-être le désordre et la confusion
Qui naîtront dans le bal de cette occasion
Le remettront pour vous; et l'autre nuit, je jure...

ANGÉLIQUE.

Que tu seras encore ou timide ou parjure ?
Quand tu m'as résolue à tes intentions,
Lâche ! t'ai-je opposé tant de précautions ?

Tu m'adores, dis-tu ! Tu le fais bien paroître,
Rejetant mon bonheur ainsi sur un peut-être.

ALIDOR.

Quoi qu'ose mon amour appréhender pour vous,
Puisque vous le voulez, fuyons, je m'y résous ;
Et malgré ces périls.... Mais on ouvre la porte ;
C'est Doraste qui sort, et nous suit à main forte.

(*Alidor s'échappe, et Angélique le veut suivre, mais Doraste l'arrête.*)

SCENE VII.

ANGÉLIQUE, DORASTE, LYCANTE, TROUPE D'AMIS.

DORASTE.

Quoi ! ne m'attendre pas ! C'est trop me dédaigner ;
Je ne viens qu'à dessein de vous accompagner,
Car vous n'entreprenez si matin ce voyage
Que pour vous préparer à notre mariage.
Encor que vous partiez beaucoup devant le jour,
Vous ne serez jamais assez tôt de retour ;
Vous vous éloignez trop, vu que l'heure nous presse.
Infidelle ! est-ce là me tenir ta promesse ?

ANGÉLIQUE.

Hé bien ! c'est te trahir. Penses-tu que mon feu
D'un généreux dessein te fasse un désaveu ?
Je t'acquis par dépit, et perdrois avec joie.
Mon désespoir à tous m'abandonnoit en proie ;

Et, lorsque d'Alidor je me vis outrager,
Je fis armes de tout afin de me venger.
Tu t'offris par hasard, je t'acceptai de rage ;
Je te donnai son bien, et non pas mon courage.
Ce change à mon courroux jetoit un faux appas;
Je le nommois sa peine, et c'étoit mon trépas;
Je prenois pour vengeance une telle injustice,
Et, dessous ces couleurs j'adorois mon supplice.
Aveugle que j'étois! mon peu de jugement
Ne se laissoit guider qu'à mon ressentiment.
Mais, depuis, Alidor m'a fait voir que son ame,
En feignant un mépris, n'avoit pas moins de flâme;
Il a repris mon cœur en me rendant les yeux :
Et soudain mon amour m'a fait haïr ces lieux.

DORASTE.

Tu suivois Alidor!

ANGÉLIQUE.

Ta funeste arrivée,
En arrêtant mes pas, de ce bien m'a privée:
Mais si....

DORASTE.

Tu le suivois!

ANGÉLIQUE.

Oui: fais tous tes efforts;
Lui seul aura mon cœur, tu n'auras que le corps.

DORASTE.

Impudente, effrontée autant comme traîtresse,
De ce cher Alidor tiens-tu cette promesse?

Est-elle de sa main, parjure? De bon cœur
J'aurois cédé ma place à ce premier vainqueur;
Mais suivre un inconnu! me quitter pour Cléandre!

ANGÉLIQUE.

Pour Cléandre!

DORASTE.

J'ai tort, je tâche à te surprendre.
Vois ce qu'en te cherchant m'a donné le hasard;
C'est ce que dans ta chambre a laissé ton départ.
C'est là qu'au lieu de toi j'ai trouvé sur ta table
De ta fidélité la preuve indubitable.
Lis, mais ne rougis point; et me soutiens encor
Que tu ne fuis ces lieux que pour suivre Alidor.

ANGÉLIQUE *lit.*

Angélique, reçois ce gage
De la foi que je te promets
Qu'un prompt et sacré mariage
Unira nos jours désormais.
Quittons ces lieux, chère maîtresse,
Rien ne peut que ta fuite assurer mon bonheur;
Mais laisse aux tiens cette promesse
Pour sureté de ton honneur,
Afin qu'ils en puissent apprendre
Que tu suis ton mari lorsque tu suis Cléandre.

CLÉANDRE.

Que je suis mon mari lorsque je suis Cléandre!
Alidor est perfide, ou Doraste imposteur.
Je vois la trahison, et doute de l'auteur.

Mais pour m'en éclaircir ce billet doit suffire;
Je le pris d'Alidor, et le pris sans le lire;
Et puisqu'à m'enlever son bras se refusoit,
Il ne prétendoit rien au larcin qu'il faisoit.
Le traître! J'étois donc destiné à Cléandre!
Hélas! Mais qu'à propos le ciel l'a fait méprendre,
Et, ne consentant point à ses lâches desseins,
Met au lieu d'Angélique une autre entre ses mains!

DORASTE.

Que parles-tu d'une autre en ta place ravie?

ANGÉLIQUE.

J'en ignore le nom, mais elle m'a suivie;
Et ceux qui m'attendoient dans l'ombre de la nuit...

DORASTE.

C'en est assez; mes yeux du reste m'ont instruit.
Autre n'est que Phylis entre leurs mains tombée;
Après toi de la salle elle s'est dérobée.
J'arrête une maîtresse, et je perds une sœur.
Mais allons promptement après le ravisseur.

SCENE VIII.

ANGELIQUE, *seule.*

Dure condition de mon malheur extrême!
Si j'aime on me trahit, je trahis si l'on m'aime.
Qu'accuserai-je ici d'Alidor ou de moi?
Nous manquons l'un et l'autre également de foi.
Si j'ose l'appeler lâche, traître, parjure,
Ma rougeur aussitôt prendra part à l'injure;

Et les mêmes couleurs qui peindront ses forfaits
Des miens en même temps exprimeront les traits.
Mais quel aveuglement nos deux crimes égale,
Puisque c'est pour lui seul que je suis déloyale ?
L'amour m'a fait trahir, (qui n'en trahiroit pas?)
Et la trahison seule a pour lui des appas.
Son crime est sans excuse, et le mien pardonnable:
Il est deux fois, que dis-je ? il est le seul coupable;
Il m'a prescrit la loi, je n'ai fait qu'obéir;
Il me trahit lui-même, et me force à trahir.
Déplorable Angélique, en malheurs sans seconde,
Que veux-tu désormais, que peux-tu faire au monde,
Si ton ardeur sincère et ton peu de beauté
N'ont pu te garantir d'une déloyauté ?
Doraste tient ta foi : mais si ta perfidie
A jusqu'à te quitter son ame refroidie,
Suis, suis dorénavant de plus saines raisons;
Et, sans plus t'exposer à tant de trahisons,
Puisque de ton amour on fait si peu de compte,
Va cacher dans un cloître et tes pleurs et ta honte.

Fin du quatrième acte.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE I.

CLÉANDRE, PHYLIS.

CLÉANDRE.

Accordez-moi ma grace avant qu'entrer chez vous.

PHYLIS.

Vous voulez donc enfin d'un bien commun à tous !
Craignez-vous qu'à vos feux ma flâme ne réponde?
Et puis-je vous haïr si j'aime tout le monde ?

CLÉANDRE.

Votre bel esprit raille, et, pour moi seul cruel,
Du rang de vos amans sépare un criminel :
Toutefois mon amour n'est pas moins légitime,
Et mon erreur du moins me rend vers vous sans crime.
Soyez, quoi qu'il en soit, d'un naturel plus doux :
L'amour a pris le soin de me punir pour vous ;
Les traits que cette nuit il trempoit dans vos larmes
Ont triomphé d'un cœur invincible à vos charmes.

PHYLIS.

Puisque vous ne m'aimez que par punition,
Vous m'obligez fort peu de cette affection.

CLÉANDRE.

Après votre beauté sans raison négligée,
Il me punit bien moins qu'il ne vous a vengée.

Avez-vous jamais vu dessein plus renversé?
Quand j'ai la force en main, je me trouve forcé;
Je crois prendre une fille, et suis pris par une autre;
J'ai tout pouvoir sur vous, et me remets au vôtre.
Angélique me perd, quand je crois l'acquérir.
Je gagne un nouveau mal, quand je pense guérir.
Dans un enlèvement je hais la violence;
Je suis respectueux après cette insolence.
Je commets un forfait, et n'en saurois user:
Je ne suis criminel que pour m'en accuser.
Je m'expose à ma peine; et, négligeant ma fuite,
Aux vôtres offensés j'épargne la poursuite.
Ce que j'ai pu ravir, je viens le demander;
Et pour vous devoir tout je veux tout hasarder.

PHYLIS.

Vous ne me devrez rien, du moins si j'en suis crue;
Et si mes propres yeux vous donnent dans la vue,
Si votre propre cœur soupire après ma main,
Vous courez grand hasard de soupirer en vain.
Toutefois, après tout, mon humeur est si bonne,
Que je ne puis jamais désespérer personne.
Sachez que mes desirs, toujours indifférens,
Iront sans résistance au gré de mes parens;
Leur choix sera le mien: c'est vous parler sans feinte.

CLÉANDRE.

Je vois de leur côté mêmes sujets de crainte;
Si vous me refusez, m'écouteront-ils mieux?

PHYLIS.

Le monde vous croit riche, et mes parens sont vieux.

CLÉANDRE.

Puis-je sur cet espoir...

PHYLIS.

C'est assez vous en dire.

SCENE II.

ALIDOR, CLÉANDRE, PHYLIS.

ALIDOR.

Cléandre a-t-il enfin ce que son cœur desire?
Et ses amours, changés par un heureux hasard,
De celui de Phylis ont-ils pris quelque part?

CLÉANDRE.

Cette nuit tu l'as vue en un mépris extrême;
Et maintenant, ami, c'est encor elle-même:
Son orgueil se redouble étant en liberté,
Et devient plus hardi d'agir en sureté.
J'espère toutefois, à quelque point qu'il monte,
Qu'à la fin...

PHYLIS.

Cependant que vous lui rendez compte,
Je vais voir mes parens, que ce coup de malheur
A mon occasion accable de douleur.
Je n'ai tardé que trop à les tirer de peine.

SCENE III.

ALIDOR, CLÉANDRE.

ALIDOR,
retenant Cléandre qui veut suivre Phylis.

Est-ce donc tout de bon qu'elle t'est inhumaine ?

CLÉANDRE.

Il la faut suivre. Adieu. Je te puis assurer
Que je n'ai pas sujet de me désespérer.
Va voir ton Angélique, et la compte pour tienne,
Si tu la vois d'humeur qui ressemble à la sienne.

ALIDOR.

Tu me la rends enfin ?

CLÉANDRE.

Doraste tient sa foi,
Tu possèdes son cœur, qu'auroit-elle pour moi ?
Quelques charmans appas qui soient sur son visage,
Je n'y saurois avoir qu'un fort mauvais partage.
Peut-être elle croiroit qu'il lui seroit permis
De ne me rien garder, ne m'ayant rien promis;
Il vaut mieux que ma flâme à son tour te la cède.
Mais, derechef, adieu.

SCENE IV.

ALIDOR, *seul.*

Ainsi tout me succède;
Ses plus ardens desirs se règlent sur mes vœux;
Il accepte Angélique, et la rend quand je veux;
Quand je tâche à la perdre, il meurt de m'en défaire,
Quand je l'aime, elle cesse aussitôt de lui plaire.
Mon cœur prêt à guérir, le sien se trouve atteint,
Et mon feu rallumé, le sien se trouve éteint.
Il aime quand je quitte, il quitte alors que j'aime;
Et, sans être rivaux, nous aimons en lieu même.
C'en est fait, Angélique, et je ne saurois plus
Rendre contre tes yeux des combats superflus.
De ton affection cette preuve dernière
Reprend sur tous mes sens une puissance entière;
Les ombres de la nuit m'ont redonné le jour.
Que j'eus de perfidie! et que je vis d'amour!
Quand je sus que Cléandre avoit manqué sa proie,
Que j'en eus de regret! et que j'en ai de joie!
Plus je t'étois ingrat, plus tu me chérissois;
Et ton ardeur croissoit, plus je te trahissois.
Aussi j'en fus honteux; et, confus dans mon ame,
La honte et le remords rallumèrent ma flâme.
Que l'amour pour nous vaincre a de chemins divers!
Et que mal-aisément on rompt de si beaux fers!
C'est en vain qu'on résiste aux traits d'un beau visage;
En vain, à son pouvoir refusant son courage,

On veut éteindre un feu par ses yeux allumé,
Et ne le point aimer quand on s'en voit aimé.
Sous ce dernier appas l'amour a trop de force;
Il jette dans nos cœurs une trop douce amorce;
Et ce tyran secret de nos affections
Saisit trop puissamment nos inclinations.
Aussi ma liberté n'a plus rien qui me flatte;
Le grand soin que j'en eus partoit d'une ame ingrate;
Et mes desseins, d'accord avecque mes desirs,
A servir Angélique ont mis tous mes plaisirs.
Mais, hélas! ma raison est-elle assez hardie
Pour croire qu'on me souffre après ma perfidie?
Quelque secret instinct, à mon bonheur fatal,
Ne la porte-t-il point à me vouloir du mal?
Que de mes trahisons elle seroit vengée,
Si comme mon humeur la sienne étoit changée!
Mais qui la changeroit, puisqu'elle ignore encor
Tous les lâches complots du rebelle Alidor?
Que dis-je, malheureux? Ah! c'est trop me méprendre:
Elle en a trop appris du billet de Cléandre;
Son nom au lieu du mien en ce papier souscrit
Ne lui montre que trop le fond de mon esprit.
Sur ma foi toutefois elle le prit sans lire;
Et si le ciel vengeur contre moi ne conspire,
Elle s'y fie assez pour n'en avoir rien lu.
Entrons, quoi qu'il en soit, d'un esprit résolu;
Dérobons à ses yeux le témoin de mon crime:
Et si pour l'avoir lu sa colère s'anime,

Et qu'elle veuille user d'une juste rigueur,
Nous savons les moyens de regagner son cœur.

SCENE V.

DORASTE, LYCANTE.

DORASTE.

Ne sollicite plus mon ame refroidie.
Je méprise Angélique après sa perfidie ;
Mon cœur s'est révolté contre ses lâches traits ;
Et qui n'a point de foi n'a point pour moi d'attraits.
Veux-tu qu'on me trahisse, et que mon amour dure ?
J'ai souffert sa rigueur, mais je hais son parjure ;
Et tiens sa trahison indigne à l'avenir
D'occuper aucun lieu dedans mon souvenir.
Qu'Alidor la possède, il est traître comme elle.
Jamais pour ce sujet nous n'aurons de querelle.
Pourrois-je avec raison lui vouloir quelque mal
De m'avoir délivré d'un esprit déloyal ?
Ma colère l'épargne, et n'en veut qu'à Cléandre ;
Il verra que son pire étoit de se méprendre ;
Et, si je puis jamais trouver ce ravisseur,
Il me rendra soudain et la vie et ma sœur.

LYCANTE.

Faites mieux; puisqu'à peine elle pourroit prétendre
Une fortune égale à celle de Cléandre,
En faveur de ses biens calmez votre courroux,
Et de son ravisseur faites-en son époux.

Bien qu'il eût fait dessein sur une autre personne ;
Faites-lui retenir ce qu'un hasard lui donne.
Je crois que cet hymen pour satisfaction
Plaira mieux à Phylis que sa punition.

DORASTE.

Nous consultons en vain, ma poursuite étant vaine.

LYCANTE.

Nous le rencontrerons, n'en soyez point en peine ;
Où que soit sa retraite, il n'est pas toujours nuit ;
Et ce qu'un jour nous cache un autre le produit.
Mais, dieux ! voilà Phylis qu'il a déjà rendue.

SCENE VI.

PHYLIS, DORASTE, LYCANTE.

DORASTE.

Ma sœur, je te retrouve après t'avoir perdue !
Et, de grace, quel lieu me cache le voleur
Qui pour s'être mépris a causé ton malheur ?
Que son trépas...

PHYLIS.

Tout beau : peut-être ta colère,
Au lieu de ton rival, en veut à ton beau-frère.
En un mot, tu sauras qu'en cet enlèvement
Mes larmes m'ont acquis Cléandre pour amant ;
Son cœur m'est demeuré pour peine de son crime,
Et veut changer un rapt en amour légitime.

Il fait tous ses efforts pour gagner mes parens;
Et, s'il les peut fléchir, quant à moi je me rends.
Non, à dire le vrai, que son objet me tente;
Mais, mon pére content, je dois être contente.
Tandis, par la fenêtre ayant vu ton retour,
Je t'ai voulu sur l'heure apprendre cet amour
Pour te tirer de peine et rompre ta colére.

DORASTE.

Crois-tu que cet hymen puisse me satisfaire?

PHYLIS.

Si tu n'es ennemi de mes contentemens,
Ne prends mes intérêts que dans mes sentimens;
Ne fais point le mauvais, si je ne suis mauvaise;
Et ne condamne rien à moins qu'il me déplaise.
En cette occasion si tu me veux du bien,
C'est à toi de régler ton esprit sur le mien.
Je respecte mon pére, et le tiens assez sage
Pour ne résoudre rien à mon désavantage.
Si Cléandre le gagne, et m'en peut obtenir,
Je crois de mon devoir...

LYCANTE.

Je l'apperçois venir.
Résolvez-vous, monsieur, à ce qu'elle desire.

SCENE VII.

CLÉANDRE, DORASTE, PHYLIS, LYCANTE.

CLÉANDRE.

Si vous n'êtes d'humeur, madame, à vous dédire,
Tout me rit désormais, j'ai leur consentement.
(*à Doraste.*)
Mais excusez, monsieur, le transport d'un amant;
Et souffrez qu'un rival, confus de son offense,
Pour en perdre le nom entre en votre alliance.
Ne me refusez point un oubli du passé;
Et, son ressouvenir à jamais effacé,
Bannissant toute aigreur, recevez un beau-frère
Que votre sœur accepte après l'aveu d'un père.

DORASTE.

Quand j'aurois sur ce point des avis différens,
Je ne puis contredire au choix de mes parens;
Mais, outre leur pouvoir, votre ame généreuse
Et ce franc procédé qui rend ma sœur heureuse
Vous acquièrent les biens qu'ils vous ont accordés,
Et me font souhaiter ce que vous demandez.
Vous m'avez obligé de m'ôter Angélique;
Rien de ce qui la touche à présent ne me pique;
Je n'y prends plus de part après sa trahison.
Je l'aimai par malheur, et la hais par raison.
Mais la voici qui vient de son amant suivie.

SCENE VIII.

ALIDOR, ANGÉLIQUE, DORASTE, CLÉANDRE, PHYLIS, LYCANTE.

ALIDOR.

Finissez vos mépris, où m'arrachez la vie.

ANGÉLIQUE.

Ne m'importune plus, infidelle. Ah! ma sœur,
Comme as-tu pu si tôt tromper ton ravisseur?

PHYLIS, *à Angélique.*

Il n'en a plus le nom, et son feu légitime,
Autorisé des miens, en efface le crime;
Le hasard me le donne, et, changeant ses desseins,
Il m'a mise en son cœur aussi-bien qu'en ses mains.
Son erreur fut soudain de son amour suivie;
Et je ne l'ai ravi qu'après qu'il m'a ravie.
Jusque là tes beautés ont possédé ses vœux;
Mais l'amour d'Alidor faisoit taire ses feux.
De peur de l'offenser te cachant son martyre,
Il me venoit compter ce qu'il ne t'osoit dire.
Mais nous changeons de sort par cet enlèvement:
Tu perds un serviteur, et j'y gagne un amant.

DORASTE, *à Phylis.*

Dis-lui qu'elle en perd deux, mais qu'elle s'en console,
Puisqu'avec Alidor je lui rends sa parole.

(*à Angélique.*)

Satisfaites sans crainte à vos intentions;
Je ne mets plus d'obstacle à vos affections.

Si vous faussez déjà la parole donnée,
Que ne feriez-vous point après notre hyménée !
Pour moi, mal-aisément on me trompe deux fois.
Vous l'aimez, j'y consens, et lui cède mes droits.

ALIDOR, *à Angélique.*

Puisque vous me pouvez accepter sans parjure,
Pouvez-vous consentir que votre rigueur dure ?
Vos yeux sont-ils changés ? vos feux sont-ils éteints ?
Et, quand mon amour croît, produit-il vos dédains ?
Voulez-vous...

ANGÉLIQUE.

Déloyal, cesse de me poursuivre ;
Si je t'aime jamais, je veux cesser de vivre.
Quel espoir mal conçu te rapproche de moi ?
Aurois-je de l'amour pour qui n'a point de foi ?

DORASTE.

Quoi ! le bannissez-vous parce qu'il vous ressemble?
Cette union d'humeurs vous doit unir ensemble.
Pour ce manque de foi c'est trop le rejeter ;
Il ne l'a pratiqué que pour vous imiter.

ANGÉLIQUE.

Cessez de reprocher à mon ame troublée
La faute où la porta son ardeur aveuglée.
Vous seul avez ma foi, vous seul à l'avenir
Pouvez à votre gré me la faire tenir :
Si toutefois, après ce que j'ai pu commettre,
Vous me pouvez haïr jusqu'à me la remettre,
Un cloître désormais bornera mes desseins ;
C'est là que je prendrai des mouvemens plus sains ;

C'est là que, loin du monde et de sa vaine pompe,
Je n'aurai qui tromper non plus que qui me trompe.

ALIDOR.

Mon souci...

ANGÉLIQUE.

Tes soucis doivent tourner ailleurs.

PHYLIS, *à Angélique.*

De grace, prends pour lui des sentimens meilleurs.

DORASTE, *à Phylis.*

Nous leur nuisons, ma sœur. Hors de notre présence
Elle se porteroit à plus de complaisance;
L'amour, seul assez fort pour la persuader,
Ne veut point d'autre tiers à la raccommoder.

CLÉANDRE, *à Doraste.*

Mon amour, ennuyé des yeux de tant de monde,
Adore la raison où votre avis se fonde.
Adieu, belle Angélique, adieu; c'est justement
Que votre ravisseur vous cède à votre amant.

DORASTE, *à Angélique.*

Je vous eus par dépit, lui seul il vous mérite;
Ne lui refusez point ma part que je lui quitte.

PHYLIS.

Si tu t'aimes, ma sœur, fais-en autant que moi,
Et laisse à tes parens à disposer de toi.
Ce sont des jugemens imparfaits que les nôtres:
Le cloître a ses douceurs, mais le monde en a d'autres,
Qui, pour avoir un peu moins de solidité,
N'accommodent que mieux notre instabilité.
Je crois qu'un bon dessein dans le cloître te porte;

Mais un dépit d'amour n'en est pas bien la porte;
Et l'on court grand hasard d'un cuisant repentir,
De se voir en prison sans espoir d'en sortir.

CLÉANDRE, *à Phylis.*

N'achèverez-vous point ?

PHYLIS.

J'ai fait, et vous vais suivre.
Adieu. Par mon exemple apprends comme il faut vivre.
Et prends pour Alidor un naturel plus doux.

SCENE IX.

ANGELIQUE, ALIDOR.

ANGÉLIQUE.

Rien ne rompra le coup à quoi je me résous.
Je me veux exempter de ce honteux commerce
Où la déloyauté si pleinement s'exerce :
Un cloître est désormais l'objet de mes desirs :
L'ame ne goûte point ailleurs de vrais plaisirs.
Ma foi qu'avoit Doraste engageoit ma franchise;
Et je ne vois plus rien, puisqu'il me l'a remise,
Qui me retienne au monde, ou m'arrête en ce lieu;
Cherche une autre à trahir; et, pour jamais, adieu.

SCENE DERNIERE.

ALIDOR, *seul.*

Que par cette retraite elle me favorise!
Alors que mes desseins cèdent à mes amours,
Et qu'ils ne sauroient plus défendre ma franchise,
Sa haine et ses refus viennent à leur secours.

J'avois beau la trahir, une secrette amorce
Rallumoit dans mon cœur l'amour par la pitié;
Mes feux en recevoient une nouvelle force,
Et toujours leur ardeur en croissoit de moitié.

Ce que cherchoit par là mon ame peu rusée,
De contraires moyens me l'ont fait obtenir;
Je suis libre à présent qu'elle est désabusée,
Et je ne l'abusois que pour le devenir.

Impuissant ennemi de mon indifférence,
Je brave, vain amour, ton débile pouvoir:
Ta force ne venoit que de mon espérance,
Et c'est ce qu'aujourd'hui m'ôte son désespoir.

Je cesse d'espérer, et commence de vivre;
Je vis dorénavant, puisque je vis à moi;
Et quelques doux assauts qu'un autre objet me livre,
C'est de moi seulement que je prendrai la loi.

Beautés, ne pensez point à rallumer ma flâme;
Vos regards ne sauroient asservir ma raison:

Et ce sera beaucoup emporter sur mon ame
S'ils me font curieux d'apprendre votre nom.
Nous feindrons toutefois pour nous donner carrière,
Et pour mieux déguiser nous en prendrons un peu;
Mais nous saurons toujours rebrousser en arrière,
Et, quand il nous plaira, nous retirer du jeu.
Cependant Angélique enfermant dans un cloître
Ses yeux dont nous craignions la fatale clarté,
Les murs qui garderont ces tyrans de paroître
Serviront de remparts à notre liberté.
Je suis hors de péril qu'après son mariage
Le bonheur d'un jaloux augmente mon ennui;
Et ne serai jamais sujet à cette rage
Qui naît de voir son bien entre les mains d'autrui.
Ravi qu'aucun n'en ait ce que j'ai pu prétendre,
Puisqu'elle dit au monde un éternel adieu,
Comme je la donnois sans regret à Cléandre,
Je verrai sans regret qu'elle se donne à Dieu.

Fin du cinquième et dernier acte.

EXAMEN

DE LA PLACE ROYALE.

Je ne puis dire tant de bien de celle-ci que de la précédente. Les vers en sont plus forts, mais il y a manifestement une duplicité d'action. Alidor, dont l'esprit extravagant se trouve incommodé d'un amour qui l'attache trop, veut faire en sorte qu'Angélique sa maîtresse se donne à son ami Cléandre ; et c'est pour cela qu'il lui fait rendre une fausse lettre qui le convainc de légéreté, et qu'il joint à cette supposition des mépris assez piquans pour l'obliger dans sa colère à accepter les affections d'un autre. Ce dessein avorte, et la donne à Doraste contre son intention ; et cela l'oblige à en faire un nouveau pour la porter à un enlèvement. Ces deux desseins formés ainsi l'un après l'autre font deux actions, et donnent deux ames au poëme, qui d'ailleurs finit assez mal par un mariage de deux personnes épisodiques qui ne tiennent que le second rang dans la pièce. Les premiers acteurs y achèvent bizarrement, et tout ce qui les regarde fait languir le cinquième acte, où ils ne paroissent plus, à le bien prendre, que

comme seconds acteurs. L'épilogue d'Alidor n'a pas la grace de celui de la Suivante, qui ayant été très-intéressée dans l'action principale, et demeurant enfin sans amant, n'ose expliquer ses sentimens en la présence de sa maîtresse et de son père, qui ont tous deux leur compte, et les laisse rentrer pour pester en liberté contre eux et contre sa mauvaise fortune, dont elle se plaint en elle-même, et fait par là connoître aux spectateurs l'assiette de son esprit après un effet si contraire à ses souhaits.

Alidor est sans doute trop bon ami pour être si mauvais amant. Puisque sa passion l'importune tellement qu'il veut bien outrager sa maîtresse pour s'en défaire, il devroit se contenter de ce premier effort qui la fait obtenir à Doraste, sans s'embarrasser de nouveau pour l'intérêt d'un ami, et hasarder en sa considération un repos qui lui est si précieux. Cet amour de son repos n'empêche point qu'au cinquième acte il ne se montre encore passionné pour cette maîtresse, malgré la résolution qu'il avoit prise de s'en défaire, et les trahisons qu'il lui a faites; de sorte qu'il semble ne commencer à l'aimer véritablement que quand il

lui a donné sujet de le haïr. Cela fait une inégalité de mœurs qui est vicieuse.

Le caractère d'Angélique sort de la bienséance en ce qu'elle est trop amoureuse, et se résout trop tôt à se faire enlever par un homme qui lui doit être suspect. Cet enlèvement lui réussit mal; et il a été bon de lui donner un mauvais succès, bien qu'il ne soit pas besoin que les grands crimes soient punis dans la tragédie, parce que leur peinture imprime assez d'horreur pour en détourner les spectateurs. Il n'en est pas de même des fautes de cette nature, et elles pourroient engager un esprit jeune et amoureux à les imiter, si l'on voyoit que ceux qui les commettent vinssent à bout par ce mauvais moyen de ce qu'ils desirent.

Malgré cet abus introduit par la nécessité, et légitimé par l'usage, de faire dire dans la rue à nos amantes de comédie ce que vraisemblablement elles diroient dans leur chambre, je n'ai osé y placer Angélique durant la réflexion douloureuse qu'elle fait sur la promptitude et l'imprudence de ses ressentimens, qui la font consentir à épouser l'objet de sa haine. J'ai mieux aimé rompre la liaison des scènes, et l'unité de lieu

qui se trouve assez exacte en ce poëme, à cela près, afin de la faire soupirer dans son cabinet avec plus de bienséance pour elle, et plus de sureté pour l'entretien d'Alidor. Phylis qui le voit sortir de chez elle en auroit trop vu si elle les avoit apperçus tous deux sur le théâtre; et au lieu du soupçon de quelque intelligence renouée entre eux, qui la porte à l'observer durant le bal, elle auroit eu sujet d'en prendre une entière certitude, et d'y donner un ordre qui eût rompu tout le nouveau dessein d'Alidor et l'intrigue de la pièce.

Fin du second volume.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE TOME SECOND.

LA VEUVE, COMÉDIE EN CINQ ACTES.

ÉPITRE dédicatoire à madame de la Maison-Fort, Pag. 3.

Préface de Corneille, 5.

Argument de la Veuve, 7.

Acteurs, 8.

Examen de la Veuve, 113.

LA GALERIE DU PALAIS, COMÉDIE EN CINQ ACTES.

Épitre dédicatoire à madame de Liancour, 119.

Acteurs, 120.

Examen de la Galerie du Palais, 221.

LA SUIVANTE, COMÉDIE EN CINQ ACTES.

Épitre dédicatoire, 229.

Acteurs, 234.

Examen de la Suivante, 326.

LA PLACE ROYALE, COMÉDIE EN CINQ ACTES.

Épitre à M. ***, 335.

Acteurs, 338.

Examen de la Place Royale, 417.

Fin de la table du tome second.

